

185

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N^o

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 20 Avril 1893, à 1 heure

PAR

B. LAMBERT

Lauréat de l'école de médecine de Besançon

Ancien interne des hôpitaux de Besançon.

Ancien interne de la Maison Nationale de Charenton.

Influence des divers troubles de la Sensibilité

ET DES

IDÉES HYPOCONDRIAQUES

Sur la genèse et l'évolution du délire des persécutions

Président : M. DEBOVE, professeur.

Juges { MM.
LE DENTU, professeur.
SCHWARTZ, BALLET, agrégés.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les
diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1893



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552025_0092

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 20 Avril 1893, à 1 heure

PAR

B. LAMBERT

Lauréat de l'école de médecine de Besançon

Ancien interne des hôpitaux de Besançon.

Ancien interne de la Maison Nationale de Charenton.

Influence des divers troubles de la Sensibilité

ET DES

IDÉES HYPOCONDRIQUES

Sur la genèse et l'évolution du délire des persécutions

Président : M. DEBOVE, professeur.

Juges { MM.
LE DENTU, professeur.
SCHWARTZ, BALLET, agrégés.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	A. GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.	N.
Pharmacologie	REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale	HAYEM.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LABOULBENE.
Pathologie comparée et expérimentale.	STRAUS.
	{ G. SÉE.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ PETER.
	GRANCHER.
Clinique des maladies des enfants	
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux	CHARCOT.
	{ TILLAUX.
Clinique chirurgicale	{ LE FORT.
	{ DUPLAY.
	{ LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique ophthalmologique	PANAS.
Cliniques d'accouchements	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires : MM. SAPPEY, PAJOT, REGNAULD et VERNEUIL.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ALBARAN.	DELBET.	MARIE.	ROGER.
ANDRÉ.	FAUCONNIER.	MAYGRIER.	SCHWARTZ.
BALLET.	GAUCHER.	MENÉTRIER.	SÉBILLEAU.
BAR.	GILBERT.	NELATON.	TUFFIER.
BRISSAUD.	GLEY.	NETTER.	VARNIER.
BRUN.	HEIM.	POIRIER, chef des	VILLEJEAN.
CHANTEMESSE.	JALAGUIER.	travaux anatomiques	WEISS.
CHARRIN.	LEJARS.	QUENU.	
CHAUFFARD.	LETULLE.	REITTERER.	
DEJERINE.	MARFAN.	RICARD.	

Le secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 9 déc. 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AVANT-PROPOS

Nous avons été pendant trois ans interne dans le service de M. le Dr Ritti; nous tenons à le remercier tout d'abord de sa constante bienveillance et des nombreuses marques de sympathie qu'il nous a données. Nous lui sommes particulièrement reconnaissant de nous avoir suggéré l'idée de cette thèse et de nous avoir aidé de ses conseils.

De notre côté, nous avons suivi pas à pas nos malades dans leur évolution pathologique, et nous n'avons ménagé, pour atteindre notre but, ni les interrogatoires, ni les occasions, ni le temps, ni la patience. Obligé de faire la part de la douleur réelle, la part de l'hypochondrie, la part des hallucinations auditives dans les divers phénomènes de réaction malade, nous avons dû apporter à l'appui de nos conclusions des observations détaillées et toutes personnelles. Affecté à un service de malades féminins, nous aurons l'occasion d'étudier particulièrement l'influence spéciale de la ménopause dans l'apparition de certains troubles de la sensibilité et de certaines idées délirantes et hallucinations.

Aucun travail spécial n'ayant été fait jusqu'alors sur le sujet qui nous occupe, nous avons été obligé de chercher dans les divers auteurs ce qui a quelque rapport à notre étude. Mais nous devons avouer que ce chapitre historique serait trop étendu, si nous ne nous étions limité à la partie la plus controversée, aux appréciations diverses des principaux auteurs sur les relations de l'hypocondrie avec le délire chronique des persécutions.

Monsieur le Professeur Debove nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse; qu'il veuille nous permettre de lui en exprimer toute notre reconnaissance.

INTRODUCTION

Le délire des persécutions, qui naît et se développe lentement à l'âge adulte, doit être considéré à notre avis au double point de vue de l'évolution du délire proprement dit et des troubles de la sensibilité générale. Il nous paraît ressortir en effet de nos observations, que si l'évolution du délire est constante et pathogénomique, le développement des troubles de la sensibilité générale, si constant qu'il soit, présente de nombreuses variétés, dues soit au tempérament individuel, soit aux épreuves morales ou physiques antérieures, soit enfin à des causes physiologiques ou pathologiques intercurrentes.

Un état nerveux hyperesthésique, neurasthénique, ou hypocondriaque préétabli peut avoir quelque influence sur le développement ultérieur d'un délire des persécutions; celui-ci de son côté, donne presque constamment naissance à des troubles hyperesthésiques des sensibilités générale et spéciale.

A ces manifestations douloureuses concomitantes ou prémonitoires, s'ajoute fréquemment un élément hypocondriaque plus ou moins accentué. Le plus sou-

vent, on observe des idées hypocondriaques isolées, parfois un vrai délire hypocondriaque associé au délire des persécutions, parfois encore une véritable hypocondrie primitive et le délire des persécutions s'organise *alors sur ce fond* névropathique. Appliquant à l'étude de nos malades les idées générales que nous venons d'exposer, nous considérerons dans chacun d'eux : 1° un délire fondamental à évolution constante et immuable. Dans la première période, la persécution s'établit par degrés : inquiétude, interprétation délirante, persécution ; la deuxième période est remplie par l'essai de divers systèmes de persécution, par une sorte de systématisation progressive ; enfin, la systématisation définitive constitue la troisième période. En rapport avec cette évolution délirante, nous étudierons les divers troubles de la sensibilité, *les idées et le délire hypocondriaques concomitants*, les aspects variables qu'ils donnent au délire des persécutions, leur influence sur la réaction générale du persécuté et sur le développement du délire ambitieux consécutif.

Nous diviserons notre étude en 7 parties.

1° Historique.

2° Considérations générales sur le délire des persécutions.

3° Développement et influence des troubles visuels et auditifs.

4° Développement et influence des troubles de la

sensibilité générale et des idées hypocondriaques.

5° Observations principales.

6° Influence des divers troubles de la sensibilité dans la période ultime du délire des persécutions : observations.

7° Conclusions.

HISTORIQUE

Honneur à l'un de nos plus grands aliénistes, à Morel. Le premier il étudia les rapports de l'hypocondrie avec le délire des persécutions. Il rangeait dès 1852 les persécutés dans la grande classe des hypocondriaques. En 1860, il formula plus nettement son idée : « Le délire des persécutions, dit-il, n'est autre que la folie hypocondriaque transformée », et il le fait entrer dans son groupe de la folie par transformation des névroses. Pour lui, toutes les folies à base hystérique, épileptique et hypocondriaque ne sont que des névroses transformées. Il divise la folie hypocondriaque en trois variétés : l'hypocondrie simple, le délire des persécutions, le délire des grandeurs. Mais ce sont là moins trois variétés que trois phases d'un même état morbide (Ritti). Et Morel ajoute : Certains persécutés éprouvent des illusions à l'occasion de sensations extérieures réelles, les autres au contraire à l'occasion de sensations intérieures également réelles. Ces derniers sont des hypocondriaques.

Généralisant son idée, il ajoute (Traité des maladies mentales, p. 706, 707, 709, 710) : Dans l'hypocondrie simple, les malades sont exclusivement préoccupés des intérêts de leur santé qu'ils croient compromise... Dans le délire des persécutions les aliénés sont bien plus tourmentés par l'idée

qu'on en veut à leur existence, à leur honneur, à leur réputation, à tout ce qui touche en un mot aux intérêts les plus précieux de l'ordre intellectuel et moral... Il y a deux classes de persécutés hypocondriaques : les uns se livrent sans réserve au diagnostic des médecins, ils s'empressent de se dévoiler, les tourments qui les rongent sont si intenses, leurs craintes sont d'une nature si terrifiante qu'ils ne demandent pas mieux que de trouver des confidents pour leurs maux. Les autres sont plus réservés ; leur esprit de ruse et de défiance peut tromper quelquefois... On peut se demander, si dans l'évolution du délire des persécutions, l'élément hypocondriaque prédomine ou si cet élément est masqué par la nature du délire. J'ai vu marcher de front l'hypocondrie qui se nourrit des appréciations les plus fausses, à propos d'une maladie corporelle imaginaire, et cette autre hypocondrie d'une nature plus intellectuelle où les malades ne rêvent que trames ourdies contre eux, etc. Je pourrais citer des exemples nombreux où l'élément hypocondriaque a persisté dans la phase de transformation de cette névrose et n'a pas été masqué par un délire de seconde formation... Il n'est pas nécessaire que les préoccupations excessives à propos de la santé physique dominant la situation pour que l'on soit en droit d'attribuer à la névrose hypocondriaque la folie des persécutions. Plus l'hypocondrie est fortement caractérisée, plus on est en droit de supposer qu'elle a absorbé à son profit les préoccupations malades des patients. La transition au délire des persécutions s'opère bien plus fréquemment chez les individus dont l'hypocondrie est larvée et qui ont le tempérament propre aux individus qui souffrent de cette névrose... A la folie hypocondriaque,

se rattachent ces délires systématiques avec prédominance de l'idée de persécution, avec manifestation d'actes dangereux tels que le suicide et l'homicide... C'est sous l'influence des transformations étranges que subissent l'intelligence et les sentiments de l'hypocondriaque, que s'organise cette autre aberration singulière qui fait supposer à ces malheureux malades qu'ils sont des êtres exceptionnels appelés à des destinées surhumaines. Cette dernière conception est la preuve la plus éclatante de la folie nouvelle qui les obsède. Cette folie, bien qu'elle se signale par des conceptions délirantes avec prédominance d'idées orgueilleuses, n'en est pas moins la conséquence de l'état névropathique connu sous le nom d'hypocondrie (Traité des maladies mentales, 1860, p. 126). L'hypocondriaque devient persécuté et peut arriver au délire des grandeurs.

Legrand du Saulle semble accepter les idées de Morel. Il y joint certaines observations particulières : Il n'est pire persécuté que l'hypocondriaque persécuté, dit-il, malheur à son médecin ! (Délire des persécutions, p. 67, 68, 69.) Ce malade est remarquable par l'absurdité de ses conceptions malades et par le péril extrême qu'il présente... L'hypocondriaque au premier degré n'est pas un aliéné ; mais au second degré de la névrose, le délire s'organise autour des minuties physiologiques et de ses craintes morbides ; alors apparaissent les illusions, les hallucinations et les interprétations délirantes ; examen des urines et des déjections, analyse des aliments, achat d'aliments au loin pour mettre à néant les complots de ses empoisonneurs, ablutions nocturnes, etc... telles sont ses préoccupations constantes. L'hypocondriaque aliéné donne une explication surnatu-

relle, une apparence improbable aux sensations qu'il éprouve, se croit poursuivi d'odeurs malsaines et empestées, éprouve le *taedium vital* qui appelle le suicide. Aux préoccupations noso-maniaques se joint le découragement mélancolique, les idées de persécution, de suicide, les projets de vengeance. Le persécuté est-il hypocondriaque, il prend son observation jour par jour, heure par heure, analyse toutes ses sensations avec anxiété, inscrit sur des pages sans fin la relation diffuse de ce qu'on lui fait endurer et est pris d'une peur farouche à la pensée d'une aggravation de son état. En écrivant il s'écoute délirer.

Acceptant la plupart des idées de Morel, tout en faisant leurs réserves sur son mode de classification et sur quelques autres points, M. Falret (père), puis MM. Falret fils et Ritti étudient le délire des persécutions dans les diverses périodes de son évolution et les rapports de l'hypocondrie avec ces diverses phases évolutives. Parlant de la période d'interprétation délirante, notre maître M. Ritti s'exprime ainsi : L'hypocondrie avec ses troubles si nombreux et si variés de la sensibilité générale peut précéder le délire des persécutions qui s'organise alors peu à peu sur ce fond de sensations morbides internes. Ces sensations peuvent ne se produire dans d'autres cas qu'à la troisième période. Les faits de délire hypocondriaque se transformant en délire des persécutions sont nombreux : le persécuté commence par éprouver des sensations vraies qu'il transforme par l'imagination en sensations malades. Peu à peu il s'essaye à l'hallucination proprement dite (Dictionnaire Dechambre, article persécution, p. 545 et 546). Les hallucinations des persécutés hypocondriaques ne se produisent pour la plu-

part qu'à la période des troubles de la sensibilité générale... C'est une observation clinique des plus exactes, ajoute M. Ritti, que le délire des persécutions n'est le plus souvent qu'une transformation de l'hypocondrie. Dans la 3^e période (Dict. Déchambre; article persécution; p. 549), ces diverses hallucinations ressemblent à celles des hypocondriaques signalées au début de la maladie chez certains persécutés, mais ne se produisent dans ce cas que pendant cette période.

Nous devons observer en passant que M. Falret (père) a attiré l'attention sur une classe de persécutés particulièrement hypocondriaques, les persécutés alcooliques.

Notre second maître, M. Christian, sans faire une étude complète du délire des persécutions, donne son opinion sur quelques points en litige. Il semble assimiler le début du délire des persécutions bien plus à une période mélancolique qu'à une période hypocondriaque : « Le délire des persécutions, dit-il, ne survient pas d'emblée, il succède à une période d'incubation, qu'à mon sens Morel a eu le tort de confondre avec l'hypocondrie... Le persécuté ne ressemble ni au maniaque ni à l'hypocondriaque, ni à aucun de nos autres types morbides... L'hallucination de l'ouïe n'est pas pathognomonique, ni les hallucinations de la sensibilité générale qui manquent plus rarement que les premières. Ce qui est spécial au persécuté, ce que l'on ne rencontre chez aucun autre aliéné, c'est sa manière de réagir vis-à-vis du monde extérieur. Elle suppose nécessairement un trouble profond, radical de la sensibilité générale ou cœ-nesthésie. »

Je passe aux idées de Cotard en citant quelques passages

de son article sur l'hypocondrie (Dict. Dechambre, p. 148, 149). Guislain, dit-il, admet que l'hypocondrie se change souvent en une autre variété de monomanie. Ces transformations qui l'avaient frappé et, avant lui, bien d'autres observateurs, ont été mises en lumière ensuite par les progrès de la clinique, l'hypocondrie est devenue un élément symptomatique de diverses formes de folie : délire de persécutions, etc... Morel avait si bien senti la connexité des deux états morbides, qu'il en avait conclu que le délire des persécutions était une transformation de l'hypocondrie. Il cite ensuite les idées suivantes de Morel : l'hypocondrie hyperesthésique est ordinairement corporelle, rarement morale, elle s'accompagne fréquemment de tendances au délire systématisé et est sujette à se transformer en délire des persécutions. Sa durée est longue, sa marche rémittente ou continue avec paroxysmes... Il arrive que parmi les sensations et les influences qu'accusent les persécutés hypocondriaques, quelques-unes sont inhibitoires. Passant à l'opinion de Billod, Cotard ajoute : De même que certains persécutés entrent d'emblée dans la vésanie sans prélude hypocondriaque, il y a bon nombre d'hypocondriaques qui n'arrivent jamais au délire des persécutions confirmé. Il peut se faire encore que les malaises hypocondriaques n'apparaissent que secondairement chez le persécuté et, avec l'interprétation dont ils sont l'objet, constituent les hallucinations de la sensibilité générale. Enfin, dans quelques cas, on voit prédominer alternativement les idées de persécution et les idées hypocondriaques... (Billod). L'évolution de l'hypocondrie vers le délire des persécutions est fréquente... C'est dans l'hypocondrie que Mo-

rel a cherché l'origine des idées de grandeur de la folie systématisée... Chez quelques malades, cette évolution ambitieuse se produit dans les idées hypocondriaques elles-mêmes, qui aboutissent à un délire de grandeurs relatif à la personnalité physique. Le délire hypocondriaque, qui porte à la fois sur le physique et sur le moral, diffère profondément des idées hypocondriaques des persécutés. Chez ceux-ci, les organes sont attaqués, mais ils résistent aux influences nuisibles ; chez les anxieux le mal est intérieur, il fait partie de l'organe lui-même.

J'en viens à l'opinion de M. Magnan et de son élève M. Journiac. Pour le premier, « l'hypocondrie est le plus souvent une manifestation des héréditaires dégénérés, et comme le délire chronique se montre exceptionnellement chez ces derniers, il ne paraît guère probable que l'hypocondriaque persécuté ambitieux pût présenter des caractères assez fixes pour entrer dans le cadre du délire chronique. Les analogies entre les délirants chroniques et les hypocondriaques sont les suivantes : caractères non tranchés, sommeil mauvais, moins d'appétit, moins d'aptitudes pour les travaux et les affaires, les malades croient remarquer certains changements dans leur entourage. »

Acceptant l'opinion de son maître, M. Journiac ajoute : « Nous rejetons absolument le nom de période hypocondriaque que certains auteurs ont voulu donner à la période d'hésitation dans le délire chronique... Si nous ne nous occupons que d'hypocondrie corporelle, nous affirmons que chez tous les délirants chroniques que nous avons observés, il n'y a jamais eu d'hypocondrie ni avant, ni pendant la

maladie. Rien ne nous semble plus difficile que de faire croire à un délirant chronique qu'il est malade. »

Schüle distingue dans le délire chronique des persécutions une variété cérébrale et une variété cérébro-spinale. Celle-ci débute par de la défiance, un état nerveux avec constriction de la tête, épuisement intellectuel, plaintes hypocondriaques. Les excès sexuels amènent des troubles nerveux, puis de la dépression hypocondriaque ou stade mélancolique avec idées de culpabilité. Schüle appelle cette forme de délire des persécutions le délire systématisé des masturbateurs. Chez ces malades il se produit un délire systématisé hypocondriaque reposant sur des sensations spinales ou viscérales : os raccourcis, tête déformée, mains plus longues ou plus courtes, clapotement de cerveau, intestins pourris, etc.

Il est souvent préparé par une neurasthénie reposant sur une affection gastro-intestinale chronique accompagnée de tristesse hypocondriaque. Des tourments vrais ou faux, longtemps supportés en silence, s'ajoutent aux sensations douloureuses abdominales et font croire à l'action malfaisante de puissances extérieures. Les conceptions délirantes augmentent l'intensité des plaintes hypocondriaques et déterminent l'hyperesthésie des différents territoires nerveux.

Les idées hypocondriaques du délire systématisé se distinguent de celles de la mélancolie par leur absurdité et leur exagération. L'hypocondrie, entité particulière, peut se transformer en mélancolie ou en délire systématisé ou conserver ses caractères propres (Voir : traduction Dagonet-Duhamel, p. 140, 141, 145, 265.)

Morel. — Si Morel a rangé les persécutés dans sa grande classe des hypocondriaques, c'est parce qu'il a cru à l'existence des délires par transformation. Mais en réalité le délire des persécutions non primitif, n'est qu'un délire par généralisation ou par extention du trouble nerveux central.

Ce qu'il dit du délire des grandeurs au point de vue de son origine est inspiré par la même idée. Pour nous c'est un délire de réaction développé chez un malade qui découvre de plus en plus la grande puissance de ses ennemis, qui s'étonne plus tard d'être encore en vie, qui le doit ensuite à des amis puissants, à la pureté de son corps, à sa santé qui a passé par tant d'épreuves, qui triomphe de ses ennemis et de ses souffrances dans une période de calme ou d'amélioration plus ou moins longue de ses troubles de la sensibilité, qui a habitué son esprit à des conceptions délirantes de plus en plus éloignées de la vérité, qui est à la recherche d'un système définitif dans un repos si bien mérité et si longtemps désiré qu'il devient inhibitoire et masque de plus en plus l'idée de persécution.

Otez du livre de Morel cette appréciation inexacte dont nous venons de parler et ses conséquences, on est étonné de la justesse de ses observations, de la puissance de son esprit généralisateur dans un temps où l'étude du délire des persécutions était encore dans l'enfance.

MM. Falret père et fils et notre maître M. Ritti, recherchent dans les diverses formes de persécution le type clinique le plus commun et le décrivent. Ils affirment les relations de l'hypocondrie sous ses diverses formes avec le délire des persécutions, font leurs réserves sur l'appréciation erronée de Morel qui le mène à considérer la maladie

chronique de la persécution comme une névrose hypocondriaque transformée. Moins absolus, plus éclectiques, moins exclusifs que M. Magnan ils acceptent l'existence de plusieurs formes de délires de persécution chronique qui ne diffèrent de la forme commune que par des modifications secondaires. Ils sont dans la vérité clinique et dans la tradition historique.

M. Magnan décrit une forme de délire des persécutions remarquable par la netteté de ses divers symptômes et la marche régulière de son évolution. Il l'isole, en fait une maladie à part aussi bien au point de vue héréditaire qu'au point de vue symptomatique.

Il apporte à l'appui de son opinion des observations complètes et bien étudiées. Nous croyons que cette opinion pèche parce qu'elle est trop absolue, trop exclusive. En effet, la nature ne procède pas par bonds, et, à notre avis, toutes les formes intermédiaires existent entre le délire des persécutions à forme hypocondriaque la plus accentuée et le délire chronique de M. Magnan.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉVOLUTION DU DÉLIRE DES PERSÉCUTIONS

Le délire des persécutions se développe lentement à l'âge adulte surtout s'il naît en dehors de certaines influences pathologiques ou physiologiques telle que la ménopause, l'âge avancé, une maladie aiguë capable de hâter l'apparition des divers symptômes.

Il commence par un état particulier où le malade, sous l'influence de sensations spéciales (ouïe et vue), remarque un changement dans le monde extérieur, éprouve des sensations générales et spéciales, qui ne lui semblent pas naturelles ou qu'il ne peut s'expliquer dans le milieu où il se trouve. Ces sensations, d'autant plus obsédantes qu'elles sont plus pénibles et plus inexpliquées, d'autant plus pénibles qu'elles se reproduisent plus souvent ou se manifestent dans un moment où les peines morales et les préoccupations physiques sont elles-mêmes plus pénibles, entraînent le malade à chercher la signification des changements extérieurs ou intimes qu'il remarque.

Bientôt, pour lui, tout aura une signification. Mais, avant d'en venir à cet état d'esprit, le malade a éprouvé des modifications intimes et inconscientes, il croit que c'est le

monde extérieur qui change à son égard. Après avoir été dans l'étonnement, il est inquiet, parfois effrayé. Les bruits plus ou moins pénibles qu'il entend et qui se reproduisent l'énervent, les regards fixés sur lui, les signes moqueurs ou non qu'il croit surprendre dans son milieu l'intriguent, tout l'environ a l'air de s'occuper de lui. Il se passe des choses inexplicables, plus ou moins pénibles, le malade s' imagine qu'on joue la comédie, qu'on le taquine, etc... Jusqu'alors les vexations sont plus ou moins isolées, la persécution est probable, mais elle n'est pas encore organisée; le malade ne s'explique pas ce qu'on lui veut, mais il s'ingénie à rapporter à lui de prétendus faits extérieurs, qui en réalité ne sont que des illusions sensorielles. L'une de nos malades croyait voir au bois de Boulogne tous les passants lui tirer la langue. Chaque fois que la malade sortait de sa chambre, le soleil semblait se lever ou bien, dit-elle actuellement « on lui lançait peut-être des projections lumineuses électriques. » La nuit elle entendait des bruits assourdissants. Nous avons noté cette hyperesthésie visuelle et auditive chez tous ceux de nos malades que nous avons pu interroger sur le passé. Nous avons noté aussi chez la plupart d'entre eux des troubles gastriques à ce moment.

Pendant cette première période, l'impressionnabilité augmente, le malade devient irritable. La persistance des taquineries qui lui viennent de tous côtés lui démontre un parti pris, une entente, une machination dirigée contre lui; on le persécute. Tels sont les divers états d'esprit par lesquels passe le malade pour arriver à la certitude qui lui permet d'affirmer la persécution.

Il a commencé par rapporter tout à lui, puis il interprète

tout contre lui « on lui en veut ». Après un temps d'inquiétude variable, il a cherché l'explication de ce qu'il a vu, senti ou entendu, l'interprétation délirante lui a donné le soupçon momentané, la probabilité de la persécution qui s'organise enfin sur la persistance des sensations pénibles et subjectives attribuées au monde extérieur. Pendant ce temps, le persécuté a observé, écouté; ses peines morales, ses douleurs physiques ont attiré son attention, les divers systèmes de la sensibilité se sont hyperesthésiés de plus en plus, l'hyperesthésie auditive surtout. Celle-ci, au début, donnait l'illusion de bruits, elle va se développer encore, acquérir un tel degré de finesse, pour ainsi dire, qu'elle donnera au persécuté l'image sonore, sensible et extériorisée de ses pensées et de ses craintes. Il écoutera ses voix, ou plutôt il s'écouterà délirer. Il se confirmera lui-même dans ses divers systèmes de persécution par le moyen de ses hallucinations diverses, mais surtout par les voix, qui constituent la plus claire, la plus complète, la plus explicative des hallucinations. C'est ainsi que le persécuté, alimentant son délire par des sensations subjectives, l'entretenant par des hallucinations également subjectives, s'isole de plus en plus du monde réel, tout en croyant y rester et même parfois y jouer un certain rôle. Aussitôt qu'il a reconnu l'existence de persécutions, il se constitue un système de persécution, il cherche à connaître ses persécuteurs, leurs moyens d'action, leur but, le motif de ses souffrances physiques ou morales.

C'est par un retour sur sa vie passée, sur ses actes antérieurs, sur les conditions diverses dans lesquelles il a vécu, que le persécuté trouve le motif des persécutions qu'il

subit. C'est ainsi que l'une de nos malades, aussitôt qu'elle a entendu les voix, les écoutait lui expliquant sa vie passée, lui reprochant les fautes commises, parlant religion, etc... Quant au but poursuivi par ses persécuteurs, elle ne le connaît pas encore, le même fait donne lieu à des interprétations diverses. Les voix expriment les hypothèses variables conçues par la malade, leurs affirmations sont incertaines et mobiles comme les suppositions de notre persécutée. Quant aux moyens employés par ses persécuteurs, de B. ne se met pas en frais pour les chercher : ne reconnaissant pas l'origine subjective des ses souffrances, ne voyant rien qui lui en indique l'origine, elle les attribue à des forces surnaturelles, à des êtres surnaturels, ou à des ennemis qui se servent plus ou moins habilement des forces naturelles invisibles.

Cette persécutée semble actuellement marcher vers la systématisation définitive avec mégalomanie ; mais n'ayant pas jusqu'alors trouvé un système de repos définitif qui explique ses souffrances et soit en rapport avec ses désirs, elle n'accorde encore à ses voix qu'une foi relative ; celles-ci, d'ailleurs, expriment parfaitement cet état d'incertitude et déjà des voix protectrices se sont fait entendre. Après avoir été entraînée dans le sens de ses craintes pendant la persécution, de B. semble sur le point de suivre un courant opposé dans le sens de ses désirs. Ses idées et ses voix vont peu à peu la conduire dans cette voie nouvelle ; le repos de la sensibilité, qui s'annonce par des moments de calme de plus en plus grands, va s'établir de plus en plus complètement. Une idée ambitieuse germant alors dans l'esprit de la malade et lui expliquant les raisons de

ce qu'elle a souffert, une voix la confirmant dans cette idée agréable permettront à de B. d'entrer dans la période de réaction mégalomaniacale.

Telle est la marche générale du délire des persécutions en trois périodes. Dans la première la persécution s'établit par degrés; dans la seconde le malade essaie un ou plusieurs systèmes de persécution; dans la troisième, il se systématise définitivement.

Avant de passer à l'étude des divers troubles de la sensibilité, nous devons dire quelques mots sur l'idée de persécution qui n'est, pour nous, qu'une interprétation délirante marquée du sceau de la certitude.

Dans la maladie que nous étudions, l'idée de persécution persiste en fait, ou à l'état latent, dans la période de systématisation définitive mégalomaniacale la plus avancée. Il est en effet des mégalomanes où l'idée de persécution semble effacée, mais une maladie physique ou un simple trouble de la sensibilité, ou même une hallucination auditive suffisent pour la réveiller. La persécution n'est qu'endormie chez le mégalomane avancé. Une fois la persécution établie, les idées délirantes avec soupçon ou doute subsistent mais sont secondaires, plus tard elles acquièrent dans les affirmations du malade un caractère de certitude de plus en plus absolue. Le persécuté donne une signification à tout ce qu'il voit et attire son attention. Dans la période de systématisation progressive avancée, le persécuté ne doute plus, il affirme presque toujours. Il doute peu de la force (électricité, etc.) employée pour le persécuter, il n'y a d'incertain dans son esprit que le but poursuivi par ses persécuteurs, la raison de ses persécutions. Il ne con-

naîtra cette raison, il ne dégagera cette inconnue tant et si longtemps cherchée, que dans la période de systématisation définitive, qu'elle soit ou non mégalomaniacale.

Les idées de persécution sont immuables dans leur nature et dans leur évolution, elles sont variables dans leur objet; suivant l'état nerveux du sujet, suivant ses relations sociales ou familiales, suivant le milieu où il a vécu, suivant le développement plus ou moins accentué de ses idées hypocondriaques, il trouve un but particulier à ses persécuteurs et construit sur ce thème un système provisoire de persécution.

En effet, le malade commence à chercher ses persécuteurs parmi les gens qu'il a connus, quitte à ne les regarder plus tard que comme de simples instruments de plus ou moins grands personnages. Nous pourrions faire un raisonnement analogue pour indiquer la variété considérable de conditions qui peuvent modifier plus ou moins passagèrement, plus ou moins profondément le système actuel de persécution avant la constitution du système définitif. L'intervention des voix et des hallucinations générales n'est pas nécessaire pour que l'idée de persécution soit établie, mais elles en sont la confirmation, qui entraîne un certain degré de certitude.

Le persécuté fait donc un retour sur lui-même, sur les circonstances où il a vécu pour trouver à ses persécuteurs un but raisonnable.

Le persécuté cherche d'abord un persécuteur parmi les gens qui l'entourent; chacun joue dans son système actuel de persécution le rôle de son métier, de sa fonction. Quand il trouve d'autres ennemis il est à un degré plus avancé

de systématisation progressive. En effet, quand la systématisation est définitive, parfois avant, tous ses persécuteurs antérieurs passent à l'état d'instruments de persécution au service de grands persécuteurs, ou bien le persécuté trouve au dehors, dans l'intérieur du sol ou dans les combles des êtres imaginaires, surnaturels ou étrangers, causes actives de ses souffrances.

Ce changement dans l'origine probable des persécutions, quand le milieu extérieur n'a pas changé, est un indice fréquent de systématisation définitive prochaine ou constituée.

Nous venons de parcourir les trois périodes de la maladie qui nous occupe : dans la première la persécution se constitue lentement et progressivement ; dans la seconde le malade cherche par qui et pourquoi il est persécuté ; dans la troisième il a trouvé son inconnue.

DÉVELOPPEMENT ET INFLUENCE DES TROUBLES VISUELS ET AUDITIFS

L'hallucination de l'ouïe se manifeste au début *par l'audition nocturne surtout de bruits particulièrement distincts*, c'est un bruit de voiture, un bourdonnement, un battement; qui attirent l'attention du malade, le plongent dans l'étonnement tant ils correspondent à une sensation réelle causée par un bruit extérieur, dans un endroit où ce bruit ne peut se produire, ni être entendu.

Pendant le jour et la nuit c'est l'exagération de bruits légers : « les gens de l'étage supérieur frappent au plafond avec rage ». Cette sensation est très pénible pour le malade, elle l'énerve et l'irrite. La reproduction de ces bruits pénibles commence à faire croire au persécuté que les gens d'en haut cherchent à l'agacer ou lui en veulent. Il est confirmé dans cette opinion par un fait particulier. Si la personne persécutée est une femme, par exemple, elle n'entend pas ces bruits quand son mari est auprès d'elle, ils reparaissent aussitôt qu'il est parti. C'est donc contre elle spécialement qu'ils sont dirigés. Suivant les caractères de ces bruits, *ils peuvent aller jusqu'à inspirer une véritable frayeur à la malade qui interprète contre elle le silence*

occasionné par la présence bienfaisante et protectrice de son mari, par la distraction qu'il apporte à ses préoccupations malades. De là des plaintes au propriétaire et même des déménagements.

Cette exagération de bruits légers, et leur production spontanée est le fait d'un état d'hyperesthésie du centre de l'audition. Le malade commence à entendre les vibrations pour ainsi dire de son centre auditif, et comme elles représentent des sons connus, il a une tendance à les rapporter à la périphérie, à une cause extérieure, bien que la chose lui paraisse d'abord inexplicable. C'est ainsi que le malade trouve qu'il se passe des choses qui ne sont pas naturelles, ou qu'il ne s'explique pas, pour arriver ensuite à interpréter contre lui tout ce qui lui est pénible.

C'est alors qu'interviennent souvent les troubles de la vision, le persécuté croit remarquer des signes, on le regarde, on lui tire la langue, on lui fait des gestes plus ou moins moqueurs. Les troubles de la vision viennent donc le confirmer dans l'idée qu'on s'occupe de lui. Et si les sensations diverses qu'il éprouve à ce moment sont pénibles, effrayantes ou douloureuses, l'idée qu'on lui veut du mal ou qu'on lui en fait s'établit rapidement. Après avoir éprouvé ces premières sensations visuelles et auditives un peu partout dans le rayon qui l'entoure, le persécuté arrive à croire que tout le monde s'occupe de lui; il cherche la signification des bruits et des signes. Il la trouve en lui-même ou il cherche à la trouver en prêtant l'oreille aux conversations des autres. C'est ainsi que suivant l'une ou l'autre marche le persécuté va se servir du sens de la vue ou du sens de l'ouïe de préférence pour rechercher la signi-

fication de sensations subjectives pénibles qu'il extériorise. C'est ainsi qu'il arrive en ramenant tout à lui, à croire que tout ce qui l'entoure a une signification pour ou contre lui.

Nous donnerons des observations correspondantes à ces deux directions que peuvent prendre les persécutés, et nous verrons les différences qui en résultent dans le mode d'évolution et de réaction de ces deux sortes de malades.

Le plus ordinairement le persécuté se sert du sens de l'ouïe; croyant que l'on s'occupe de lui en mal, il saisit au vol des bouts de conversation et trouve toujours moyen de les interpréter contre lui : deux personnes se disent de gros mots, c'est à lui qu'ils sont destinés. On voit comment le malade s'engage peu à peu, sous l'influence du caractère pénible de ses sensations, dans la voie de la persécution franche. Les paroles réelles qu'il entend et tourne contre lui, s'ajoutent aux sensations subjectives de bruits et de signes pénibles, moqueurs ou insultants. Les bruits seuls jusqu'alors ont pu l'autoriser à se plaindre; mais les signes, les bouts de conversation sont inattaquables. C'est alors que le persécuté souvent dissimule ses véritables sentiments, s'il ne l'a pas déjà fait jusque là; c'est alors que le sens de l'ouïe commence la plupart du temps à jouer un rôle prédominant, et que se manifeste la défiance. Un son de voix entendu est interprété comme une insulte, enfin la simple pensée, la simple crainte de cette insulte suffit pour la déterminer subjectivement et en l'absence de tout bruit extérieur. L'hallucination auditive est constituée, d'abord vague, elle va devenir de plus en plus distincte, de plus en plus indépendante ou automatique. Le persécuté s'est essayé à l'hallucination auditive sur des mots uniques

ou sur des monosyllabes. Il a développé *l'hyperesthésie de son centre auditif à un tel point* que celui-ci va vibrer désormais à l'unisson des pensées délirantes. Ici nous devons nous arrêter pour insister sur deux caractères de l'hallucination auditive qui vont se manifester de plus en plus. Les voix vont devenir plus distinctes, plus indépendantes et pour ainsi dire automatiques. L'automatisme se développe sur cette inconscience extériorisante du trouble nerveux pathologique, trouble nerveux qui exerce une action pénible et obsédante sur le malade et le force pour ainsi dire à un moment donné à se concentrer en lui-même, ce qui le ramène sans cesse en présence de ses voix qui ne s'expriment plus par monosyllabes mais par phrases complètes. Ce caractère obsédant du trouble nerveux central, est regardé par le malade comme une force supérieure et libre, comme une volonté étrangère qui le poursuit sans cesse pour rechercher la conversation : « Le travail cérébral qu'on m'impose jour et nuit est horrible, dit de B. je le fais sous l'empire des maçons. » Que ne fait-on, dit Lac, pour épuiser le corps et occuper l'intelligence ? *Cependant les voix semblent parfois se constituer plus rapidement.* Ce caractère semble tenir à ce que l'hyperesthésie du centre auditif s'est développée plus inconsciemment ou plus rapidement, en l'absence de ces bruits agaçants ou effrayants ou inexplicables, en l'absence de préoccupations intimes ou extérieures pénibles. *Dans de telles conditions, les malades entendent d'emblée de courtes phrases, qui ne sont pas nécessairement insultantes, les voix dans ces cas sont donc* pour ainsi dire primitives, elles sont le premier symptôme apparent du délire des persécutions qui commence, car les

préoccupations pénibles ne sont pas encore nées, ou elles commencent en même temps. Il y a donc des délires de persécution dont le premier symptôme est une voix distincte le plus souvent non insultante : « P. a été bien étonnée un beau jour d'entendre une voix qui disait à chacun de ses actes : « qu'est-ce qu'elle fait ? qu'est-ce qu'elle veut ? qu'est-ce qu'elle cherche ? » Rey. croit entendre une nuit des clients dans son magasin, invite son mari à aller recevoir l'argent ». Voilà deux délirantes chroniques chez lesquelles l'*hallucination de l'ouïe semble avoir été primitive* et s'est développée en l'absence de sensations pénibles, qui ont apparu consécutivement.

Nous avons dit plus haut, que le centre auditif arrivé à un certain degré d'hyperesthésie, vibre à l'unisson des pensées du malade, que le caractère pénible des voix est en rapport avec le caractère pénible des sensations actuelles, des préoccupations dominantes du moment, de l'état plus ou moins maladif du persécuté ; c'est ce que nous allons prouver par des exemples. De B... nous raconte que ses voix ont présenté des caractères différents dans les diverses maisons où elle habita, qu'à Saint-Leu, au début, se trouvant dans des conditions alimentaires et générales bien améliorées et soumise à des soins spéciaux, les voix s'établirent sans caractère insultant, lui expliquant les faits de sa vie, lui parlant religion ou science. Elles devinrent plus méchantes quand apparurent les troubles de la sensibilité génitale. Sortie de Saint-Leu, de B... s'isole dans un appartement d'où elle ne sort jamais, où tout soin lui manque, où elle est dans une véritable misère physiologique, dans des conditions d'alimentation et de soins

généraux déplorables, les voix alors lui font des injonctions, des menaces, des reproches, elles ont un caractère de malignité particulière. Internée à Vanves, l'amélioration des conditions de la vie ramène la malade à ses voix du début, les insultes sont plus rares, les voix lui parlent de nouveau des actes de sa vie passée, adoucissent pour ainsi dire ses fautes, sont plus nobles dans leur langage, parlent science et religion.

Les voix ne sont pas en rapport uniquement avec des idées délirantes, elles s'appliquent à tous les faits et gestes du malade, normaux ou pathologiques, à toutes ses sensations actuelles ou antérieures, à ses préoccupations actuelles, dominantes, etc... G... écrit une lettre : « Ne mets pas ceci, ne mets pas cela » lui dit-on. Elle attend son mari avec impatience : « Oh ! il ne viendra pas, nous l'empêchons..., on sait ce qui se passe chez vous. » G... sent qu'on lui impose les mains la nuit sur le ventre, croit qu'on fait sur elle des expériences d'accouchement : « Nous voulons voir ce que vous êtes, ne bougez pas ça va finir, on veut voir votre ventre, si vous pouvez avoir encore un enfant, vous avez beau vous cacher. » G... croit avoir sous son lit une salle de jeu, avec somnambule et spectateurs : toutes ces voix réunies lui disent la même chose en même temps. G... est dans une période de calme des troubles de la sensibilité : les voix sont plus rassurantes : « vous êtes libre, on sait bien que vous êtes une honnête femme... »

Il est remarquable de suivre ainsi le mode de production de l'hallucination auditive chez le persécuté. A côté d'un travail cérébral automatique, inconscient, on voit qu'elle n'est pas indépendante des préoccupations dominantes du

malade au moment de sa production. L'écho de la pensée lui-même indique clairement qu'une pensée du malade qui ne peut être mise dans la bouche d'un persécuteur ou d'un ami est entendue et simplement extériorée. Il n'y a donc pas seulement un fait d'extériorisation simple de la pensée, elle est reportée suivant les circonstances dans la bouche d'un indifférent, d'un ennemi ou d'un ami. En effet, G... entend dans le sous-sol des voix connues, elle les entend avec le timbre et l'accent des personnes auxquelles elle les attribue, elle entend la voix de son ennemi, son concierge alsacien. Si les voix proviennent d'une fontaine, G... les entend comme interceptées par le murmure ou le glouglou de l'eau. Les voix prennent donc les caractères de la voix de l'ennemi connu. Si cet ennemi est inconnu du persécuté, elles semblent moins extériorisées par la malade qui les entend alors pour ainsi dire dans l'intérieur de son oreille sous forme de murmure doux articulé à voix basse. Nous avons des exemples de tous ces cas dans nos observations. On voit, d'après ce qui a été dit, que les voix du persécuté prennent des caractères d'autant plus pénibles que *ses préoccupations physiques ou morales* sont elles-mêmes plus pénibles, que les conditions de bien-être relatif sont moins bonnes. Suivant que le persécuté est bien ou mal soigné, qu'il est placé dans un milieu plus ou moins distingué, les hallucinations de l'ouïe subissent des modifications secondaires ; mais ce qu'il faut bien observer, c'est qu'elles sont de nature pénible si les sensations physiques et les impressions morales sont pénibles, qu'elles sont rassurantes dans le cas contraire. Elles sont surtout pénibles et insultantes dans la période initiale des persécu-

tions, elles sont surtout flatteuses dans la mégalomanie avancée.

D'après ce que nous venons de dire, nous pouvons chercher à définir l'hallucination de l'ouïe. Elle est produite par le cerveau malade, par le centre auditif hyperesthésié. Mais l'hyperesthésie seule, en dehors de la pensée du malade, ne se manifeste que par des bruits, l'excitant pensée doit intervenir dans la production des voix, et leur donner leurs caractères secondaires et leur caractère pénible ou agréable qui est fondamental. Le centre auditif vibre donc à l'unisson des pensées et des sentiments du malade, c'est sur des hallucinations subjectives qu'il constitue son roman, il est son propre persécuteur mais il ne le sait pas. Il reporte au dehors, ou à l'extrémité périphérique du nerf auditif les sensations pénibles centrales, qu'elles soient ou non modifiées par la pensée, il extériorise ses pensées en un mot. S'il se contente d'extérioriser des pensées indifférentes, il entend l'écho de sa pensée ; s'il extériorise des pensées, des craintes pénibles, il est obligé de les placer dans la bouche d'un ennemi, ne leur reconnaissant pas une origine subjective. Ne pouvant expliquer leur provenance dans le cercle des personnes environnantes, le persécuté est réduit à supposer l'existence d'une force de transmission des voix connue ou inconnue, le téléphone, par exemple, ou de reconnaître l'existence d'êtres surnaturels, de spirites, etc..., ayant une science consommée et une puissance correspondante.

L'hallucination de l'ouïe n'est donc autre chose que la pensée du malade entendue, exprimée, extériorisée, reportée dans la bouche d'un ennemi si elle est pénible, d'un

ami si elle est agréable et produite au niveau du centre auditif plus ou moins hyperesthésié.

Une définition analogue est applicable aux diverses hallucinations, elles se produisent par le même mécanisme. Un exemple nous montrera comment se produit parfois et comment se développe l'hallucination de la sensibilité générale, par exemple, comment s'ajoutent l'une à l'autre et s'enchaînent les diverses hallucinations : G... peu après la ménopause, a l'attention attirée du côté de sa sphère génitale par un trouble hyperesthésique léger, produit peut-être par un état nerveux cortico-central correspondant. Extériorisant cette sensation exagérée, G... dit que ses ennemis (les nourrices et la somnambule) lui font l'imposition des mains, elle les entend la nuit qui disent : « Ne bougez pas, ça va finir. Nous voulons voir ce que vous êtes. » Les nuits suivantes la sensation augmente d'intensité, G... sent une tumeur mobile dans son ventre, la somnambule lui dit : « On veut savoir si vous aurez des enfants. » Plusieurs jours après G... éprouve des tiraillements dans l'abdomen, croit qu'on fait sur elle des expériences, ses voix lui disent le but, le motif, etc... « Nous faisons des expériences, et nous jouons les funambules ». G... se relève les nuits suivantes se comprimant le bas-ventre pour éviter une hernie, la sensation est devenue douloureuse, les voix ne s'entendent plus au moment des sensations, G... dit que ses ennemis tirent sur ses intestins et sa matrice avec une force de 40 chevaux, qu'elle sent la nuit comme si elle allait enfanter. Enfin, à son réveil G... éprouva plus tard la sensation post partum.

C'est ainsi qu'une sensation générale amène une idée de

persécution, celle-ci une hallucination de l'ouïe qui peut elle-même ramener une hallucination de la sensibilité générale. Le persécuté tourne sans cesse dans un cercle vicieux de sensations subjectives et d'idées de persécution dont il ne sort que difficilement et dont l'intensité va s'augmentant jusqu'à produire un énervement, une excitation progressive qui va parfois, mais rarement jusqu'à l'agitation maniaque. Après cette excitation, un calme relatif succède, puis fait place à une nouvelle excitation.

Nous devons dire en passant que les règles, un accident physique, un bain, une peine morale, etc..., peuvent amener aussi des états d'excitation ou de dépression surajoutés.

D'après ce qui vient d'être dit, l'hyperesthésie d'un territoire sensoriel s'établit par degrés ; mais une fois établi, la douleur peut arriver à se produire brusquement. De B... s'imagine que dans le buffet de sa bonne il y a une machine électrique, il suffit que la bonne ouvre son buffet à certains moment pour que de B... éprouve subitement un coup de fusil à la matrice et entende ce bruit. La crainte du mal a amené le mal ou l'hallucination génitale qui, elle-même a entraîné l'hallucination auditive sous forme de bruit. Les troubles de la sensibilité générale ou génitale douloureux correspondent donc à des bruits, les troubles de la sensibilité peu douloureux sont accompagnés, précédés ou suivis la plupart du temps d'une hallucination auditive correspondante, sous forme de voix. Les hallucinations de l'ouïe sont donc en rapport avec les sensations du moment, avec des actes, des souvenirs, des préoccupations du moment. Une crainte de maladie se produit-elle à la suite

d'une hallucination de la sensibilité générale? Le malade entend une voix qui lui dit, par exemple: « Il faut que vous ayez une fièvre paludéenne, ça vous suivra les reins; je veux que ça vous monte à la tête. »

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, quel rôle prépondérant les voix jouent dans le dédoublement de la personnalité, quel rôle important elles peuvent jouer dans le changement de la personnalité.

DÉVELOPPEMENT ET INFLUENCE
DES TROUBLES DE LA SENSIBILITÉ GÉNÉRALE
ET DES IDÉES HYPOCONDRIQUES.

Le délire des persécutions prend naissance dans des conditions vériables, mais qui peuvent être ramenés à trois principales. Parfois il est consécutif à une hypocondrie depuis longtemps établie ; il n'est alors pour ainsi dire qu'une extension tardive de cette hypocondrie primitive.

Dans d'autres cas, on voit apparaître d'abord des troubles gastro-intestinaux accompagnés d'idées et de préoccupations hypocondriques, plus rarement d'un véritable délire hypocondriaque.

C'est à la suite de ces maladies prémonitoires ou en même temps qu'eux, qu'apparaît souvent le délire des persécutions avec ses troubles de la sensibilité spéciale, illusions de la vue, hallucinations de l'ouïe et du goût, etc.

Il masque plus ou moins au début de l'élément hypocondriaque et les divers troubles de la sensibilité générale correspondants qui reparaissent plus intenses à la période de systématisation progressive, pour acquérir parfois dans la suite chez la femme une extension, une intensité plus considérables au moment de la ménopause.

Enfin, les troubles de la sensibilité générale peuvent ne se manifester qu'à un moment plus ou moins avancé du délire des persécutions, à une période qu'on peut appeler avec raison, surtout dans ce dernier cas, période des troubles de la sensibilité générale.

Mais nous devons admettre aussi qu'il existe des formes de délire des persécutions dans lesquelles les troubles gastro-intestinaux peuvent exister pendant longtemps chez le malade, avant d'être rattachés par lui au délire principal (Obs. VII). Enfin nous citons une observation (VIII) où l'élément hypocondriaque ne joue aucun rôle, où les illusions de la vue et de l'ouïe semblent être les seules bases d'un délire des persécutions qui date de douze ans. Les troubles de la sensibilité générale, si fréquents qu'ils soient, ne sont donc pas absolument nécessaires pour que la persécution se constitue, pour que le délire des persécutions suive son évolution habituelle. En effet, la malade de l'observation VII a pu évoluer jusqu'à la période de systématisation définitive, sans rattacher à son délire prédominant ses troubles gastro-intestinaux. Les illusions de la vue et les bruits ont été jusqu'au début de la période mégalomaniacale les seuls troubles de la sensibilité employés par la malade dans son évolution délirante, les voix elles-mêmes n'ont apparu que tardivement vers la ménopause, après une période de quatre années pendant laquelle les « reflets physiques » presque seuls ont joué dans le délire le rôle des diverses hallucinations. Dans ce cas, au moment où se manifestaient les idées d'empoisonnement puis les voix, le délire n'a subi de modification fondamentale dans son évolution. Les hallucinations de l'ouïe font pour ainsi dire

explosion au moment de la ménopause, mais la systématisation finale mégalomaniatique s'achève avec les voix bien qu'elle ait commencé avec « les reflets physiques ».

Les voix n'ont donc fait que continuer le rôle des reflets, que confirmer davantage la malade dans ses idées ambitieuses antérieures. Les voix ne sont donc pas non plus absolument indispensables à l'évolution du délire des persécutions.

Mais ce qui me semble coïncider le plus ordinairement avec le début de ce délire, c'est l'hyperesthésie d'un ou de plusieurs sens spéciaux, surtout de l'ouïe et de la vue, hyperesthésie qui se manifeste au début par des illusions visuelles, par des bruits pénibles ou même par des voix, lorsque celles-ci sont précoces ou primitives. Le délire des persécutions n'est pas constitué, tant qu'il ne s'est pas manifesté quelqu'un de ces troubles de la sensibilité spéciale. D'après ce que nous venons de dire, il semblerait que le délire des persécutions n'est essentiellement caractérisé que par son évolution particulière, que l'hyperesthésie de la sensibilité spéciale est constante, mais ne se localise pas toujours dans le même territoire sensoriel. Cependant l'hyperesthésie du sens de l'ouïe qui se manifeste au début par des bruits et ensuite par des voix est tellement fréquente qu'elle peut être regardée comme pathognomonique.

Quant aux troubles de la sensibilité générale, qui sont rarement défaut, ils ne nous semblent pas être aussi caractéristiques de la maladie qui nous occupe que les hallucinations de la sensibilité spéciale. Ceux-ci, en effet, se manifestent en même temps que les idées de persécution et se développent avec le délire, tandis que les troubles de la

sensibilité générale peuvent le précéder ou le suivre, en être un symptôme prémonitoire ou tardif. Nous citons même une observation où le malade ne se plaint d'aucun trouble de la sensibilité générale ; mais les cas de ce genre sont des exceptions. Le persécuté présente des troubles de la sensibilité générale si constants, qu'ils donnent au délire des persécutions, ses variétés, sa forme clinique la plus commune, telle que l'ont décrite MM. Falret et Ritti.

Considérant en effet le délire des persécutions à son début chez nos divers malades, la plupart ont manifesté, parfois plusieurs années avant l'apparition des signes de la persécution, des troubles viscéraux particuliers et persistants, surtout gastro-intestinaux. Ces diverses manifestations pathologiques sont accompagnées ordinairement de préoccupations de la santé, de malaises et d'idées hypocondriaques, de fatigue générale, de douleurs abdominales ou dorsales, de somnolences, de céphalalgies, d'oppression, de chaleur cérébrale ou viscérale ou généralisée, etc.

Que ces diverses sensations pénibles ou douloureuses, surtout viscérales, précèdent ou suivent l'apparition du délire des persécutions, qu'elles soient prémonitoires ou consécutives, elles sont de même nature, localisées dans les mêmes organes, peuvent disparaître progressivement vers la période de systématisation définitive mégalomaniacque. Les idées hypocondriaques qui en résultent suivent souvent la même évolution, mais sont exprimées sous forme de persécution quand ce délire est établi. Elles peuvent persister après la disparition des troubles de la sensibilité générale.

Parmi les troubles viscéraux, ceux qui se manifestent les premiers, ceux qui sont les plus fréquents et sont le plus

souvent prémonitoires sont les troubles gastro-intestinaux. C'est à leur suite que se manifestent les hallucinations du goût et les idées d'empoisonnement si fréquentes dans le cours de la maladie qui nous occupe et qui marquent si fréquemment le premier pas du malade dans la persécution franchement établie ; c'est à eux que se rapporte le plus grand nombre des idées et des préoccupations hypocondriaques dont nous allons étudier la valeur, les caractères, l'influence, les variétés. Parmi les idées hypocondriaques qui accompagnent le délire des persécutions, les unes sont passagères, les autres persistantes comme dans l'hypocondrie, demeurent fixées dans la mémoire et l'imagination du malade, restent l'une de ses préoccupations les plus durables, peuvent servir de base à l'évolution ultérieure du délire, aux raisonnements du persécuté. La plupart de ces caractères se retrouvent dans les observations des délirants de la persécution dont nous allons citer quelques idées.

Qu. a eu, dit elle, des humeurs froides dans son enfance, et croit que ces humeurs ont passé dans le sang et bouchent certaines issues. Sa mère est morte d'une hypertrophie du cœur. Qu. croit être atteinte d'une hypertrophie de la matrice. Qu. a des céphalalgies fréquentes, comme elle en ressentait il y a quelques années au moment de ses époques ; donc on lui soutire du sang à son insu, puisque depuis deux ans la ménopause est établie.

J. dit souffrir d'un asthme depuis son enfance ; il fait remonter l'origine de l'indigestion permanente dont il se plaint à l'année 1888 quand se manifestèrent les premiers symptômes de son délire des persécutions.

Cette indigestion et cet asthme, dit-il, sont surtout

intenses dans les périodes où j'ai subi le plus d'émotions ». Sous l'influence du tourment que lui causait son indigestion, J. fit une tentative sérieuse de suicide.

S. croit avoir une tumeur du poumon, qui lui occasionne des accès d'oppression et d'étouffement d'autant plus prolongés « qu'on l'irrite davantage ». Très irritable, S. s'est querellé avec un autre persécuté, huit jours après, il nous raconte qu'il en a été très émotionné et oppressé : « L'oppression persiste depuis ce jour-là, nous dit-il, je suis persuadé que j'ai une tumeur dans le poumon. De plus, j'ai la poitrine globuleuse et c'est très mauvais.

N. a continuellement une irritation de l'estomac et des idées d'empoisonnement. Si Dieu ne l'avait soutenue, elle serait morte de l'anévrisme interne et des gaz qu'elle a sur le cœur. Les poisons qu'on lui donne lui ecchymosent le sang.

P. est toujours très constipée, elle l'est bien plus encore quand on la contrarie. On l'empoisonne, on lui a produit un rétrécissement des intestins : je suis complètement resserrée, dit-elle, et j'ai de fréquents étouffements.

Pir. a eu un rhume de cerveau, il y a 22 ans, au moment où le délire des persécutions a commencé, elle est encore persuadée qu'elle a un épanchement cérébral, qu'on lui enlève par ce moyen « la trimentale ».

R. a senti, pendant une nuit, qu'on lui a produit une atrophie du testicule, ce fut une indication pour lui de quitter sa maîtresse.

La malade de l'observation V croit avoir une dilatation de la pupille depuis longtemps. Dans l'observation XIV nous avons l'exemple d'une persécutée qui tire ses idées

ambitieuses de ses troubles de la sensibilité générale et de ses idées hypocondriaques.

Les idées hypocondriaques isolées qui accompagnent les troubles de la sensibilité générale dans le délire des persécutions sont donc de même nature que celles qui caractérisent l'hypocondrie et le délire hypocondriaque; mais elles portent avec elles la marque du délire prédominant, le sceau de la persécution. Les troubles de la sensibilité qui leur donnent naissance évoluent comme dans l'hypocondrie et se localisent dans les mêmes organes, particulièrement dans les viscères : tube digestif, poumons, organes génitaux, etc... On doit donc admettre que les idées hypocondriaques qu'on observe dans le délire des persécutions et les troubles de la sensibilité correspondants ne sont qu'une variété non chronique d'hypocondrie, comme les idées de persécutions isolées sont un degré inférieur de persécution. Encore ces formes d'hypocondrie, bénignes le plus souvent, ne sont pas toujours curables comme on le voit dans les observations IX, X, XI, XII. Quand le délire des persécutions est primitif, elles se manifestent à une période plus ou moins avancée de la maladie, sont habituellement curables et disparaissent peu à peu pendant la période mégalomaniaque.

Quand le délire des persécutions évolue isolément dans sa période initiale, c'est-à-dire sans troubles de la sensibilité viscérale, nous devons admettre qu'au moment où ceux-ci se manifestent, le trouble nerveux central s'est étendu des territoires de la sensibilité spéciale (vue et ouïe) vers le siège central de la sensibilité générale, du territoire nerveux dont les lésions produisent la persécution vers

celui dont les troubles donnent naissance à l'hypocondrie. Le délire des persécutions en effet semble pouvoir se développer uniquement sur des modifications pathologiques de la sensibilité spéciale, comme l'hypocondrie ne se développe que sous l'influence de troubles nerveux de la sensibilité générale. Il y a donc lieu de considérer dans tout délire des persécutions accompagné de troubles de la sensibilité générale, la part qui revient à l'élément hypocondriaque et celle qui se rattache à l'élément persécution. L'hypocondrie est-elle primitive, le délire des persécutions qui vient ensuite trouve l'hyperesthésie de la sensibilité générale préétablie, il n'ajoute que les troubles de la sensibilité spéciale. L'hyperesthésie générale primitive n'a donc fait que s'étendre vers les territoires de la sensibilité spéciale, auditive surtout, pour constituer un délire des persécutions consécutif. Ce dernier, lorsqu'il est secondaire dans son ordre d'apparition, peut donc être considéré comme une extension de l'hypocondrie. Cette hypothèse est parfaitement justifiée par ces faits que l'hypocondrie comme le délire des persécutions sont basés l'un et l'autre sur un état nerveux hyperesthésique, et qu'ils sont ordinairement associés dans des proportions variables. Nous devons cependant remarquer, d'après nos observations, que le délire des persécutions, lorsqu'il est primitif, a moins de tendance à se compliquer d'hypocondrie chronique. Dans ce cas il ne donne naissance la plupart du temps qu'à des troubles de la sensibilité viscérale intermittents et curables, tandis que les diverses formes hypocondriaques peuvent entraîner à leur suite tous les degrés de *la persécution*. *Le délire des persécutions* n'est donc ordinairement qu'une association

des diverses formes hypocondriaques avec ses symptômes particuliers, par extension du trouble central hyperesthésique. *Il peut donc exister un délire des persécutions type morbide, qui ne se manifeste que par ses troubles d'hyperesthésie de la sensibilité spéciale (ouïe et vue), comme il y a le type commun qui est plus difficile à délimiter par suite de la variabilité, de la mobilité, de la curabilité des manifestations pathologiques de la sensibilité générale qui l'accompagnent.* Nous admettons donc l'existence d'un délire de persécution type dégagé de tout élément hypocondriaque, l'hyperesthésie visuelle et auditive en est le seul trouble de sensibilité apparent : l'observation VIII en est un exemple. La forme commune, clinique du délire des persécutions, avec élément hypocondriaque plus ou moins intense, plus ou moins curable ou passager, a été magistralement décrite par notre maître M. Ritti. Quant au délire chronique de M. Magnan, nous le rangeons parmi les formes intermédiaires aux types morbide et clinique dont nous venons de parler.

Si l'on ne considère que les variétés principales fournies par l'association de telle ou telle forme hypocondriaque, on voit que le délire des persécutions reçoit de cet élément morbide trois variétés principales suivant qu'il est associé à l'hypocondrie, au délire hypocondriaque, ou à des formes hypocondriaques atténuées et curables. Nous avons, à l'appui de ce que nous avançons, des observations qui correspondent à ces diverses variétés.

Le délire des persécutions présente donc presque constamment des troubles de la sensibilité viscérale associés aux troubles de la sensibilité spéciale, et nous devons admettre

une connexion intime entre ces deux systèmes de sensibilité, par suite entre leurs lésions, puisque l'existence primitive des uns entraîne le plus fréquemment la naissance consécutive des autres et réciproquement.

Puisque les lésions de la sensibilité générale et de la sensibilité spéciale ont de tels rapports, nous devons retrouver ces rapports dans l'hypocondrie type morbide comparée au délire des persécutions. En effet, l'une et l'autre sont également basées sur des troubles centraux hyperesthésiques. Ils peuvent coexister et se manifester consécutivement l'un par suite de l'existence primitive de l'autre. Dans l'hypocondrie, on observe des périodes d'hyperacuité malade, amenant plus ou moins d'excitations, avec malaises hypocondriaques tels que chaleur et moiteur générale, surtout à la paume des mains, odeur fébrile, etc... Dans le délire des persécutions, mêmes périodes d'excitation, mêmes malaises correspondant. Dans les deux maladies les troubles de la sensibilité sont plus ou moins rémittents. L'hypocondrie et le délire des persécutions sont des maladies également chroniques. Enfin, de même que l'hypocondrie s'accompagne souvent d'idées de persécutions, même de le délire des persécutions s'accompagne souvent d'idées hypocondriaques. Ces deux maladies sont l'une et l'autre dues à un trouble central, se limitent ou s'étendent aux mêmes territoires nerveux périphériques de la sensibilité viscérale : tube digestif, organes génitaux.

Nous avons distingué dès le début les idées hypocondriaques isolées, de l'hypocondrie, type morbide spécial, et du délire hypocondriaque généralisé. Ces trois variétés délirantes correspondent à des troubles de la sensibilité gé-

rérale localisés dans les mêmes organes, qui se développent suivant le même ordre symptomatique, mais sont les uns chroniques, les autres curables. Il y a des persécutés génitaux, comme des hypocondriaques génitaux.

Les idées hypocondriaques naissent avec les troubles de la sensibilité générale et disparaissent ordinairement avec eux; elles peuvent se manifester avant l'apparition des premiers symptômes de la persécution, être masquées par ceux-ci lorsqu'ils se manifestent et réapparaître ensuite sous une influence particulière pathologique ou physiologique. Elles sont en un mot les compagnes fidèles des troubles de la sensibilité, mais ne sont pas en raison directe de leur intensité douloureuse.

L'hypocondrie, type morbide chronique limitée ou non à une *région distincte* de la sensibilité viscérale, existe presque *toujours primitivement* toutes les fois qu'un délire des persécutions coexiste avec elle; par conséquent elle n'est pas sans influence sur la production de celui-ci. Elle lui sert d'aliment pendant qu'il évolue, ne disparaît qu'avec la vie, entretient les persécutions jusqu'à la mort, rend la période de systématisation mégalomoniaque parfois impossible ou incomplète, ou même retarde et empêche par l'intensité ou la persistance de son élément douloureux, l'apparition des idées de grandeur.

Le délire hypocondriaque qui naît et se développe avant ou en même temps que le délire des persécutions, ne se limite pas, il a une tendance à se généraliser, il ne correspond pas nécessairement à des troubles de la sensibilité bien douloureux ou incurables. D'abord limité à ces hallucinations générales, il applique ensuite ses conclusions

hardies, ses rapprochements impossibles, ses conséquences absurdes à tout autre objet, ce qui entraîne tôt ou tard chez le persécuté de ce genre une incohérence apparente seulement. Le malade se rappelle les rapprochements absurdes qu'il a reconnus et en fait la base de ses raisonnements dans la suite.

Dans le délire des persécutions s'accompagnant de l'une ou de l'autre de ces variétés hypocondriaques, les hallucinations auditives ne sont pas masquées si les hallucinations de sensibilité viscérales ne sont pas trop douloureuses et trop constantes. Dans le cas contraire les voix peuvent être annihilées, ou n'apparaître que dans les intervalles de calme que laissent au persécuté ses douleurs physiques, le plus souvent intermittentes ou rémittentes.

Les troubles de la sensibilité générale qui naissent sous l'influence d'un délire des persécutions préétabli, s'accompagnent habituellement d'idées hypocondriaques qui ne sont pas toujours en proportion des phénomènes douloureux. En exagérant l'élément douleur, elles conduisent le malade à des actes réactionnels plus intenses, mais aussi à des idées de satisfactions fréquentes relatives à la santé physique, et qui peuvent devenir le point de départ des idées de grandeur. Une douleur intense et constante, en déprimant le persécuté, diminue et fait disparaître ces idées de satisfaction. C'est donc dans le cas de troubles de la sensibilité générale intermittents, mobiles, peu douloureux et curables s'accompagnant d'idées hypocondriaques, que la tendance vers la mégalomanie est la plus accentuée, que la systématisation définitive mégalomaniacale est plus rapide et plus franche. Dans ces cas, les hallucinations auditives se ma-

nifestant à l'occasion de troubles de la sensibilité générale, fixent le malade dans les idées de persécution qui en découlent, le confirment dans les idées hypocondriaques correspondantes, dans les idées de satisfaction, parfois de grandeur qui en sont la suite. L'évolution du délire des persécutions, n'est pas aussi franche, aussi visible pour ainsi dire dans les cas où l'hypocondrie type morbide, limitée ou non à un territoire de sensibilité viscérale, est établie primitivement. On ne peut nier d'abord que cette maladie mentale n'entraîne souvent à sa suite un vrai délire des persécutions, dont l'évolution est plus ou moins rapide et plus ou moins complète. Dans ces cas, les hallucinations de l'ouïe et la réaction mégalomaniacale peuvent être affaiblies ou faire défaut dans le délire des persécutions consécutif. Encore devons-nous faire ici, dans ces modifications particulières, la part de l'élément douloureux seul vraiment inhibitoire, parce qu'il est intense ou parce qu'il est chronique. En effet, l'hypocondrie primitive peut s'accompagner d'un délire des persécutions évoluant vers la mégalomanie, avec hallucinations auditives; mais tant que durera l'élément douloureux la persécution restera prédominante ou persistera, la mégalomanie ne sera jamais aussi franche, aussi complète que dans les cas de simples troubles de la sensibilité générale, qui s'effacent peu à peu puis disparaissent à la période de systématisation définitive.

Passons maintenant à cette autre forme de délire hypocondriaque, qui se manifeste par l'absurdité des conceptions malades, qui repose au début sur des troubles viscéraux vagues mal délimités, et en général peu douloureux. Le délire des persécutions qui le suit ou l'accompagne,

n'est pas non plus modifié dans son évolution délirante proprement dite.

Dans l'observation si intéressante que nous avons donnée, le délire hypocondriaque né le premier, semble évoluer côte à côte avec le délire des persécutions, les deux délires sont associés au point que l'on doit se demander lequel est prédominant. Aucun des deux délires ne se transforme en son voisin, ils apportent chacun leurs caractères particuliers, mais en les mélangeant; car ils ne sont pas antagonistes.

En résumé, dans les cas où le délire chronique des persécutions coexiste avec les divers états nerveux hypocondriaques, il ne peut subir de modifications profondes dans ses symptômes et dans son évolution, que si l'élément douloureux hypocondriaque est intense ou permanent. Pour tous les autres cas, les délires associés suivent chacun son évolution particulière dans une union intime, dans un mélange complexe de leurs symptômes divers.

Cette constatation nous amène tout naturellement à examiner quel est le mode de réaction particulier à l'un et à l'autre délire isolés, quel est celui dont la réaction est prédominante dans leurs associations diverses, quelle est la part de chacun dans les phénomènes réactionnels. L'hypocondriaque réagit contre la douleur, le persécuté réagit contre la persécution.

Le premier prend des précautions thérapeutiques nombreuses contre une maladie naturelle; le second se défend contre un ennemi cause volontaire de ses souffrances. L'un pourra désespérer de sa guérison, manifester fréquemment des tendances au suicide, reconnaître l'impuissance du

médecin; l'autre reconnaît au médecin et à ses ennemis une puissance exagérée, il n'y a pas de remèdes à lui donner, il n'y a qu'une persécution ou un persécuteur à supprimer pour le guérir; il se suicide rarement.

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, que la réaction du persécuté est plus énergique et plus violente que celle de l'hypocondriaque et que, dans l'association des deux délires, le mode de réaction du persécuté sera prédominant. Un hypocondriaque persécuté est donc surtout un persécuté.

Ainsi, chez de B., dont le délire hypocondriaque est très actif, l'activité et l'absurdité même de ce délire n'empêche pas la réaction contre les persécutions d'être la plus manifeste. D'ailleurs l'homme sain lui-même réagit plus énergiquement contre les attaques ou les persécutions que contre la douleur, et l'élément hypocondriaque, si actif qu'il soit, n'est la plupart du temps qu'un élément de réaction plus ou moins violente pour le persécuté.

Les diverses idées générales que nous venons d'exposer nous ont été suggérées par les principales observations citées dans ce travail. Nous verrons le malade de l'observation I se systématiser définitivement dans un délire des persécutions sans mégalomanie, et mourir dans le marasme nerveux le plus absolu, après avoir longtemps présenté des troubles de la sensibilité viscérale généralisés, douloureux et chroniques. Chez la persécutée de l'observation II, le délire des persécutions suit une évolution normale avec mégalomanie, à côté d'une hypocondrie primitive et chronique, mais peu douloureuse en réalité, laissant à la malade très âgée un certain embonpoint et sans aucune ten-

dance au marasme. Mais la mégalomanie n'est pas franche et complète, car l'hypocondrie persiste et entretient la prédominance des persécutions. Les malades des observations III et IV semblent retardées l'une et l'autre dans leur évolution vers les grandeurs par des hallucinations générales et génitales intenses survenues vers la ménopause. Au moment où les troubles de la sensibilité sont le plus intenses, les voix *sont suspendues et remplacées par des bruits, mais d'une manière différente chez l'une et l'autre persécutée.*

Chez la première, qui éprouve des coups de fusil à la matrice, si la douleur est intense, elle ne dure guère, et pendant les intervalles de calme que lui laissent ces douleurs passagères et les nombreuses idées hypocondriaques qui accompagnent, elle peut s'entretenir avec ses voix, qui sont actives à ces moments. Nous avons vu l'influence considérable qu'il faut attribuer aux voix dans l'évolution vers la mégalomanie, aussi cette malade évolue visiblement dans ce sens. Il n'en est pas de même pour la malade de l'observation IV; chez elle les troubles de la sensibilité générale durent des nuits entières, sont intenses; les voix sont presque supprimées pendant la nuit, très diminuées pendant le jour. Ces deux conditions sont celles qui s'opposent le plus particulièrement à l'évolution vers la mégalomanie, et la malade de l'observation IV, qui a fait autrefois plusieurs essais dans les grandeurs, n'en manifeste plus.

Voilà seize ans qu'elle est persécutée, ses troubles de la sensibilité générale n'ont pas de tendance à se calmer, et peuvent passer à l'état chronique, ses voix presque nulles pendant la nuit, très faibles pendant le jour, peuvent dis-

paraître de plus en plus, toute propension à la mégalo-manie être supprimée, comme dans les observations X et XI.

Telle est l'influence des troubles de la sensibilité, de leur intensité variable et de leur persistance sur l'évolution terminale du délire des persécutions. On voit aussi quelle influence peut avoir la ménopause sur cette même évolution, puisque la malade de l'observation IV n'a vu qu'à ce moment apparaître ses hallucinations génitales si douloureuses et si persistantes. Nous allons étudier cette action spéciale de la ménopause sur la production des divers troubles de la sensibilité et des idées délirantes correspondantes par des exemples.

L. était entrée dans la période d'irrégularité menstruelle qui précède la ménopause, ne présentant comme trouble de la sensibilité générale, que des sensations de reflets devant ses yeux et des bruits, et comme manifestation pathologique de la sensibilité viscérale, que des troubles digestifs. Son délire était entré dans la voie des grandeurs et ses époques se suppriment à ce moment. L. éprouve alors des démangeaisons générales, surtout aux organes génitaux « on lui lance des sels de physique ». Les voix apparaissent avec une activité spéciale par des phrases complètes. Pendant cinq mois la malade tient tête à ses ennemis, parlant avec eux nuit et jour. Deux ans avant la ménopause elle avait reconnu un grand artiste pour son père; au moment de la suppression des règles elle se reconnaît enfin l'épouse d'un autre grand peintre. La ménopause a donc entraîné après elle une extension des troubles de la sensibilité viscérale, spécialement du côté du système génital;

2° la production de voix, la malade n'ayant jusqu'alors entendu que des bruits; 3° des idées de mariage se sont développées en même temps; 4° enfin des phénomènes de réaction particulièrement intenses se sont manifestés.

La malade de l'observation VIII, chez laquelle l'hypesthésie de la sensibilité générale et les idées hypocondriaques ont toujours été presque nulles, n'a manifesté vers la ménopause que des idées matrimoniales plus accentuées avec idées de jalousie et érotiques. Nous avons déjà dit comment la malade de l'observation IV avait vu se développer progressivement des hallucinations génitales si intenses et si généralisées qu'elles se prolongent dans tous les viscères abdominaux et pectoraux, même dans l'intérieur du crâne, et s'accompagnent d'une diminution dans l'activité des hallucinations de l'ouïe. Nous avons ainsi résumé les diverses modifications entraînées par la ménopause chez les principaux sujets de nos observations. Mais nous devons insister particulièrement sur certains points particuliers à la femme ou généraliser ce que nous avons trouvé de commun dans les deux sexes. En effet, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, des sensations génitales douloureuses s'accompagnant ou non de troubles de la sensibilité générale intenses ou ayant une tendance à passer à l'état chronique arrivent à masquer un délire des grandeurs préétabli, ou à retarder manifestement l'apparition des idées ambitieuses, ou enfin à prévenir toute évolution vers la mégalomanie.

Chez la femme, au moment où se produisent les modifications dans la menstruation, et surtout quand celle-ci se supprime, correspond le plus souvent une modification

dans les troubles divers de la sensibilité et dans l'intensité de la réaction. La malade entend des insultes contre sa moralité, a des sensations génitales qui entraînent l'apparition d'idées hypocondriaques nouvelles (hypertrophie de la matrice, etc...) et d'idées génitales. Quand la mégalomanie s'établit, les hallucinations génitales s'effacent ordinairement peu à peu, mais les idées de persécution correspondantes peuvent persister après la disparition des sensations douloureuses. Les voix insultantes-immorales peuvent également subsister longtemps après. Les idées de grandeur peuvent être tirées par le persécuté des attaques qu'il croit subir dans sa sphère génitale : l'une de nos persécutées est « la Chasteté, la sœur de J.-Christ ».

« Elle a reçu de tels coups à la matrice, à Maréville, « qu'elle en perdait connaissance, ils lui ont arraché sa « virginité. Une voix, celle de Dieu, lui a dit alors : Ne « crains rien, tu es Jésus-Christ. »

Si la ménopause survient quand le délire des grandeurs est déjà constitué, elle peut lui ajouter un élément mégalomane particulier, et telle persécutée qui s'était reconnu une origine illustre, apprend à ce moment qu'elle est unie à un époux également illustre (obs. VII).

En terminant ces diverses considérations, nous ferons observer, que si les hallucinations génitales qu'occasionne la ménopause entraînent la production d'idées correspondantes, celles-ci peuvent se produire indépendamment ou en l'absence des sensations génitales et persister longtemps après de même que les insultes relatives à la moralité.

OBSERVATIONS PRINCIPALES

Avant d'exposer nos observations, nous devons indiquer l'ordre dans lequel nous les avons disposées : Dans les deux premières, le délire des persécutions se développe sous l'influence de l'hypocondrie depuis longtemps établie. Dans l'observation III, un délire hypocondriaque généralisé, accompagné de troubles viscéraux s'est manifesté un an avant l'apparition des premières idées de persécution. Dans l'observation IV, les sensations viscérales pathologiques sont, au début, les mêmes que dans l'observation précédente.

Le caractère hypocondriaque de la malade est bien plus marqué. Cependant on n'observe que des idées hypocondriaques nombreuses ne constituant pas un délire organisé.

Dans les observations suivantes, l'élément hypocondriaque est de plus en plus faible quoique évident. La malade VI, présente des troubles de la sensibilité générale et des idées hypocondriaques consécutifs à un délire des persécutions primitif.

Dans l'observation VIII, les troubles de la sensibilité générale ne jouent aucun rôle, s'ils existent,

OBSERVATION I.

Service de M. le Dr Christian. — Hypochondrie primitive douloureuse, délire des persécutions consécutif sans mégalomanie, marasme, mort.

De P..., né en 1842, mort dans la cachexie la plus accentuée en 1892. Son niveau intellectuel aurait toujours été médiocre si on le considère au point de vue de son illustre naissance, il n'a jamais acquis une instruction distinguée et complète. Son père est mort dans un âge avancé.

Caractère morne, sombre, difficile et bizarre, il passait pour peu agréable, insociable dès l'âge de 18 ans.

En 1886, l'aliénation se manifeste. Interné jusqu'en 1869, il sort non guéri. La guerre le surprend dans un isolement, une oisiveté insouciant ; soldat volontaire, il se distingue par son courage. Après la guerre, son état mental semble amélioré jusqu'en 1872, alors se manifestent des états d'excitation intense et de dépression relative, frappe les malades qui l'entourent, a des idées d'empoisonnement, refuse la nourriture, on le nourrit à la sonde. Interné en 1880 à Charenton, les mêmes idées le poursuivent, idées d'empoisonnement et délire hypochondriaque généralisé. Il a particulièrement l'idée pathologique qu'il est atteint d'une difformité congénitale des organes génitaux qui le fait souffrir et trouble ses digestions. Les aliments qu'il prend se transforment en gaz, il a les intestins brûlés, son estomac

s'atrophie. Une opération analogue à celle du varicocèle le guérirait, il digèrerait, ne serait plus infirme au physique et au moral. Cette idée avait germé dans son esprit depuis longtemps. S'étant évadé à la suite d'un internement antérieur, il avait essayé de se faire l'opération désirée.

Interné à Charenton, la même idée persiste. En outre, il a, dit-il, des somnolences dans la journée qui prouvent des commotions typhoïques typiques. Il a une adhérence du testicule qui a sur ses digestions une influence considérable.

On aurait pu le guérir par l'opération du varicocèle, ou par une ligature sous-cutanée et par un bon régime. Mais les digestions sont toujours pénibles, son estomac est atrophié, il a disparu. Il se vide entièrement et ne garde rien, aussi de P... a-t-il constamment une ceinture serrée autour de la taille pour que son estomac se vide moins facilement. De P... à la respiration gênée, ses dents même sont atteintes et il a sur lui continuellement un miroir avec lequel il examine fréquemment sa bouche avec méthode. J'ai, dit-il, une corde tendue vers l'anus, j'ai des érections de digestions et des indurations de la verge, je subis des excitations par gestes et des provocations.

Déjà on suspecte donc sa moralité, aussi ajoute-t-il sans la moindre hésitation : « En sortant d'ici, j'irai vivre avec des gens en dehors de l'ordre civil, avec des hommes de religion vivant dans le respect des uns des autres et dans l'observation des convenances. » Misanthrope accompli, de P..., souffre, se fait à lui-même un traitement chirurgical qui pourrait le guérir, est d'un égoïsme qui va jusqu'à la haine de ses parents.

En mai 1891, le malade a le teint cachectique, est très amaigri, se plaint de vomissements et de diarrhée fréquents : Voilà huit jours que je n'ai pas digéré, dit-il, j'ai vomi plus de 10 litres de

sang caillé depuis le commencement de l'année, mon corps est un cadavre, j'ai une réduction, une atrophie de l'estomac, j'ai les entrailles désorganisées, toute ma peau est morte; les veines de la main deviennent rouges par moments, cela indique qu'elles sont mortes, je demande à aller dans un hôpital de malades. S'interrompant alors, le malade se tourne rapidement vers un angle de sa chambre, il vient d'entendre une voix qui lui a dit : « tu n'iras pas ». Mon atrophie de l'estomac continue-t-il, a été produite chez moi par une infirmité. J'ai demandé à Ricord de m'en faire l'opération du varicocèle, ah ! si je ne m'étais donc jamais laissé opérer ! Alors de P... entre dans les détails opératoires complets sur l'opération qu'il prétend avoir subie, ne néglige aucun temps de l'opération, aucun des instruments de chirurgie nécessaires dans ce cas, aucun détail opératoire. C'est le cordon gauche que Ricord a compris dans la ligature, le testicule correspondant est devenu gros comme un œuf d'oie, puis le droit a éclaté un an et demi après par suite d'une formation parasitaire. Cet éclatement a été suivi d'une adhérence du testicule droit avec la peau.

C'est depuis 1866 que datent mes maux, j'ai perdu du sang caillé dans mes éjaculations jusqu'à ces derniers temps, L'adhérence ne m'incommode que depuis 1880. Je suis mal soigné, voyez ce vin de Banyuls, je ne suis pas édifié du tout sur son compte, il doit y avoir de l'iode dedans. Ce sont les liquides généreux qui seuls peuvent me guérir. J'ai surtout deux infirmités actuellement, une embolie et l'adhérence qui en est la cause.

En 1892, de P... se plaint du personnel qui est très insolent, les malades du quartier aussi l'insultent tout le jour, ils sont là sous de faux noms. Il n'est plus temps pour me guérir, dit-il,

et malgré tout on me donne du thé à l'iodure de fer, mes dents en sont noires, cela m'affaiblit, ils feraient mieux de me donner du bon lait et de la bière. Je n'ai pas dormi depuis dix ans, l'aliénisme me fait beaucoup de mal, on a changé ma force vitale. D'ailleurs, termine-t-il, vous savez bien tout ce qui se passe, pourquoi vous renseigner.

De P..., depuis longtemps atteint d'hypocondrie avec troubles de sensibilité s'étendant au poumon, à l'estomac, à l'intestin, aux organes génitaux, a donc manifesté plus tard une extension de son délire primitif. Des idées d'empoisonnement, des gestes et des provocations d'abord, puis des hallucinations auditives, des idées de persécution arrivant jusqu'à des essais de systématisation ; telle est la marche ordinaire du délire des persécutions chronique, se manifestant dans ce cas comme un délire surajouté, un délire par extension du premier. Les hallucinations auditives ont acquis un degré d'activité et d'automatisme, tel qu'on le rencontre dans un délire des persécutions avancé.

Le délire des persécutions a évolué lentement comme accolé au délire hypocondriaque mais parfaitement distinct de lui.

Les hallucinations de l'ouïe ont suivi une marche progressive et si elles semblent surtout éclater à certains moments, c'est que la douleur ne les masque pas ; quand un calme relatif de la sensibilité générale diminuant les plaintes hypocondriaques, permet aux voix de se manifester.

Les illusions visuelles au début des persécutions, se sont manifestées comme dans les cas habituels de cette maladie. De P... est mort dans le marasme.

OBSERVATION II.

Service de M. le Dr Ritti. — Hypochondrie primitive peu douloureuse. — Délire des persécutions consécutif suivi de mégalomanie. — Santé générale satisfaisante.

M^{me} Th..., née en 1814, entre à Charenton en 1883. A son entrée, elle manifeste des idées hypocondriaques, des hallucinations de l'odorat et de l'ouïe, des idées d'empoisonnement.

Père tué à 68 ans. La mère, morte à 92 ans, eut 9 enfants, notre malade est la septième. Tous ont vécu longtemps ; l'un d'eux est mort apoplectique à 60 ans.

M^{me} T... eut elle-même 7 enfants. Une fille épileptique est morte à Auxerre à 26 ans. Un autre enfant est mort quelques jours après sa naissance, les autres sont vivants, mariés, ont des enfants.

J'ai beaucoup souffert dans ma vie, dit M^{me} T... Vers l'âge de 7 ans, j'ai été trois ans paralysée, je ne puis m'imaginer comment j'ai pu devenir si grande et si grosse après cela. Mariée, j'ai eu beaucoup d'enfants et beaucoup de maux. Après un accouchement, j'ai eu un épanchement du poumon qui a duré sept ans, ça me bouillonnait dans le dos quand j'avais trop chaud. Ensuite, j'ai boité d'une entorse pendant 14 ans. A 37 ans, j'ai eu la tête perdue pendant 12 jours ; j'ai eu depuis plusieurs fluxions de poitrine ; à 50 ans, j'ai eu une perte utérine,

mes époques ont disparu à 52 ans ; à 56 ans, j'ai fait une chute par suite d'un étourdissement, il m'en est resté des dépôts dans le ventre et dans le cerveau, 8 mois après cette chute où j'avais eu le femur luxé sans cependant cesser de travailler, j'ai eu un écoulement d'eau sanguinolente par le nez, puis des crampes pendant 2 ans.

D'après ces paroles, on peut croire que M^{me} T... était hypochondriaque bien avant le début de son délire des persécutions, vers 1879. Son mari était alors atteint d'un cancer de la gorge dont il mourut en 1881. C'est pendant la maladie de son mari que M^{me} T... manifesta de nouvelles préoccupations hypochondriaques provoquées par des troubles de l'estomac. J'ai été soignée à ce moment, dit-elle, pour une tumeur à ce niveau. Nous étions malades tous les deux pour la même cause. Pendant nos promenades, on entrait chez nous, on jetait dans notre appartement des herbes, du tord-boyaux, de la mort-aux-rats, de l'arsenic. On y sentait constamment les odeurs de plantes qui nous faisaient mal à la tête à tous les deux. Il y avait dans notre village une société de chasseurs et de romanciers, ils avaient des fausses clefs pour entrer chez moi et faisaient des trous au plafond après la mort de mon mari, y mettaient des boules de verre pour tout voir ce qui se passait chez moi sans se déranger. Alors, ils m'ont parlé, m'ont forcée à écrire. Les voisins m'épiaient, me volaient mes écrits pendant mon absence ; j'ai même surpris une de mes voisines en déployant des pelotes de fil devant ma porte. Les romanciers montaient sur des échelles pour m'épier, ils lançaient des herbes à mes pigeons pour les rendre amoureux, et roucoucou... roucoucou... Même une plante avait poussé dans mon jardin, aux pieds de laquelle les chats venaient se rouler avec des miaulements épouvan-

tables. Mais tout le temps que je suis restée chez moi, je me défiais des voisins, je ne disais rien même à mes enfants qui l'ont toujours ignoré. Ceux qui se cachaient alors dans ma maison voulaient me faire comprendre, maintenant j'ai tout compris. Mais la société des chasseurs m'a travaillée assez longtemps sans que je le sache.

Ainsi donc, période d'inquiétudes relatives à sa santé, défiance, interprétations délirantes, persécutions, marquent la période initiale du délire des persécutions.

Le travail de systématisation va commencer. La malade ne conservera que le souvenir des préoccupations hypochondriaques anciennes ; mais les troubles gastro-intestinaux qui viennent de se manifester vont être l'aliment de son délire, le motif des persécutions qu'elle subit, sa préoccupation dominante, la base de son système actuel ou définitif. « On vous prend, Madame, parce que vous êtes malade ». « Nous voulons vous enrôler dans notre société, lui disent ses ennemis. » Je dois raconter les chasses, dit-elle, et, comme personne ne l'a fait, ils prennent en double ce que je dis et ce que j'écris. Pour entendre ce que je dis, ils me bouchent les oreilles (la malade est un peu sourde), ainsi, je suis obligée de parler plus fort et ils ne laissent échapper aucune de mes paroles. Ils sont venus avec moi dans cette maison. Il y a de ces gens-là au-dessus de ma chambre, au-dessous, dans les coins et jusque dans la bouche de chaleur. A Paris, j'écrivais sur les monuments, etc., ma bonne m'a volé mes écrits. En passant de la demeure d'un de mes enfants chez un autre, j'ai écrit sur les chemins de fer, j'ai gagné les premières primes, on me prend tout. Ils me forcent à écrire et profitent seuls de mes écrits. Je ne sais si je fais bien ou mal d'écrire, mais j'y suis forcée. Je

me trouve mieux quand j'écris, je suis plus mal quand je n'écris pas ; d'ailleurs, je n'écris que sur ce qui m'intéresse. A la société des romanciers se rattachent les *Mal aux dents* avec leurs serviteurs *Monsieur Squirrhe* et *Monsieur Beausoupir*. Ce sont des jeunes gens qui font sur moi des expériences. On me le dit. Ils veulent me prendre mon sommeil et me donnent de quoi me faire perdre la raison. On me donne des oranges empoisonnées, on me dit que mon urine empest. Les purgatifs qu'on me donne sentent des odeurs. On a crevé les tuyaux des cabinets, car l'eau dont je me sers en a l'odeur. Celui qui fait cela dit s'appeler *Beausoupir*. Depuis que je suis ici, j'ai toujours entendu dire que les médecins me donnaient des médicaments à prendre pour en connaître le résultat ; ici, on m'a donné du chloroforme. Les *Mal aux dents* ont fait sur moi des expériences aux jus d'herbes. Depuis mon entrée, on me donne des drogues, maintenant c'est de l'esprit de sel, du sel d'oseille, j'en ai la bouche très amère. Cela m'a brûlé la gorge et jusqu'au creux de l'estomac, même, par moments, ça me bouche le conduit et je ne puis plus avaler. Ils me feront mourir de la même maladie que mon mari. Le matin, j'ai la tête lourde, les yeux troubles, et mes os craquent. Ces messieurs me piquent au creux de l'estomac où je sens ma tumeur qui me fait remonter l'eau dans la poitrine après les repas, me fait gonfler le ventre, me donne des renvois. Mon ventre est gonflé après les repas et j'ai des maux d'estomac abominables. Quand ma tumeur est pleine, il faut qu'elle se vide, mais en attendant, ça me donne des douleurs en ceinture. Pour me donner tout cela, les *Mal aux dents* sont passés maîtres. Par moments, ils m'agitent, ils m'excitent les nerfs et alors je ne dors pas la nuit. Ils me font toutes sortes de méchancetés ; je les entends la nuit, ils

voudraient faire croire que je suis couchée avec un homme, mais ma porte est barricadée. C'est déjà bien assez d'être sans cesse gardée à vue ; je suis leur jouet à tous, puisqu'ils voient tout ce que je vois.

D'après ce que nous venons de voir, M^{me} T... personnifie certaine maladie pour en donner le nom à ses persécuteurs. Beausoupir est le jeune homme qui la persécute dans son honneur, Squirrhe, de son côté, lui raconte qu'il sait tout faire, qu'il peut donner toutes les maladies, des maux de tête, etc... Elle porte à l'annulaire droit une petite tumeur de la grosseur d'une noisette, c'est de cette tumeur que Squirrhe lui parle, lui ordonne ou lui défend. Parfois, « il veut lui faire croire des choses qu'elle ne connaît pas. » Elle est arrivée à deviner Beausoupir ; tout devait être fini après cela ; il n'en est rien. « Elle en a assez cependant, elle est malade, surtout quand sa tumeur se remplit. Ça va mieux quand la poche est vidée. N'est-ce pas une plaie vive qu'elle a dans l'estomac ? Et ce n'est pas tout, elle sait bien qui lui donne des maux de tête, que ce n'est pas sa tumeur qui les produit, que Squirrhe lui monte dans la tête, lui descend dans les orteils et lui arrache les ongles. Mais ce qui l'ennuie le plus maintenant, c'est ce gaz qui tourne dans le ventre, remonte et l'étouffe. A certains moments, les *Mal aux dents* lui ont donné des douleurs aux membres, lui ont tortillé les jambes. » Hier, dit-elle, mes aliments ne pouvaient passer à cause de ma tumeur, j'étais malade, et Monsieur Squirrhe voulait encore que je marche. Aujourd'hui, ça va mieux, j'ai bu du lait qui a fait passer les aliments ; mais j'ai bien souffert, toute la nuit j'ai eu des étourdissements et des renvois. Mon *Mal aux dents* me joue bien d'autres tours. En 1884, puis une ou deux fois ensuite, et enfin il y a un mois, il m'a rendue

amoureuse comme il le fait tous les jours à ma bonne et aux dames de ma division. Il m'a mis de l'eau de Silan dans mes aliments. Le premier jour, elle n'a pas fait beaucoup d'effet ; mais le deuxième, je me suis réveillée dans un état épouvantable : Mais viens-donc ! disais-je à *Mal aux dents*, et mes bras ne rencontraient que le vide. Je n'avais jamais éprouvé de sensations voluptueuses avec mon mari, on m'en procure à 50 ans. Il n'y a cependant personne ici, me suis-je dit quand ce fut passé, j'en étais honteuse, et en même temps, j'ai entendu rire ma bonne. Malgré tout, je n'aime pas ces manières-là, ça me rend malade. Maintenant, je connais le secret de cette eau, ils me l'ont encore pris. Prenez-en, vieillards, disais-je en terminant mon rapport ; aussitôt après vous pouvez aller voir vos maîtresses. Les femmes qui sont ici se mêlent aussi de me faire des farces, elles me font tousser, cracher, éternuer, puis se mettent à rire. Ce sont des plaisanteries qui deviennent aigres. Je ne veux être ni de leur société ni de celle des *Mal aux dents* ; j'ai ma société à moi, celle des cultivateurs propriétaires, pour lesquels j'ai fait des écrits.

Cependant, depuis que je suis ici, j'entends parler des gens qui parlent de moi en bien, mais qu'on ne laisse pas entrer. « Patience, ça va finir », me disent-ils. On m'a dit que sitôt que mes écrits seront finis et jugés, on me rendra la santé, je n'écris donc plus depuis quelques semaines. La fin de tout ce qu'on m'impose va sans doute arriver.

Le délire de cette malade qui présente certains caractères qui le rapproche du délire de persécution des vieillards, a cependant de nombreux rapports avec celui de l'âge adulte. Il est remarquable par les hallucinations de l'odorat et par cette per-

sonnification d'une tumeur, d'une maladie dont elle donne les noms à ses persécuteurs.

L'hypocondrie primitive, bien antérieure au développement du délire des persécutions, avait principalement pour objet des troubles respiratoires. Mais à la naissance du nouveau délire, dans la période d'inquiétudes et d'interprétations délirantes, les troubles gastro-intestinaux deviennent à leur tour l'objet des idées, des craintes et des préoccupations hypocondriaques, l'aliment principal et permanent des persécutions. Grâce aux idées hypocondriaques et surtout aux hallucinations de l'ouïe, les idées de grandeur se sont développées rapidement ; mais elles n'ont pu constituer encore un système mégalomane absolument franc et définitif.

« Patience, ça va finir », disent les voix ; « aussitôt que mes écrits seront jugés, on me remettra sur pied », dit T... Il y a donc chez la malade une tendance à une systématisation mégalomane définitive dans laquelle les douleurs auront disparu. Les troubles gastro-intestinaux permanents retardent cette systématisation franche, bien que les idées hypocondriaques concomitantes s'appliquant à des douleurs peu intenses, fassent sentir bien mieux à la malade le besoin d'un repos permanent. Le délire des persécutions n'a donc été, dans ce cas, qu'une extension tardive, une complication de l'hypocondrie primitive.

OBSERVATION III.

Service de M. le D^r Ritti. — Troubles viscéraux se développant un an avant l'apparition des illusions visuelles et auditives. — Délire hypocondriaque organisé avant la naissance du délire des persécutions. — Les deux délires évoluent côte à côte associant leurs divers éléments symptomatiques. — Troubles de la sensibilité en général peu douloureux. — Tendances ambitieuses. — La réaction mégalomaniacale semble avoir été retardée par les hallucinations génitales qui précèdent la ménopause.

M^{me} de B..., née en 1846, est atteinte de coxalgie, depuis l'âge de 3 ans. Père mort de l'influenza à 70 ans; mère morte dans un âge avancé; sœur bien portante; frère mort tuberculeux.

Mariée à 18 ans, elle eut quatre enfants d'un mari syphilitique : 1^{er} enfant mort-né; 2^e mort six semaines après sa naissance; 3^e fille morte de méningite à 10 ans; cette enfant fut allaitée pendant 24 mois par sa mère; 4^e fils actuellement âgé de 16 ans. La malade ne l'a pas vu depuis 1886, et ne tient pas à le revoir. Je suis en droit de le renier, dit-elle, et je ne puis pardonner à l'être qui a souillé le corps de sa malheureuse mère; ne me parlez plus de mon fils et ne lui parlez pas de sa mère. Il n'y a plus de famille pour moi.

Remariée en 1877 avec un homme « dépensier et débauché » elle se sépare de lui. Depuis son second mariage, de B... avait

cessé toute relation avec sa famille. Après sa séparation elle vécut seule gagnant quelque argent en faisant des expéditions au greffe du tribunal, de 1881 à 1885. « Pendant 7 ans (1878-1885), dit-elle, je suis restée dans le même hôtel, sans subir la moindre insolence, sans découcher une seule fois. Je faisais de longues courses à pied. Le palais de justice étant très éloigné, et de plus obligée plusieurs fois par jour de monter à l'étage élevé où se trouvait ma chambre. En 1885, épuisée par ces courses, j'avais la poitrine abîmée, j'étais d'une faiblesse extrême au point qu'une fois je perdis connaissance au palais. Je cessai tout travail. Sur les conseils du médecin, je partis pour Plombières où l'on me donna des bains trop fréquents et trop prolongés ; j'en revins moins bien portante qu'auparavant. A mon retour, je changeai de logement et de médecin. Dans ma nouvelle demeure je fus un an à peu près tranquille, bien que pendant ce temps l'enquête ait commencé. En effet, comme on me suivait partout au bois de Boulogne, je n'y suis plus retournée. Les dames échangeaient des signes dans les omnibus, et, si je me promenais à pied, on me faisait voir des boîteux tout le long du chemin. Une fois, dans un café d'en face, j'ai vu par l'une de mes fenêtres un homme (mon mari déguisé) qui agitait dans ma direction un stylet espagnol ; je me suis bien gardée de sortir ce jour-là. Je sortais peu, d'ailleurs, et ne mangeais guère, moins de 20 francs par mois de nourriture me suffisaient.

En 1886, toujours un peu souffrante jusqu'au 15 août, jour où je communiai. J'étais heureuse les jours suivants, puis j'ai tant pleuré qu'il m'est venu des fleurs blanches suspectes, j'avais la matrice malade. Je consultai le médecin le plus voisin ; mais chaque fois que j'en sortais, je sentais ma vie s'en aller,

il m'enlevait la vie. Il m'examinait au spéculum, me soignait pour une anteversion par des tampons de glycérine probablement mélangée à un acide très fort, qui me brûlait la matrice. Un autre médecin consulté me dit : « On essaye d'atteindre vos règles » et me fit cesser de suite tout traitement; je m'en trouvais bien. Quelques jours après je fis un pèlerinage à Lourdes ; pendant le voyage, mes règles vinrent plus abondantes que de coutume. C'est dans cette période de temps que j'ai été empoisonnée par le surnaturel.

En décembre suivant, mon père me conduisit dans une maison religieuse ; c'était le moment de l'expulsion des princes d'Orléans, je me suis même demandé si je n'étais pas de leur famille.

Le long du chemin, j'ai entendu des allusions désobligeantes sur le compte d'une de mes amies. Ce n'est que plusieurs semaines après mon entrée à Saint-Leu que je commençai à entendre des conversations sans insultes. Ces voix m'expliquaient *les causes de mes actes antérieurs*. C'est peu de jours après que je communiai encore une fois ; cette communion m'a empoisonnée, j'avais mal partout, la touche infernale a commencé. Sortie de Saint-Leu en octobre 1887, de B... revient à Paris, change de logement, se tient enfermée des mois entiers dans son appartement, craignant d'être volée, ne recevant personne, entendant des voix qui lui font des injonctions, des reproches, des menaces. Elle accuse ses voisins de se livrer sur elle à travers les murs, à l'aide de l'électricité, à des attouchements obscènes, malgré son soin constant de tenir fermées portes et fenêtres. Impossible de faire cesser, de prévenir ou d'empêcher ces attouchements. Par les mêmes moyens, ses voisins brisaient tous les objets lui appartenant. Dans le dernier

logement, après aménagement sommaire, le mobilier n'est même pas en place, elle ne blanchit pas son linge qui reste entassé dans une pièce de soulagement. Aucun soin de sa personne, les aliments achetés par sa concierge se gâtent, son alimentation est tout à fait insuffisante.

C'est dans cette maison, dit de B... que les voix ont été le plus méchantes, après avoir été peu agressives à Saint-Leu. Comme je ne disais plus mes prières, je parlais à haute voix matin et soir pour que mes poumons ne s'atrophiasent pas. C'est encore là que je fus piquée par une araignée cancéreuse, le cancer du capricorne tel qu'on le voit sur les images, après quoi j'eus une hémorrhagie utérine terrible et l'on m'interna chez M. Falret en 1890.

Après son entrée à Vanves pour délire des persécutions, hallucinations de l'ouïe, de la sensibilité générale et génitale, interprétations délirantes très nombreuses, la malade accusait sa bonne de la toucher, de lui faire tomber ses cheveux ; mais ses plaintes, étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui. Ses voix « étaient plus relevées, moins agressives, semblaient adoucir ses fautes ». Elle se plaignait qu'à son dernier logement les gens d'en face aspiraient tout l'air respirable, que pour ce motif elle ne pouvait ouvrir ses fenêtres. A Vanves, on la guérit d'une pleurésie.

Entrée à Charenton, de B... raconte que si elle a coupé elle-même ses cheveux, cela lui fait du bien parce qu'elle a derrière la tête une puce maligne qui la pique. De plus, dit-elle, j'ai été si longtemps soumise à l'électricité, empoisonnée si longtemps que mes cheveux tombent. Ma bonne avait sur elle de l'électricité, vous devez d'ailleurs savoir la chose mieux que moi. Elle prétend encore que je lui appartiens parce qu'elle a hypothèque

sur moi, car je l'entends ici cette créature. Les médecins de Vanves ne m'ont jamais touchée impudiquement.

Le lendemain, de B... paraît souffrante : « Je souffre du sommet du poumon droit, dit-elle, ma pleurésie y est encore, j'ai eu la fièvre toute la nuit, je suis très fatiguée. Rue Saint-Germain j'ai bien souffert déjà d'une pleurésie ancienne, de plus, j'entendais apporter des piles électriques, le plafond était fendu, mes meubles travaillés. J'entendais comme une roue qui tourne, je voyais devant ma glace l'origine de mes cheveux se dresser. Un médecin m'a dit alors : « On veut faire de vous la reine des Francs-maçons. » Des étudiants, sans m'en vouloir, faisaient un bruit dont je ressentais les effets. Dans ce quartier de socialistes, j'entendais, sans me plaindre, d'une part « c'est une jésuite, » d'autre part « c'est une franc-maçon ». Pourquoi une franc-maçon ? Le Crédit foncier emploie probablement mes obligations à bâtir, car partout où je vais demeurer on construit.

Depuis quelques jours je ne dors plus, le travail cérébral qu'on m'impose la nuit est insupportable, je le fais sous l'empire des maçons. Mais je ne puis être franc-maçon, les travaux maçonniques ne sont pas pour les dames. Partout on travaille sans moi, et cela n'a jamais cessé que quand mon père était là ; il aurait donc pu me délivrer s'il l'eût voulu. On m'électrise ici, on me tire les jambes, M^{me} H... m'arrache les cheveux noirs et laisse les blancs, ces personnes me touchent où on ne doit pas toucher les dames. Le travail de la maison me fait mal, c'est le travail des maçons.

Rue Saint-Germain j'entendais des voix quand je sortais au dehors, des baquets pleins d'eau de ménage m'ont dit : « Vous avez pour deux ans de condamnation » ; on m'a dit encore « vous avez dans l'oreille le ver de l'internationale de Genève. » Je n'en-

tendais plus ces voix depuis mon entrée ici, elles sont revenues et changent par moments ; ce sont les spirites qui le font. Je ne regarde personne, cela me change ; à Saint-Leu on m'a donné cette habitude, je m'en suis bien trouvée et c'est nécessaire.

Octobre 1891 à février 1892. — Les boiteux, dit de B..., ne doivent pas vivre en communauté, on n'en veut point dans l'armée, ni dans les religieuses. Je suis dans ce cas, ayant une coxalgie, je dois m'isoler. D'ailleurs j'ai eu le ver solitaire, et cela veut dire solitude, je dois être seule et m'isoler de toutes les autres. Depuis 3 jours je crache et suis souffrante sitôt que je suis touchée ou sitôt-que ma bonne arrive. Elle absente, je n'ai pas d'accident utérin.

J'ai perdu autant de cheveux qu'il m'en reste, c'est une déperdition de forces considérable, j'en ai perdu 428 en une soirée et jusqu'à 1,000 dans un jour. Quand j'avale mes crachats, ils me brûlent les intestins, ceux-ci en sont irrités et j'ai eu des matières tout enveloppées de sang. Ces dames en me touchant, en se moquant, m'obligent à conserver mes urines et mes matières du matin au soir, mes urines remontent et me font tomber les cheveux.

J'entends tout le jour parler de la maîtresse d'un cercle dont mon mari est le chef étant l'amant de cette femme. Quand les bonnes frappent les portes, et elles le font exprès, cela me retentit sur les dents, me fait tomber des cheveux. C'est 40 ans de ma vie que vous m'enlevez quand vous me faite tomber les cheveux et les dents.

Février 1892. Hier en descendant l'escalier, on m'a tiré un coup de fusil à la matrice, j'ai été sur le point de tomber. C'est la première fois que la malade nous parle de ces coups de fusil qu'elle entend et qu'elle sent en même temps. Quelques jours

après elle ne répond pas aux questions, « elle est trop faible » elle a la diarrhée depuis 6 jours, depuis ce coup de fusil, aussi elle ne veut rien manger, d'ailleurs on lui a mis du jus de tabac dans son café, elle en est certaine, puisqu'on a soin d'ouvrir l'armoire avant de lui servir son déjeuner.

Mars 1892. Assise hier matin entre la fenêtre et la cheminée de ma chambre, mon aiguille s'est cassée tout à coup par le milieu, en même temps j'ai senti une douleur à l'œil gauche, puis c'est tout un paquet d'aiguilles de Charenton qui s'est cassé par le milieu. Des ouvriers travaillaient à ce moment là sur le toit, ce que voyant j'ai cessé tout travail. Mais alors il m'est survenu du gonflement du pied, gonflement qui subsiste encore, et j'ai très-bien senti le froid me monter jusqu'au genou. Ma claustration forcée me constipe, j'ai l'intestin bondé, mon intestin n'est plus souple. Aussitôt mes aiguilles cassées, mes gencives ont saigné, j'ai eu de la pesanteur à la matrice, on eut dit qu'elle allait tomber, j'ai senti qu'elle était grosse, elle me faisait l'effet d'un vase qui déborde; j'ai été obligée de me soutenir les parties avec la main.

Je reçois des coups de fusil à courte distance, cela me fait l'effet d'un clysopompe; j'éprouve ce malaise chaque fois que je vais à la promenade des maronniers. Ici l'on mange toujours, toujours de la viande, c'est échauffant, j'en suis sans cesse constipée. Aussi je défends ma santé en voulant faire le carême et ne manger que des légumes.

25 Mars. J'ai la gorge malade, aussi ne puis-je vous répondre qu'à voix basse. Depuis un mois le gonflement des jambes persiste. (En réalité il n'y a pas trace de gonflement).

Fin mars. Ma gorge va un peu mieux; mais on m'a brûlé les yeux ce matin, mes larmes ont coulé, mes yeux ont gonflé

subitement. On m'a brûlé la matrice : c'était la sensation d'un fer rouge. Mon mari en est cause par ses relations avec les femmes qu'il fréquente ; on me force à faire l'acte du coït. Quand on a eu deux maris comme moi et quatre enfants, on devrait vous débarrasser d'une concupiscence effrénée, les boíteuses ne sont pas faites pour cela. On me raccourcit la jambe, on m'a arrêté les règles par un bain, cela me congestionne moi qui ai un sang trop fort, un sang où il y a trop de fer, moi qui n'ai jamais eu de mal avec un mari syphilitique et un mari débauché. Quand on me touche, cela me fait remonter ma pauvre jambe comme celles d'un pantin. Ma jambe droite est maintenant compromise, elle ne l'était pas autrefois. Je brûle dans l'aine comme s'il y avait un fer rouge ; la *touche au fer rouge* me constipe et fait tomber mes cheveux.

Depuis mon séjour à Saint Leu, je ne vais plus à l'église, parce je suis victime d'une concupiscence que je n'avais jamais subie auparavant ; c'est là qu'ont commencé mes souffrances. Je souffre chaque fois que je suis en présence d'un objet religieux, d'un crucifix ; et comme je n'ai pas la force de supporter leur vue, je m'en éloigne. Quant aux coups de fusil, si je les ai bien supportés l'an dernier, cette année je n'en aurai pas la force. Un cheveu, un poil crispé indique de la douleur, hier il m'est tombé un poil d'un certain endroit, je me suis dit : voilà ma douleur qui tombe ; je venais d'être brûlée à la matrice. À chaque touche il en tombe un, j'en perds jusqu'à 12 par jour. Je suis obligée d'avoir constamment la main sur les parties pour éviter la touche infernale ; bientôt je ne pourrai plus empêcher la matrice de sortir du ventre.

Avril 1892. J'ai 200 poils d'arrachés aux parties depuis 8 jours, des poils en bon état et tout vivants. Pourquoi m'a-t-

on arrêté mes règles? C'est très préjudiciable à une boiteuse, c'est un traitement de martyrisée que je supporte ici, certains coups à la matrice, me font presque tomber, je brûle constamment dans l'aine, on va me vider la jambe droite comme la gauche, je ne puis sortir sans avoir la voix enrouée, la perte de 300 à 400 cheveux par jour me donne des maux de gorge, j'ai la main engêlée, les yeux brouillés, mes cheveux deviennent blancs, blonds et même rouges; les lèvres de la matrice sont tantôt extrêmement resserrées, tantôt très-larges, chaque coup de fusil me brûle, me fait sortir du sang et de l'eau blanche

Mai 1892. Je ne devrais jamais prendre de bains, car, depuis le dernier, je ne puis plus serrer mon corset. Je suis gonflée par l'eau que j'ai dans le corps par suite de mes deux pleurésies et de ce bain. Depuis, je n'ai plus l'exutoire nécessaire, je salive et crache sans cesse; mes chevilles sont si gonflées que je ne puis marcher, grâce au bain et à la touche spirituelle, mon corps n'est plus qu'une plaie intérieure, je brûle au côté gauche à cause de ma pleurésie.

7 Mai. Moins bien qu'hier sous le rapport du poumon. Cependant hier j'ai eu une rétention d'urine instantanée, je venais de bien uriner, je m'asseyais sur une chaise et aussitôt j'ai éprouvé un jet d'eau subit. J'ai eu de l'oppression, de l'angoisse, je suis devenue rouge, peut-être bleue. Chez M. Falret on me touchait moins. On me fait tout cela parce que je ne veux pas être dévote; c'est dans une communauté religieuse qu'on m'a touchée pour la première fois. Dieu est un être immoral et j'ai horreur de la religion.

8 Mai. Je raccommode sans cesse mes vêtements, on me les rend sans cesse abîmés quand ils viennent du lavage et couverts de poils masculins. Hier soir, quand ma bonne est entrée,

on m'a donné la voix d'un homme que j'ai connu. Je suis attaquée, on me saigne à la matrice le dimanche. Ce jour-là, je dois maintenir ma matrice tout le jour. Quant on me touche, je suis oppressée, mes yeux pleurent, il me vient de l'écume à la bouche. On me donne la sensation d'un mari qui entre chez sa femme et en sort, puis d'une brûlure au fer rouge, on m'impose des jouissances, mes mains sentent l'odeur du sperme dont je suis couverte. De là m'est venu ce matin une transpiration locale au côté droit de la poitrine, j'avais un point de côté, je deviendrai poitrinaire forcément. On me dit : « Vous devez expier un péché mortel. Il faut que vous y passiez comme les autres. C'est comme si on vous tuait. Vous êtes en péché mortel. La loi protège ceux qui travaillent. » Cependant je n'arrête pas de travailler, je suis une vraie machine à coudre.

9 Mai. En promenade hier, je suis allée m'asseoir sous le sureau qui noircit les cheveux et non sous les marronniers dont l'influence est très mauvaise et les fait rougir. J'ai étouffé à la promenade, j'étais encore époumonnée en rentrant, j'ai râclotté toute la nuit, j'ai mal à la gorge, c'est la phtisie qui m'attend. J'entends ici des cris que je ne suis plus capable de supporter, je crains de reprendre une troisième pleurésie. Je ne lis plus, car j'ai été très malade après la lecture d'un volume d'O. Feuillet, cependant je n'en lisais qu'un chapitre par jour. Il y a des fautes d'orthographe énormes dans cet auteur.

J'entends souvent ma voix ici. Il y a des femmes qui prennent ma voix. : « Votre père est en enfer, me dit-on, il faut souffrir les mêmes douleurs. Cette nuit on m'a fait jouir de force, j'ai perdu une poignée de poils ensuite, puis j'ai eu un mal d'estomac horrible. Mon hideux mari doit rôder aux alentours, lui qui ne vit qu'avec les filles publiques, car c'est le traitement de ces

filles que je subis ; un nerf se tendait à l'entrée de la matrice, je l'ai comprimé avec la main à plat. Je ne veux plus parler, j'éprouve un énervement très grand, un vertige à me faire tomber.

14 *Mai*. Hier, promenade au jardin. Aujourd'hui, de B... est étendue sur un canapé, dégrafée, les souliers délacés. J'ai eu, dit-elle, la fièvre toute la nuit, je suis oppressée, gonflée à la taille et aux jambes, je ne puisagrafer mon corset ni lacer mes souliers. On m'a abîmé la vessie qui filtre à force de m'avoir fait garder mon urine. Hier, au jardin, 500 coups de fusil m'ont 500 fois obligée de faire l'amour. A chaque coup je rends de l'humeur, de l'eau, du sang, du pus, de l'urine. Cinq minutes de plus, ma matrice et mes intestins seraient sortis. J'ai toussé d'une façon convulsive, j'ai saigné par la matrice et les oreilles. A chaque touche mes yeux pleurent et je ne puis plus parler. On m'a tiré mes excréments malgré moi. Je ne veux plus de ces luxures ignobles. Le traitement que vous me faites subir est injuste : vilénies au dedans, ricanements au dehors. Tout le jour j'entends des choses dégoûtantes. Voilà 6 ans que je subis ce martyre.

19 *Mai*. Hier après la 20^e touche, vertiges, baillements, frissons et la pendule s'est arrêtée. Un bouton qui tombe à terre me donne le vertige, je suis devenue lymphatique. Entrée avec la jambe droite saine, maintenant mon genou droit surplombe et fait la boule. On me donne des bains, et toute ma vie les bains m'ont été contraire, même à Plombières. Actuellement mon urine est absolument de l'huile, il y a assez longtemps que je produis de l'huile.

1^{er} *Juin*. Je ne donne plus de poignées de main, ça me donne des boutons. Je suis enflée par le traitement que je subis.

Mon crachoir est plein et cracher m'est presque impossible depuis que vous m'avez supprimé mes règles. Je ne suis pas une femme contre nature.

Depuis 6 ans j'ai l'estomac forcé. Le dessert n'est pas un met nécessaire, mon estomac ne le supporte plus, je n'en veux plus. Je comprends qu'il faut régulariser mon estomac, qu'il me faut un régime. Mes dents sont minées par un travail souterrain. De B., a mis son chapeau de paille dans sa chambre pour éviter les bourdons, les guêpes et les mouches à vers.

4 *Juin.* — Grâce à ce que j'ai pu cracher, j'ai pu fermer mon corsage aujourd'hui. Mais j'ai des boutons à la figure, cela prouve que le sang me monte à la tête. Depuis huit jours je ne travaille plus, ça me donne des chaleurs et des sueurs aux mains qui sont brûlantes.

7 *Juin.* J'ai souffert de l'estomac, pourtant je n'avais guère mangé, c'est pourquoi j'ai suspendu les crachements. Je soutiens en ce moment le commerce des spirites, j'entends leurs voix sans cesse et je leur réponds en pensée sans ouvrir la bouche. Il paraît, d'après eux, qu'il y a un mystère du retour d'âge, je ne le connais pas.

8 *Juin.* Je ne crache plus, je n'en ai plus la force. A la suite de cela, j'ai eu de la congestion cérébrale, la figure violette, les yeux tout rouges, la figure comme tatouée. Ne me regardant pas dans la glace je ne l'ai pas vu, mais je l'ai bien senti. Mes yeux sont injectés de sang et malades. Cette congestion m'a été donnée après une piqûre à la matrice.

9 *Juin.* Je repose mon malheureux estomac.

Depuis le dernier bain mes yeux pleurent toujours, mon front est électrisé, j'ai dans les yeux comme un reflet électrique. Le

bain m'a inondée. Je n'ai plus la clarté de ma voix, j'ai de l'enrouement.

Ce matin j'ai été obligée de m'asseoir trois fois par faiblesse en me lavant. C'est peut-être par ce que je n'ai pas mangé de pain depuis quelques jours. N'en mangeant pas je ne souffrais plus la touche impudique ; car c'est le pain qui produit le sperme.

Ici on ricane sous mes yeux, on tousse, on crache quand je passe. Ma jambe gauche s'est encore raccourcie de 4 centimètres grâce à une guêpe qui m'a piquée au genou. L'autre jambe est atteinte à l'aîne. J'ai souffert l'été dernier un supplice en feu intérieur, c'est la pierre infernale, à ce qu'on dit, appliquée à une infirme. Or infirme signifie « contre le feu », ces phénomènes sont donc contraires à ma santé. Dans la chambre où je suis, s'opère la nuit un travail maçonnique, ma table de nuit s'est fendue, la commode aussi. Il est clair que ce n'est pas le travail d'une main humaine. D'ailleurs je souffre de tout ce qu'on peut souffrir des poudres et salpêtres. Ayant des actions, des magasins généraux, cela peut m'obliger à produire du soufre, du salpêtre, du guano, du tabac.

Tels sont les raisonnements parfois difficiles à suivre tant ils s'écartent des conclusions normales, tant sont subtiles, basées sur des hypothèses maladives ou des consonnances, les relations d'une idée à la suivante ; tant sont insaisissables pour nous certains rapports établis par la malade elle-même et par suite incompréhensible sans son explication.

20 *Fuin*. Dans ma viande il y a de petits cheveux coupés, j'en ai subi les inconvénients cette nuit. La bonne m'a littéralement tuée hier. J'ai éprouvé une douleur générale dans les membres. Aussitôt après le diner j'ai eu une rougeur et une

douleur à la matrice. Je les ai entendues remuant leur machine, ces bonnes. Les martyres ne souffrent pas plus que moi. Mes cheveux tombent moins si je laisse ma porte ouverte la nuit.

24 *Juin*. Gorge en mauvais état, car j'ai eu les bras moins couverts qu'hier. Je crois que les maçons dépendent des francs-maçons. Les maçonniques crachent tout de suite pour se préserver des attouchements impudique. Hier on a voulu me toucher, j'ai craché un petit coup, la touche a cessé de suite.

Le 25 *Juin*. Parle à voix basse. L'an dernier je ne prenais pas de bain, aussi je ne changeais pas de visage, on ne m'arrachait pas des poignées de cheveux, je n'avais pas le sang à la gorge, le sang à la poitrine. On m'a supprimé mes règles, cependant je tiens à conserver à mon sexe. Quand on n'a plus ses règles et qu'on les a eues toute sa vie..... Pendant ma promenade hier, deux dames sont venues près de moi. J'ai une électricité contraire à la leur et elles m'ont touchées. C'est aux femmes excommuniées et divorcées qu'on donne ces sensations là. Je suis comme un poulet qu'on plume tant je perds de cheveux ; c'est peut-être l'héritage de mon père qu'on me fait payer. Il paraît qu'il faut donner quelque chose de soi pour hériter ; si quelqu'un meurt dans la famille, il faut laisser partir tout ce qui vient de lui ; moi on m'enlève des cheveux qui ont poussé ensuite.

2 *Juillet*. On m'a volé au blanchissage un bouton de nacre, ça m'a fait une révolution terrible. On me détériore à plaisir mes vêtements. Je suis minée partout : rue Lepelletier, j'ai perdu 6 livres après avoir pris du koussou contre le taenia armé ; j'ai eu des boutons au genou et l'on m'a dit qu'on attaquait mes genoux ; ici on m'a supprimé mes règles, c'est comme si on me faisait manger mon sang.

5 *Juillet*. Toujours ce malheureux bain : j'ai marché cinq minutes hier, mes jambes en étaient gonflées, de plus j'ai de l'eau entre le cuir chevelu et l'os, le genou de ma bonne jambe est gonflé; je suis pesante, je deviens lourde, mon tempérament change, je ne puis supprimer un plat sans me sentir aussitôt affaiblie, je ne me crois pas assez forte pour lire même un journal. Je sais m'étudier et augmenter tous les jours ma dose de marche. J'ai les pieds mouillés sans sueur, c'est de la synovie qui s'échappe. Hier j'ai brûlé toute la journée, depuis que je marche je brûle partout, je sens comme si j'avais le feu après moi. Sitôt que je marche mes glandes salivaires sont engorgées, mes crachats deviennent noirs par élimination du nitrate d'argent; mes yeux rendent l'eau en quantité.

Juillet 92. Est extraordinairement constipée, marche tous les matins une 1/2 heure. — 20 *juillet*. A eu hier très mal au côté gauche de la tête, et des vertiges. — 23 *juillet*. A dormi comme une femme à qui on brûle l'anus, comme l'ont fait les gourgandines de St-Leu; on dit que c'est la discipline. De B. souffre de tous ses mouvements. Elle a ressenti tout à coup à l'anus un brûlement qui a remonté, s'est étendu à tout le ventre, c'était comme un incendie intérieur, le sang lui a monté à la tête, elle a eu de la fièvre. Je marche, dit-elle, courbée en deux avec une jambe torse. — 27 *juillet*. Etendue dans un fauteuil, les souliers dégrafés, ne répond pas aux questions. Tout le jour reste assise par terre, les jours suivants reste au lit. Pendant ce temps, la malade ne veut pas sortir de sa chambre ni aller au jardin. A St-Leu le cordonnier des religieuses m'a enlevé moitié du pied, mon talon a été près de tomber, pendant longtemps j'ai dû marcher pieds nus pour me refaire le pied. Je n'ai plus de mort à subir depuis ma récente promenade aux maronniers et la

mitrailleuse que j'y ai subie ; 3 heures durant obligée de maintenir la matrice, toussant, crachant, les poumons dans un état terrible, courbée, les vêtements souillés, rendant les sueurs, les matières, les urines, râlant, ayant de vraies attaques de nerfs.

Septembre 92. A son crachoir à côté d'elle, on l'a brûlée cette nuit, ses cheveux sont tombés, sa gorge est malade, de B. ne répond que par signes. — Le 8, ma bonne a déchiré un rideau, dit-elle, ça ma percé quelque chose à l'intérieur, car il m'est sorti aussitôt un liquide épais comme de la peinture. Je ne puis presque plus causer.

Octobre 92. J'ai la poitrine épuisée tellement j'ai craché et toussé. Quand je ne travaille pas, c'est fini, mon sang s'épuise de partout. J'ai besoin de manger quand on m'épuise à cracher toute la journée. Grâce aux brutalités de cette femme, j'ai le poumon de ma pleurésie enflé, (s'adressant à sa bonne) : vous êtes une indécente, je ne veux pas faire acte de mariage avec vous ; vous me touchez d'une façon ignoble. — *16 octobre.* Tout le jour j'ai été époumonnée et touchée, ma matrice suinte. Mais chaque fois qu'on me touche on me dit : « Nous marquons ». Ces personnes que je ne vois pas me répondent, elles font partie des tribunaux. Elles m'aident à avoir moins peur ; je suis sous leur protection. Il y en a une au-dessus ou à côté. Une autre en dessous vient de me dire : « je marque aussi ». Ces femmes voient tout et le disent de suite, elles sont impartiales, et si je fais du mal, elles le savent. — *18 octobre.* Réveillée à 3 heures par un commencement de mauvaise jouissance, puis fièvre et sueurs. A 13 dents qui sont travaillées sur 28 ; cette fille n'arrête pas de les travailler.

Novembre. Ne veux pas entrer dans son salon parce qu'il y a du feu, ma bonne vient de me toucher outrageusement, la situa-

tion est des plus aiguës entre elle et moi. J'ai mes doigts qui s'estropient, les doigts passent les ongles, c'est le doigt qui pousse. C'est parce que j'ai trop travaillé, la nuit même étant obligée de mettre mes mains par devant et derrière pour éviter les attouchements. Tous mes bouts de doigts sont perdus, mes ongles disparaissent, je n'ai plus de force. Ce matin une sueur est venue, ses mains étaient chaudes, ses ongles très longs, mes mains sont froides. Tout me tombe des mains. Si l'os s'allonge comme la chair, que vais-je devenir ? Tout cela tient à l'impudicité. Regardez les doigts d'une honnête femme qu'on ne touche pas, ils ne sont pas comme les miens. Mes genoux s'atrophient, et mes pauvres pieds !!!! Depuis que ma bonne, m'a fait une révolution l'autre jour, j'ai la fièvre. Hier j'ai tremblé convulsivement, je me suis évanouie dans mon lit et sans motif ; ma bonne m'avait fait du feu et je ne puis le supporter. J'ai été transie, j'ai souffert la fièvre toute la nuit, mes malheureux doigts se ferment, j'espère qu'ils iront mieux dans quelque temps. Je ne veux pas lire le journal, c'est trop fatigant quand on a un corps qui souffre. Mon cerveau travaille quand même. Mes yeux ne font que rendre l'eau, c'est comme si je dégelais, cependant je ne pleure pas et n'ai jamais gelé. — 14 décembre. Depuis la colère de ma bonne je suis des demi-heures à trembler, il me vient des gouttes de sang au nez, ça indique un transport au cerveau. Cette nuit j'ai subi 4 robinets ça me fait relever la jambe tout de suite. Mon 5^{me} doigt du pied gauche est tout à fait atrophié, au premier jour je le perdrai tout à fait. Ça correspond au cerveau ; car après avoir remué un doigt de pied, le tapage des oreilles cessa immédiatement. Cette nuit à 2 heures du matin, c'était un bruit qui a fait éclater tous les meubles. — 16 décembre. Je ne puis parler, j'ai des étouffe-

ments. J'ai les cheveux raclés sur la tête. On me tond ; vos tondeuses... J'ai reçu hier 2 coups de fusil sur le sein droit et en même temps un coup épouvantable sur la matrice. J'ai entendu et reçu le coup ; c'est épouvantable de luxure et d'autre chose ; jamais je n'en ai reçu un coup pareil, j'ai la fièvre et je reste au lit. Au haut de la cuisse, il me pousse une épaisseur de graisse que je ne m'explique pas.

Dans ces 2 mois, Mme de B., reste au lit très fréquemment presque tous les deux jours, persistant fréquemment une moiteur et une chaleur particulières des mains.

Janvier 93. On m'a donné de l'urine de cheval en guise de vin, le lendemain j'avais la mâchoire ouverte, impossible de la fermer, j'avais des tremblements convulsifs de la mâchoire, j'ai rendu mon dîner séance tenante et craché le sang. En même temps cette bonne s'est permis de me donner un coup et de m'ouvrir l'anus ; toute la nuit j'ai eu des mouvements convulsifs de la bonne jambe. Ces créatures ne sont pas des femmes ordinaires, après m'avoir brûlée à Paris, elles ont incendié l'Opéra comique. Je ne veux pas connaître leur but. — *20 janvier.* Le tremblement que m'a produit le froid il y a 8 jours m'a abîmé l'estomac, je n'ai plus d'appétit, mon estomac est attaqué, il se refuse à fonctionner. Je ne veux pas maintenant qu'on m'attaque le cerveau, d'autant plus que la veine de la tonsure gonflée l'autre jour est dégonflée maintenant. — *1^{er} février.* Dans toute ma vie j'avais eu à peine 2 crachats sanguinolents ; maintenant ils sont journaliers et je ne digère plus depuis la commotion avec vomissement : on pratique trop souvent le coït, j'ai eu des sueurs profuses cette nuit. J'avais un vertige hier, une femme d'en bas m'a dit : « Ferme les yeux et ça se passera », je l'ai fait et le vertige a disparu aussitôt. Je suis comme une femme

qu'on a violé cette nuit, on m'a imposé le coït après un réveil subit, on m'a fait rendre un sperme que je ne suis plus habituée à rendre. C'est plus qu'une jouissance, c'est horrible, une femme ne fait pas l'amour en crachant le sang. Mais en même temps que je subissais cette infamie j'ai entendu rire un enfant, puis une voix a dit : « voilà ce qu'on fait des impudiques ». Après quoi je n'ai plus rien entendu, plus rien souffert.

4 février. Je supporte plus d'horreurs maritales que si j'étais mariée ; toujours, toujours fonctionner, c'est affreux. J'ai hier encore avalé de l'eau de Bottot en guise de vin, mes matières étaient plus noires que ma robe. Peut-être cette eau n'était-elle, que pour masquer de l'urine de cheval. Pendant le dîner ma bonne était venue dans son placard mettre sa pile en mouvement. Dans l'après-midi, j'ai entendu un coup de fouet de boucher, il m'a fait plus mal qu'au cheval, mes chairs étaient toute pante-lante entre mes cuisses, j'avais comme un serpent entre l'anus et le vagin, un nerf douloureux et convulsé, il aurait fallu la pression de quatre mains pour le maintenir. Il ne faudrait pas que j'entende prier, ça me fait mal. Lire pour me distraire est impossible, je ne veux pas m'atrophier le cerveau comme les mains et les pieds. — *12 février.* Depuis 8 jours la malade est calme, elle a bien reçu un coup de fusil, mais il l'a soulagée. — *15 février.* J'entend craquer les meubles toute la nuit, c'est un bruit épouvantable, dites donc à cette dame d'à côté qu'elle cesse, je ne tiens pas à ce que les glaces me tombent sur la tête. — *17 février.* On m'a mis une décoction de tabac et pas de lait dans le café de ce matin, ça me brûle le ventre. Avec cela je suis constipée, car depuis un mois je ne mange ni graisse ni salade. Hier j'avais le bras enflé d'avoir tissé mes cheveux tombés, j'avais bien besoin de vin pur, on m'a donné un vin sans couleur. La

bonne n'avait pas mis l'eau de Bottot pour m'éviter un gonflement de la veine de la tonsure et une congestion cérébrale.

10 février. J'ai en moi deux côtés intellectuels supérieurs, l'orthographe et la littérature, je perdrais ces deux qualités si je voulais étudier le style. Hier, j'ai été tout le jour comme une pauvre épileptique. Je souffre plus que pour mes accouchements. Depuis quelques jours on me touche à l'aine. Toute ma vie j'ai été martyrisée pour le gouvernement, à l'âge de 5 ans, le maréchal Magnan ou son parent, le Dr Magnan m'a touchée, il s'en est suivi une affaire, particulièrement infamante. Je suis une victime du 2 décembre, j'ai été à St-Leu pour toucher mon indemnité. Ce matin il y avait de l'iodure de potassium et de l'opium dans mon café au lait. Cette fille vient de me donner une attaque nerveuse, je finirai par tomber d'épilepsie, on me brûle toute vivante.

20 février. J'entends d'autres personnes qui disent aussi leur opinion sur cette bonne. Elle me met son caca et ses urines dans mes aliments, je ne veux pas des vers de cette fille, je ne veux pas de leur science poétique infuse, car je perdrais l'orthographe et la littérature.

25 février. Ma bonne a laissé ici la clef de la fenêtre cette nuit, c'est une clef en rognon de porc ouvert, on veut dire par là qu'on ne me donnera plus de porc à manger. C'est une clef de bonne de Monseigneur, ça m'a donné un coup à la matrice. Je ne veux pas changer de sexe. J'ai eu l'anus et la matrice ouverts toute la nuit, ça m'a monté à la tête, mes cheveux étaient dressés sur ma tête, j'étouffe encore.

27 février. Je suis vidée comme un poulet, j'ai le nombril qui suinte, j'ai été charcutée à l'aine, ma bouche écume, j'ai des sueurs froides, un tremblement général, c'est la frénésie, l'épilepsie

certaine depuis le jour de l'horrible clef. J'ai mangé hier 2 sous de boudin, j'ai un tremblement au doigt de pied, je suis perdue.

28 mars. J'ai mangé du porc hier. Pendant la nuit, un coup de fusil m'a brisé le voile de chasteté de la matrice. (C'est une petite peau qui crève et le sang vient immédiatement). Ma jambe s'est relevée ensuite, impossible de l'abaisser, je ressentais une rétraction et une douleur intenses au pli de l'aîne. J'ai passé toute la nuit une main sur la matrice et un doigt dans l'anus.

Doit-on attribuer à la coxalgie ancienne de B. au coût journalier que lui imposait son premier mari syphilitique, à l'inconduite du second, une certaine influence sur l'apparition, à un tel degré, de ses idées hypocondriaques et génitales, qui existaient déjà dès la période initiale de son délire, mais ne se reposaient alors sur des sensations peu douloureuses.

Je crois devoir répondre par l'affirmative : plus fatiguée que d'autres par des marches trop longues, plus éprouvée que d'autres au point de vue génital, son attention devrait être particulièrement attirée par les divers troubles de sensibilité correspondants. Isolée et malheureuse au point de vue moral, toutes ces conditions réunies, pouvaient aider au développement d'un état nerveux de souffrance.

N'ayant aucune distraction, de B. commence à faire de nombreuses promenades à la campagne dans un but hygiénique, essoufflée très facilement, la digestion troublée, « la poitrine et l'estomac très faibles », ayant à chaque pas des faiblesses, parfois avec perte de connaissance, de B. cesse son travail régulier. A Plombières, on lui donne des bains trop fréquents et trop prolongés. A son retour elle est bien un peu mieux physiquement, mais les interprétations délirantes commencent, on la regarde, on la suit, etc. Un beau zèle religieux s'empare

d'elle à ce moment, mais il est suivi peu après d'idées génitales et hypocondriaques. Elle accuse son médecin de lui brûler la matrice, de lui enlever la vie. Voilà notre malade franchement persécutée, son premier persécuteur est son médecin. Elle est confirmée dans cette idée par une interprétation délirante : « on essaie d'atteindre vos règles », lui aurait dit un autre médecin. Internée à St-Leu, de B. présente un mélange d'idées mystiques, génitales, hypocondriaques. De plus, comme on vient d'expulser les princes d'Orléans, elle se demande si elle ne serait pas de leur famille, elle qu'on éloigne aussi de sa demeure ; de B. n'accepte pas cet essai mégalomane. Il y a donc un moment favorable à la naissance des idées de grandeur ; pour notre patiente, cette heure n'a pas encore sonné. Les hallucinations de l'ouïe sont établies et actives, à la suite d'une communion la touche infernale commence, tout le corps est l'objet constant de préoccupations hypocondriaques multiples, reposant sur des troubles de la sensibilité encore vagues et peu douloureux.

Sortie de St-Leu où elle recevait des soins particuliers, de B. s'installe dans un nouveau logement. L'isolement, l'absence de soins, la misère physiologique viennent alors donner un aliment nouveau à son délire comme à ses troubles de la sensibilité. Les voix deviennent plus méchantes, les idées hypocondriaques deviennent absurdes, l'irrégularité menstruelle déjà marquée à St-Leu se manifeste par une véritable hémorrhagie (1890), un nouvel essai dans les grandeurs est encore repoussé, « on veut faire d'elle la reine des francs-maçons ».

Depuis son entrée à Charenton, de B. tombe progressivement dans l'absurdité délirante la plus complète, ses hallucinations de l'ouïe persistent masquées par les préoccupations hypocondriaques. Enfin des voix qui la rassurent commencent à se

manifestes, de nouvelles tentatives se produisent, de B. converse avec les spirites, ses voix sont devenues assez indépendantes pour constituer un dédoublement de la personnalité aussi complet que possible, les troubles de sensibilité générale semblent laisser de plus longs intervalles de calme; de B. commence à reporter à son enfance ses persécutions, d'un médecin qui l'avait touché à l'âge de 5 ans elle fait un maréchal de France. Elle est, dit-elle, empoignée par le surnaturel, elle souffre depuis son enfance, pour le gouvernement. Au milieu de toutes ces absurdités délirantes, la mémoire n'est pas affaiblie, la malade peut tenir une conversation suivie, et non sans quelque esprit sur un sujet étranger à son délire. Un fait important à noter, c'est que l'absurdité des conceptions délirantes hypochondriaques, au lieu de se limiter aux troubles de la sensibilité, s'étend à toutes les conceptions. Comme elle tire des conclusions absurdes de sensations bénignes, de même un rapport de consonnance, une coïncidence l'entraîne à des conclusions de la dernière absurdité. C'est de rapports ainsi établis dans l'esprit de la malade, et fixés dans sa mémoire, qu'elle a tiré ses divers essais dans les grandeurs, et que lui vient dans des discours une incohérence qui n'est qu'apparente. Il y a donc bien ici un rapport entre le délire hypochondriaque et les essais divers dans la mégalomanie. L'absurdité des rapprochements qu'elle établit entre les faits et les choses, est devenue tout à fait inconsciente.

Quant aux troubles de la sensibilité surtout viscéraux que l'on observe chez cette persécutée, ils sont absolument les mêmes, localisés dans les mêmes régions que chez le malade de l'observation I^{re}. Ils se sont développés suivant une marche caractéristique, ils sont intermittents et en général, peu douloureux, sauf les hallucinations génitales. Le délire hypocon-

driague préétabli s'est compliqué d'un délire des persécutions ; ou bien, si l'on se place au point de vue des lésions centrales, le délire des persécutions n'a été dans ce cas qu'une extension du premier au moment des premières modifications menstruelles.

OBSERVATION IV

Service de M. le D^r Ritti. — Troubles viscéraux apparaissant un an avant les illusions des sens spéciaux et les premiers symptômes du délire des persécutions. — Idées hypocondriaques nombreuses, mais non organisées en un délire véritable. Hallucinations de la sensibilité générale. — Dououreuses consécutives à la ménopause. — Hallucinations auditives très affaiblies. Ces deux dernières conditions font que cette délirante chronique ne manifeste aucune idée ambitieuse, bien que le début du délire remonte à 14 ans.

M^{me} Lac est née en 1834. En mai 1887, elle est signalée à la préfecture de police comme ayant des idées systématisées, des hallucinations de l'ouïe. Elle est victime de l'union des gendres, se croit frappée et rend les coups. Elle a fait pétitions sur pétitions pour demander d'être délivrée de ses persécutions. Un certificat de M. Magnan daté du 24 mai la présente comme ayant des hallucinations de l'ouïe, des troubles de la sensi-

bilité générale, des idées de persécution, des craintes d'empoisonnement, des excitations passagères, et comme atteinte du délire chronique.

Entrée à Charenton le 29 mai 1887, elle présente jusqu'en 1889 les mêmes symptômes et commet plusieurs actes violents. En mai 1890, Lac raconte qu'on lui dit des insultes : Prostituée, pétroleuse, lui dit-on, c'est vous qui avez mis le feu à l'Opéra-Comique. J'ai été me plaindre au palais de justice, chez les juges de paix, chez les huissiers. Partout où j'allais, j'ai toujours été devancée par quelqu'un que j'avais déjà vu. On faisait la comédie. On s'est mis après moi à partir d'un jour que j'étais allée au mois de Marie à l'église des Batignolles. Quand j'arrivais dans une église, on s'occupait beaucoup de moi, l'abbé Allaire ne pouvait se contenir dans sa chaire. Un vieillard et le bedeau avaient l'air de me signaler. Un jour, tout le monde a ri dans l'église. Mon mari était l'ami intime de Baudin. Un jour, je vais porter des immortelles sur la tombe de Baudin, le lendemain on me donne congé. Au Bois de Boulogne, je voyais des choses que je ne comprenais pas. Un jour, tous ceux qui revenaient des courses m'ont tiré la langue. Ensuite, des dames m'ont suivie. En passant rue Delescluze, les gens d'un café disaient : « En voilà une perle ! » On m'a prouvé que l'on rentrait chez moi sans que je m'en apercôive. Au restaurant, on m'a donné deux fois pour aliments des choses qui m'ont purgée ou fait vomir. J'ignore qui me fait tout cela ; mais que ne fait-on pas pour fatiguer les corps et occuper l'intelligence.

C'est depuis que je suis seule, depuis la mort de mon mari, que ces choses m'arrivent. J'ai cherché pourquoi et n'ai trouvé que la politique ou la religion. J'ai supposé qu'on voulait

mettre Baudin en évidence. Le soleil se montrait à certains endroits quand j'y passais, et cela s'est produit au cimetière. J'ai reçu devant la salle Lewis des décharges électriques dans les jambes. Dans une des maisons que j'ai habitée, l'eau était blanche. Dans le carrefour Saint-Antoine, le soleil se levait sur moi pour qu'on me voie ; puis, aussitôt que j'étais passée, il disparaissait. On m'a fait déménager 10 à 11 fois. S'ils ont voulu faire de moi une célébrité, une Louise Michel, ils se sont trompés. C'est une supposition que je fais. On m'a fait beaucoup d'inquiétudes, on m'a fait marcher au ministère. Ça dure depuis 1878 ou 1879. Le 30 octobre 1891, Lac raconte ses déménagements après la mort de son mari, les deux premières fois, parce que le loyer était trop cher, et toutes les autres fois, parce qu'on lui disait des insultes. Ses concierges lui en disaient de toutes sortes. « Est-ce que je suis cause, ajoute-t-elle, si le soleil se levait chaque fois que je sortais. Peut-être aussi me lançait-on des rayons d'électricité. »

Mai 1890. A Charenton, dit-elle, je me sens fatiguée d'être avec ces malades. On me taquine ici continuellement, c'est un bain inimaginable. J'entends des insultes, mais mes impressions ne glissent pas sur moi, elles s'imprègnent. J'ai par moment des dégoûts. Depuis que je suis ici, je n'ai senti l'électricité qu'à petites doses ; mais je me fatigue facilement.

Lac ne veut jamais dire son âge. « D'ailleurs, dit-elle, mes époques sont disparues depuis un an. En voilà assez de vos interrogations, ne m'assommez plus, je suis fatiguée.

Depuis la ménopause, Lac entend des battements dans l'oreille et non des bourdonnements, comme auparavant.

Des sensations génitales voluptueuses un peu douloureuses se développent. Lac croit subir un traitement.

En mars 1891, j'ai, dit-elle, comme un mouvement de machine dans tout le corps. Doux et intermittent il y a quelque mois, il est devenu tantôt doux, tantôt fort ; maintenant, il est régulier et presque continu, quoique variable dans son intensité. C'est un supplice horrible. Cette nuit, j'ai entendu comme si j'avais été perforée à jour du haut en bas. Parfois, c'est comme si ma respiration criait, on dirait que ça ne vient pas de moi.

Je subis une chose, c'est de l'électricité ou de la chimie. Quand le mouvement devient régulier, c'est intolérable. Tantôt il commence par les pieds, tantôt par la tête. Aussitôt que je m'assois ou que je me repose, ça recommence. Au moment du coucher, ça me remonte la digestion, il me donne des envies de vomir. Avant novembre 1890, il n'était pas perpétuel, il était tolérable. Je suppose que des médecins ou des chimistes font cela. Je comprends que ça puisse rendre des services, mais pas comme c'est appliqué. On applique un traitement dans l'établissement, mais vous m'en appliquez une dose trop forte pour moi. Il y a un an, j'ai un jour senti sur la banquette mon bras et ma jambe se soulever. Quand je suis debout pendant le jour, il y a quelques petits moments d'arrêt. Au début, je me suis tamponné les parties, c'est par là que ça commence, mais je l'ai fait trop tard.

Le 20 avril. J'ai le mouvement de pendule dans le corps. Maintenant, le fluide commence par les pieds. C'est intolérable quand il commence par la tête. Je n'ai qu'un jour de bon sur huit. C'est un fluide ; le chloral avait pour effet de le neutraliser, mais le fluide est plus fort. Parfois, avant qu'il pénètre, on sent comme une odeur de poudrette. Cette nuit, on aurait cru qu'on cherchait à me soulever de mon lit. J'ai assez de cette

expérience, je ne sais que vous pour la faire, j'en souffre surtout depuis que vous êtes à Charenton.

En juillet 1891. Depuis bientôt un an, j'ai comme le mouvement perpétuel. Aussitôt que je me couche, ça commence. Le chloral paralyse un peu le mouvement qui est de haut en bas et de bas en haut, comme celui d'un pilon. Parfois, il est analogue à celui d'une montre, il a trois ou quatre degrés. Quand c'est un mouvement quelconque, il est partout. Depuis que la sœur est revenue de congé, je suis plus fatiguée le matin au réveil. On doit prendre ici des choses chimiques. Ces jours derniers, on me travaillait les reins, j'y éprouvais une douleur sourde, mais je la sentais quand même. On m'avait comme chloroformé le cerveau. Hier, j'avais comme froid à la tête, j'ai comme de l'inflammation au cerveau, je sens comme des absences depuis quelque temps. Enfin, on éloigne les personnes saines de cette division, on n'y laisse que les plus malades. Cette nuit, M^{lle} B... remuait et parlait dans son lit, et moi, pendant ce temps, je n'ai rien senti. Aussitôt qu'elle n'a plus parlé, j'ai eu le mouvement dans la tête. On croirait que je suis le compteur par où passe le fluide pour se répandre chez les autres, et cela continuellement. On se sert de moi pour les autres, car les doses de fluide qu'on me donne sont trop fortes. Je me fais l'effet d'un poteau télégraphique. Ce traitement qu'on me fait subir manque son but, car il est mal dirigé. Ce sont des taquineries secrètes. On ne devrait pas laisser de telles forces entre les mains des bonnes. On dirait que j'ai un conducteur qui va de l'utérus à la gorge.

On m'inocule du fer dans les veines pour me fortifier ; on me donne comme une santé factice. La nuit, j'ai parfois en moi comme la sensation d'une barre de fer qui m'irait de la tête aux

pieds, ou bien c'est comme si on me touchait le coude ; d'autres fois, c'est comme si on me rongeait les reins. On m'a travaillé les reins ; mais je ne veux pas élargir des reins, je suis assez grosse comme cela. Je suis très fatiguée, je ne puis lire à cause de la fatigue.

Dans le milieu de la nuit, je ressens des secousses, comme si on me tirait les parties avec une ficelle. Pendant une des nuits précédentes, les bonnes m'ont ainsi tiraillée ; de plus, elles m'ont donné comme des coups de bâtons derrière la tête, je me faisais l'effet d'un guignol.

Parfois, je subis l'impression du ménage (coït), ça fait comme si mon mari avait des rapprochements avec moi. Ça s'en va, puis ça revient et ça dure.

Après ce mouvement continu, je suis accablée. Ça peut plaire aux femmes hystériques, mais pas à moi.

4 août. Mouvement de montre dans la tête ; fatigue extrême, demande que ça cesse. — *10 septembre.* Toute la nuit on m'a mouvementé le cerveau. On fait des sondes trop petites quand ça m'arrive dans la tête, c'est insupportable. Et pourquoi me ponctionner ? Je n'ai pas besoin de ce traitement-là. Le mouvement qui était dans le corps, vous me l'avez transporté au cerveau. Je vous demande de cesser de me traiter le cerveau. Cette nuit, j'ai senti qu'on m'injectait un fluide, ça m'a piqué ; on me soigne la tête comme les reins. Entre les mains des bonnes, le fluide destiné à une malade en atteint une autre. Tout à l'heure, en entrant au vestiaire, quand Virginie m'approchait, tout m'a remonté dans le corps et mes jambes ont flagellé. Peut-on avoir de l'électricité sur soi. Les bonnes doivent avoir des machines électriques sur elles. — *25 septembre.* Retour du mouvement de pendule cette nuit, puis on l'a retiré de la tête et mes

entrailles ont été secouées alors par un fort mouvement de bas en haut, c'était comme une marmite en ébullition. Deux fois ensuite, je suis allée du ventre en diarrhée, ainsi on a déplacé le mouvement et en même temps, j'ai senti comme un corps lourd qui s'apesantissait sur moi. Dans la nuit d'hier, M^{lle} B... s'agitait dans son lit et en même temps j'ai eu la sensation d'un autre corps qui s'agitait en moi. Ce corps, quand il a été à son aise, s'est calmé, et M^{lle} B... n'a plus bougé non plus. Je sens qu'on fait des essais sur moi, on me provoque des malaises. J'ai des creux qui se font dans mon estomac qui est délabré. On m'injurie parfois, ce sont des coups montés et des taquineries. Je ne sais ce qu'a la sœur contre moi, on dirait qu'elle soit jalouse de mon autorité dans cette division. Un jour, j'ai dit que j'étais du parti de Gambetta et non des curés. Depuis ce temps, on m'a fait toutes sortes de vexations et je suis la bête noire des religieuses. Parfois, en me couchant, l'électricité forme une couche protectrice autour de mon corps. Alors je suis tranquille ; mais quand l'électricité semble venir du dehors et pénètre, c'est intolérable. L'autre nuit, j'ai senti au vagin comme des coups de vent qui n'ont pas pénétré, j'ai été calme, j'ai pris du chloral et j'ai dormi.

Le 6 octobre. S'était assoupie, s'est réveillée subitement, « on la ramonnait ». A chaque mouvement, il lui semblait que toutes les fibres de son corps étaient touchées. Après dîner, crise de nerfs, comme une attaque de nerfs factice, puis fatigue extrême, dort toute la nuit. — *8 octobre.* Est-ce que le récurage sera bientôt fini ? — *Le 12.* Elle a bu un peu de vin blanc. ça lui a réchauffé le cerveau, elle a été bien pendant deux jours. — *Nuit du 13 au 14.* Mouvement comme si on lui avait tiré tout ce qu'elle a dans la poitrine, en même temps, engourdisse-

ment, puis maux de cœur. A comme un pilon dans le ventre. Sensation d'un bouchon qui va et vient dans le vagin sans faire ni bien ni mal. Le bouchon entrait, sortait, mais n'était pas dans le corps.

Actuellement j'ai froid dans l'intérieur de l'estomac et mes entrailles sont tirillées. Quand ça monte en moi, puis dans la tête, et que le sifflet répond, c'est insupportable. Depuis un certain temps, je sens l'impression d'une personne et on me traite de coureuse d'hommes. La nuit, quand je commence à dormir, on me dit : Vous en aurez, etc., et en même temps les bonnes gesticulent et ont l'air de commander. Le matin, fatigue intense.

Le 15 octobre. Lac. est changée de division par suite de ses réclamations perpétuelles et surtout à cause du bruit qu'elle a fait toute la nuit précédente. « On a agi, dit-elle, sur les fibres les plus sensibles de mon corps, au point de me donner deux crises nerveuses. Puis le mouvement m'a monté dans la tête, il s'est produit des sifflements qui semblaient communiquer avec un sifflet de locomotive.

On m'a introduit tellement de fer dans le corps, que je suis parfois surexcitée au point que je plierais une barre de fer avec les mains. On me soigne trop, on m'en donne trop.

Le 16 octobre. Lac. est placée dans la division où elle a le plus souffert autrefois. La première nuit s'est bien passée parce qu'on l'a calmée par des fumigations odorantes.

Elle les a bien senties. C'étaient de bonnes odeurs, ça l'a un peu endormie elle s'est trouvée mieux.

La nuit suivante : mouvement dans le corps ; on lui a monté toutes les odeurs de la division des gâteuses. Quelques jours après ce sont des odeurs de pipe, de tabac. En même temps que le

mouvement se manifestait, elles s'est sentie soulever puis abaisser et balancer dans son lit. Elle a été obligée de mettre son lit à terre pour qu'on ne l'agite plus ainsi. Il doit y avoir dans la maison une machine électrique qui communique avec tous les cadrans et les actionne tous.

Toutes les nuits, dit-elle, une barre de fer me remonte tous les viscères dans la poitrine, puis ça redescend, et je suis comme si on me les arrachait tous.

Il y a quelques jours, on m'a fait comme si j'étais dans mon ménage (coït), puis on m'a dit : « tu n'es pas près de t'y retrouver. » N'étant pas hystérique, c'est odieux pour moi, ça me fatigue et me rend malade.

Depuis janvier 1891, aussitôt couchée ou en repos sur une chaise, j'ai le mouvement perpétuel en moi. C'est la seule comparaison que je puisse faire. Depuis, l'on a perfectionné, et maintenant le mouvement se met dans les chairs, le chloral ne peut l'engourdir, c'est horrible. La nuit je passe à l'état de machine, j'ai tout le corps fatigué ; l'isolement de ma cellule me fatigue et m'impressionne trop. J'ai eu trop de peines dans mon existence pour subir un pareil traitement. Je demande à revenir à mon état normal. D'ailleurs je n'ai nullement besoin de grossir. Ayez bien l'obligeance de ne pas donner d'autre signification à ce que je vous dis et notez le bien.

Parfois on me tire en bas tout ce que j'ai dans le ventre et la poitrine, il s'en suit une fatigue extrême. Parfois on me remonte les organes comme pour me réparer mes forces et recommencer le contraire ensuite. Parfois je sens comme un petit fil de fer, comme un petit courant très faible qui me pénètre par le bas ventre. Je le sens monter au sommet de la tête et redescendre par derrière l'oreille.

12 janvier 1892. Hier soir après diner, j'ai eu une pesanteur à la matrice, on eût dit que tous les ligaments étaient relâchés, que tout tombait. Cependant j'ai pu danser le même soir. C'est comme si le sternum était sorti. J'avais la sensation d'une chute de la matrice abaissée mais non sortie.

Le lendemain 13 : J'ai senti quelque chose qui m'a garni la poitrine et j'ai dormi toute la nuit. Il y a plusieurs jours j'entendais, crac, crac dans mon corps et dans ma tête c'est parce que j'en avais guère mangé depuis quelques temps. Parfois on dirait que j'ai en moi une personne assez petite qui monte, ou un ressort qui me fait balancer sur les reins. Une des nuits précédentes j'ai entendu comme une chaudière qui laisse échapper sa vapeur, le lendemain j'ai ressenti la même chose en moi. Ce matin j'ai senti comme une barre de fer rouge qui a pénétré par le bas ventre jusque vers le cou et m'a crispé tout l'intérieur du corps. Dans la matinée j'ai ensuite perdu de l'eau, mais sans douleur. Quand on me dit des sottises, ça me porte sur la matrice. Quand les bonnes ferment les portes, on dirait que ça se passe en moi.

15 février 1892. Par moment ce sont des bouillonnements. Voici d'ailleurs comment ça s'est passé avant hier : M^{me} Cl. (malade très-puissante) s'est approchée de moi. Immédiatement j'ai senti que j'étais remplie, comme si quelque chose pénétrait en moi, puis des bouillonnements dans toutes les chairs se sont développés, j'étais comme enveloppée dans une atmosphère d'électricité. En même temps j'étais mouvementée.

Quand on m'a supprimé le chloral ces jours-ci, on arrivait à m'endormir tout de même ; j'étais bien toujours mouvementée, mais « on m'en donnait moins ». Maintenant que j'ai du chloral, on semble « m'en donner davantage ».

Au début, il y a 2 ans, on me traitait bien, je n'avais que la dose suffisante.

Fatiguée, je suis restée au lit ce matin. Le médecin a toussé en passant devant le dortoir, il est monté au premier, eh bien pendant tout le temps que la visite montait et jusqu'à ce qu'elle se soit éloignée ensuite, j'ai senti comme si on me tirait la tête pour l'arracher.

Mars 1892. J'ai rencontré un interne-avant hier, il m'a dit : Vous dormirez bien cette nuit, et j'ai dormi comme une souche. Mais le lendemain je n'ai pas dormi du tout. On aurait dit qu'on m'empalait sur un bout de bois auquel on aurait adapté un tampon de coton. On poussait, on poussait, ça remontait tous les organes. Puis j'ai pleuré, j'ai eu des défaillances, des faiblesses toute la nuit. Il me faudrait des toniques, J'ai eu toute la nuit et toute la journée d'hier, l'estomac et le cerveau vides. J'avais de l'irritation depuis la gorge jusqu'au ventre. J'ai presque sans cesse des maux d'estomac et des faiblesses. Maintenant ça me produit cet effet là chaque fois qu'on m'insulte et voici des femmes qui m'insultent toute la journée : putain, prostituée, folle, etc... Je n'ai pas senti cette nuit quand on m'a retiré le bout de bois. J'étais endormie.

Avril 1892. Lac. est un peu enrhumée. J'avais, dit-elle, depuis huit jours, un léger rhume qui touchait à sa fin et avait été sans doute causé par un refroidissement. Avant hier, je me suis senti brûler très fort dans la poitrine et la tête. Depuis lors j'ai une irritation qui me va de la gorge à l'estomac; on me racle la poitrine. J'ai le mouvement de pilon trop fort pour dormir. J'ai les ligaments de la matrice distendus. Je ne suis pas assez robuste pour supporter cela. Je me suis assise sur mon lit, impossible de dormir ou de m'empêcher de crier.

Hier soir le mouvement était trop près, ça me creusait dans l'estomac, j'avais les yeux cernés, la figure gonflée ; j'ai cru que l'allais avoir un érysipèle. Les boutons que j'ai à la figure ont été produits probablement par la fièvre que m'a donné la brûlure du cerveau. Voilà quinze à dix-huit mois que je ressens ce mouvement. Avant que de venir ici je ne l'avais jamais senti. Il a commencé à petite dose.

11 avril 1892. J'avais bien soupé hier, bien dormi depuis huit heures, mais mon estomac était vide, j'avais des tiraillements. Le mouvement était encore éloigné et je sentais comme une odeur de plantes aromatiques. A 10 heures les plaques se sont rapprochées, j'ai été réveillée subitement. C'était comme des plaques qui s'abaissaient du plafond et venaient me presser la poitrine et le ventre. Je les sens aussi quand elles s'éloignent. A 2 heures : réveil subit, je me lève, le mouvement s'éloigne un peu ; je me rendors, je suis réveillée de nouveau. c'est comme si on me bouchait quelque chose dans la poitrine, je me relève, et par la fenêtre ouverte je leur crie : « Un peu moins fort s'il vous plaît ». Le reste de la nuit, je me suis promenée dans le dortoir, on n'a pas cessé.

15 avril. Raclée dans la poitrine et dérangement de corps ; on eut dit qu'on me raclait les boyaux.

17 avril. Odeurs de cabinets, de plantes aromatiques me causant des maux de cœur, de la fièvre ; on m'a saignée toute la nuit. J'ai le sang appauvri. Les malades me traitent de salope, voleuse, les unes après les autres. En me changeant de division, ça me donne des émotions, ça me rend malade comme les insultes. Je suis malade d'ennui, malade de fatigue et d'épuisement. Depuis que je suis dans cette division, j'ai mal au

cœur, on m'y fait toutes les misères pour que je retourne ailleurs, je suis en butte aux moqueries.

A mon arrivée en cette maison, on a donné des cadrans aux veilleuses, et quand celles-ci pointent les cadrans, le mal m'arrive. On m'use le sang et la santé.

Avant-hier, pendant le jour, j'ai senti l'impression du ménage ; mais toute la nuit suivante on m'a donné des surexcitations, on m'a mouvementée. Le matin j'étais exténuée, mes os craquaient.

A la 18^e division on m'a donné un tas de soporifiques, on m'a travaillé le cerveau.

A la 21^e division, Mme P. couchait en face de moi et avait de l'oppression. Une nuit on eut dit que cette dame entraînait dans mon corps. Depuis, elle n'a plus eu d'asthme et moi je suis devenue comme asthmatique. Au salon de danse, il y a des hommes qui viennent vers moi, ils ont l'air de me tirer tout ce que j'ai dans le corps, quand je suis bien garnie.

Le fer qu'on me met dans les veines n'empêche pas le mouvement des plaques, tandis que si on me donne le soir du lait ou du Bagnols, bien que je sente le mouvement des plaques, je ne m'en aperçois même pas, je dors bien et le lendemain matin je suis bien.

1^{er} juin 1892. Hier soir, aussitôt couchée, j'ai senti comme si on m'introduisait un tourbillon dans le ventre. Je me suis relevée pour crier : « Arrêtez, c'est assez. » Ça n'a pas cessé, j'étais comme sur un volcan, sur une roue qui tourne, sur une chaudière bouillante. J'entendais sous moi et dans mes oreilles comme un bruit persistant produit par ces objets. C'est capable de me donner la catalepsie. Le chloral m'a endormie jusqu'à 11 heures. Mais alors, réveil subit, on m'arrachait tous les organes du ventre et je me suis sentie tout à coup complet:-

ment vidée. Aussitôt après j'ai perçu un bruit de charrette qui s'éloignait. Enfin, j'ai senti comme si on m'ouvrait le corps. Pour terminer, la veilleuse est venue pointer un cadran, alors j'ai eu des faiblesses, des pleurs, des crises de nerfs.

2 juin. Voilà plusieurs fois que Lac. boit du vin d'une autre malade et s'en trouve très bien. Puisqu'elle a besoin de toniques, pourquoi ne lui en donne-t-on pas.

10 juin. On lui a introduit des aiguilles dans la tête et ensuite un vilebrequin dans le ventre toute la nuit.

20 juin. Bonne nuit; mais ce matin tiraillements de tête, tête brisée. Si je dors, je suis épuisée; si je ne dors pas, je suis tiraillée.

4 juillet. La veille, Lac. a été comme empalée par une bougie de fer tout en se couchant. Le lendemain douleur intense au côté droit du ventre. Pourvu qu'il n'y ait pas de péritonite. Lac. avait vu le matin les serruriers dans le quartier. Dans la nuit quelqu'un roulait au-dessous d'elle et l'asticotait.

5 juillet. C'est comme si on lui avait attaché cette nuit quelque chose à la peau du ventre; puis on l'a calmée et c'était comme un fluide qui lui détachait cela peu à peu.

Hier, on lui a donné un matelas neuf, elle l'a essayé dans la journée, ça lui a donné une irritation intense qui persiste encore.

6 juillet. Cette nuit son estomac a été tiré, tiré, elle était creusée; mais l'autre jour, c'était comme une atteinte de péritonite.

4 août. On me tamponne le sang, l'humeur et la bile dans le cerveau.

J'ai le cerveau qui me craque. On me gratte, on me racle l'estomac, le cerveau, le ventre. Je ne veux pas qu'on ferme la

porte de ma cellule, ça me donne des crispations nerveuses; d'ailleurs les serrures elles-mêmes agissent sur moi. Cette nuit j'avais en moi le distributeur de l'électricité. Ah! pendant les grandes manœuvres combien j'entends rouler sous moi de machines!

Lac., son mari mort, éprouvait des malaises particuliers, fréquentait les villes d'eaux, était « devenue hypocondriaque » suivant sa propre expression. En 1879, mêmes préoccupations, auxquelles viennent s'ajouter l'audition de bruits « drôles »; les locataires de l'étage supérieur au sien font un vrai vacarme pour la taquiner. En même temps apparaissent des symptômes d'hypersensibilité visuelle : signes moqueurs, sensation d'une lumière intense toutes les fois qu'elle sort en ville, et des engourdissements après les repas, avec craintes d'empoisonnement. De 1880 à 1887, les interprétations délirantes, les hallucinations de l'ouïe, se manifestent successivement; on la réveille en sursaut la nuit par des bruits, on l'insulte. Les troubles de la sensibilité se sont développés, les idées de persécution se sont établies, le travail de systématisation commence. A des illusions visuelles et auditives à l'église et sur la tombe de Baudin, elle attribue une signification particulière avec trace de mégalomanie non acceptée. Elle se croit persécutée par la politique ou la religion. Si on veut faire d'elle une Louise Michel, on s'est trompé. De 1887 à 1889, Lac. entend des insultes, les hallucinations de l'ouïe prédominent, les troubles de la sensibilité générale persistent. En 1889, ménopause, des troubles de la sensibilité génitale surviennent d'abord peu douloureux, parfois agréables; en 1890, ils s'étendent, deviennent de plus en plus douloureux, l'estomac, le cerveau, les poumons, le cœur, les intestins, les organes génitaux en sont le siège comme dans

l'hypocondrie généralisée. De temps en temps, des hallucinations de l'odorat et du sens musculaire s'ajoutent. Le caractère particulièrement pénible et douloureux des troubles de la sensibilité générale qui ont pris une extension et une intensité considérable à la suite de la ménopause, ont retardé manifestement l'évolution vers la mégalomanie, et masquent les hallucinations de l'ouïe, qui sont réduites à des bruits la nuit, quand les troubles de la sensibilité générales ont le plus intenses. Ces derniers, surtout nocturnes et par conséquent intermittents, ont évolué comme cela se produit en général dans l'hypocondrie, dans les mêmes territoires nerveux sensitifs en se compliquant d'idées et de préoccupations hypocondriaques multiples.

On voit d'après cette observation, que le siège des douleurs nerveuses, les idées hypocondriaques qui accompagnent et dont beaucoup ressemblent complètement à celles de de P., indiquent d'une manière certaine que les idées hypocondriaques du persécuté sont de même nature et de même origine que celle de l'hypocondrie. On voit aussi que la ménopause a déterminé une extension, une activité et une intensité plus grande des troubles de la sensibilité générale et des idées délirantes qui y correspondent; que le délire des persécutions a suivi de près l'apparition des premiers troubles et des premières préoccupations hypocondriaques; que l'extension des hallucinations générales s'est manifestée particulièrement intense du côté de la sphère génitale, peu après la ménopause.

En résumé, troubles de la sensibilité viscérale généralisés et douloureux, idées hypocondriaques multiples, mais non en proportion directe de l'intensité de la souffrance. Malade insociable et irritable. Aucun doute n'est possible sur la nature hypocondriaque des symptômes observés.

OBSERVATION V.

Service de M. le Dr Ritti. — Troubles de la sensibilité générale multiples, peu douloureux. — Idées hypochondriaques fréquentes. — Hallucinations de l'ouïe actives. — Tendances ambitieuses.

Mme C., née en 1841, est veuve depuis 1868. Sa mère est morte à 69 ans en 1871 ; elle était, dit C., atteinte de paralysie de la langue et toujours à l'église. Son père serait mort d'un asthme à 71 ans. Elle a un fils mécanicien, un frère simple d'esprit. C'était la 19^m sur 22 enfants, dont deux fausses couches. Un autre frère serait mort asthmatique. Voici l'histoire de la malade racontée par elle-même : en 1871, elle va pour la 1^{re} fois au Chili. En 1879 (guerre du Pérou), C. quitte le Chili pour la 1^{re} fois après avoir vendu son magasin. Comme on ne la paye pas, elle y retourne et expédie en même temps des marchandises. C'est alors qu'elle a connu ses ennemis. Son commerce prospéra néanmoins, elle augmenta sa fortune malgré quelques pertes subies. Parfois, dit-elle, ils m'envoyaient de l'électricité dans les jambes dans mon magasin, mais c'était surtout la nuit. Pour les fuir, j'ai quitté le Chili, il y a 3 mois, pour revenir à Paris en mars 1891. C'est alors que, par suite de ses plaintes à la police, C. fut internée d'office.

Je me plains, dit-elle, d'une bande d'individus que je sens ici

aussi. Je me sens la prunelle dilatée depuis que je suis arrivée. Je sens que la pupille droite est plus dilatée que l'autre. Ce sont quelques hommes qui me poursuivent depuis 1879.

Je crois que j'ai la matrice déviée, ces gens-là me font des malpropretés surtout aux parties, cela me gêne pour marcher, pour circuler, et m'humilie. Je les entend continuellement. Je les évite autant que je peux. Mais tout leur réussit, la police les autorise. Je ne sais si je leur sers de truchement. Je ne souffre pas de l'estomac, mais j'ai une faiblesse de l'estomac. Mon estomac est délicat et exige un bon traitement. J'ai bon appétit bien que je sois débilitée, il faut que je boive de Banyuls et que je mange des viandes saignantes. Je vais difficilement à la selle, ma constipation est extrême. J'ai beaucoup de faiblesse sous des dehors forts.

En arrivant à Paris, je me suis entendue appeler voleuse de tous les côtés par des hommes, surtout place Ste-Eustache. Au Chili ils m'avaient offert plus d'une fois par leur acoustique, en me parlant à distance, de faire la police. Un secrétaire de commissariat de Paris m'a dit : « faites la police, on vous payera. » J'ai été au préfet, j'ai été me plaindre à la police de tout cela. Je suis commerçante, je ne suis pas un espion. Mes économies sont suffisantes et je n'ai pas une grande fortune à ambitionner. En août 91, C. est persécutée et malade dans presque tous ses organes.

Je crois, dit-elle, que mon estomac s'est déchiré en portant des charges dans mon magasin. J'éprouve une sensation de fatigue à l'estomac, une sensation de besoin, de faim, et à table je ne puis guère manger. J'ai des renvois qui ont le goût d'émétique ; mais ce n'est que le lendemain que mes renvois ont le goût des aliments de la veille. Mon ventre est toujours gros et

j'ai des gaz continuellement. Ils m'ont fait de l'électricité dans le ventre, car j'ai souvent de la diarrhée. Ils me font de l'électricité dans la matrice, aussi j'ai des pertes. Je ne sais s'il n'y a pas là un cancer, mais je crois que ma matrice est déviée. Les sensations que j'y éprouve sont intermittentes et je suis parfois un jour ou deux sans rien ressentir.

La nuit je sens au sommet de la tête comme si on m'enfonçait un vilebrequin et comme si mon crâne était vide. J'ai de l'électricité dans la tête. Par l'électricité, ils m'ont donné comme une sciatique. Je m'en suis plaint à la police et ça a cessé dès le lendemain. Donc ces gens-là sont de la police. Ce sont probablement des fainéants qui s'imaginent que j'ai des aptitudes spéciales pour l'espionnage. Mais je ne leur demande que de me laisser tranquille. Du nombril jusqu'au dessus de l'estomac, c'est comme si j'avais un nerf qui se contracte; c'est très douloureux. J'ai continuellement le flanc gauche douloureux sur une large surface.

Je sens quand ma pupille se dilate, c'est comme si j'avais quelque chose dans l'œil.

Je les entends aussi; ils m'ennuient depuis le temps avec leur espionnage. Ils sont deux et parfois trois. Ils me disent toutes sortes d'injures.

La malade qui nous occupe, dont l'histoire malade nous est inconnue, présente tous les symptômes du délire des persécutions à évolution chronique. Elle est parvenue à la période de systématisation progressive, les troubles de la sensibilité générale existent, mais ne sont pas bien douloureux et ne masquent pas les hallucinations auditives. Ce sont des faiblesses gastro-intestinales ou générales qu'elle ressent et non des douleurs véritables; ce sont des malproprietés génitales qu'elle subit. A ces

diverses sensations, se mêle un élément hypocondriaque très marqué, qui fournit un aliment à ses interprétations délirantes et favorisera son évolution mentale vers la mégalomanie. Elle s'essaye dès maintenant déjà dans ce genre, mais n'accepte pas l'offre qu'on lui fait d'exercer ses talents particuliers de policière. Au moment de sa sortie, les époques de C., n'ont pas encore disparu, mais sont irrégulières. Plus excitée dans les quelques jours qui précèdent les règles, elle marche à grands pas, avec agitation, marmottant des paroles insaisissables. Il y a tout lieu de croire qu'un délire des grandeurs se développera, si les sensations génitales ne deviennent pas trop douloureuses, ou chroniques à la suite de la ménopause et n'amènent pas cette sorte d'obsession que nous voyons chez Mme Lac et retarde la systématisation définitive. Nous devons faire remarquer que si les douleurs de C. ne sont pas intenses, elles sont généralisées à tous les viscères, aux organes génitaux, aux yeux, à la tête, que les idées hypocondriaques sont multiples.

OBSERVATION VI.

Service de M. le Dr Ritti. — Les troubles de la sensibilité générale peu intenses semblent s'être développés après la naissance du délire des persécutions; mais nous ne pouvons affirmer qu'aucun trouble viscéral ne se soit produit au début. — Idées hypocondriaques fréquentes. — Hallucinations de l'ouïe actives. — Tendances ambitieuses.

G. née en 1836. Père et frère morts apoplectiques. Frère bien

portant. Mère aliénée. Ménopause en 1881. Début du trouble mental en 1889. Entrée à Charenton en 1890. Des embarras pécuniaires aurait été la cause déterminante de la maladie. En 1889 G. va se plaindre à son propriétaire, de ce que les locataires de l'étage supérieur frappent au plafond à coups de manche à balai pour la mettre en colère et la taquiner. Les gens qui louent des chambres garnies au-dessous en font autant, il y a des trous, des fentes partout au parquet, au plafond. G. veut donner congé, les voisins écoutent ce qui se passe chez elle, frappent au plafond avec tant de rage qu'elle en est effrayée et est obligée de partir. On la suit dans la rue : « la voilà, suivons la » disent les passants. « Je ne me plaisais plus dans cette maison, dit-elle, nous étions portés rentiers, nous payions régulièrement notre terme, tandis que des ouvriers tailleurs, gênés en location, sous-louaient grâce aux complaisances de la concierge. Depuis quelque temps déjà je me disais ; « Il se passe ici quelque chose que je ne puis m'expliquer ». Peu à peu j'ai compris, voyant ce qui se passait en face de chez moi où l'on faisait marcher une femme à l'électricité chez l'électricien des Folies-Bergères. On me regardait partout dans la rue, quand je me réfugiais auprès de mon mari. On ne frappait pas au plafond quand il était avec moi dans notre appartement.

Mai-Juin 90. Peu après son arrivée à Charenton, G. reconnaît la plus grande partie du personnel. Il y a ici, dit-elle, un bureau de placement pour les dames, je les reconnais, il y en a dont les maris étaient nos clients. J'ai reconnu dans une division voisine des dames que j'ai vues à la Bourse qui ont connu mon fils et qui cachent leurs noms. Je reconnais ici des femmes de mœurs légères.

La nuit, sous mon lit il y a du monde qui parle, ou m'exerce.

Ce sont des cocottes et l'électricien qui disent : « oh ! elle met sa main ici ; oh elle met sa main-là. » Ce sont les mêmes gens qui ont fait des trous chez moi qui me font subir ce que je souffre aujourd'hui. On me crie : « Tu n'en sortiras pas sans nous ; on dit que tu n'es pas mariée ». Un pharmacien à qui je n'ai pas voulu prêter d'argent a envoyé ici une jeune dame qui se met sous la table quand je mange, qui me larde et me fait gonfler le ventre. Si j'écris une lettre, cette dame me dit : « ne mets pas ci, ne mets pas ça » ; mais je ne l'écoute pas.

Juillet 90. A table, G. s'irrite subitement contre une personne qui serait sous la table, frappe du pied le parquet, et se sauve à la cour. On me dit : « Tu me sortiras jamais d'ici sans que nous le voulions ». On me gonfle avant le déjeuner pour que je ne mange pas. La nuit on m'ausculte, on dit un tas de mots. On me dit des choses irrespectueuses.

Ce sont des hommes et une somnambule qui font cela la nuit ; il y a, pendu sous le plancher, un enfant qui reproduit tous mes mouvements en présence de spectateurs qui sont là. L'enfant connaît même mes rêves, puisqu'ils m'ont dit à mon réveil que mon rêve me portera malheur.

A certains jours, je vois sur mes aliments une matière jaune et amère. Je crains que cette sauce ne soit de la quassine.

Un jour, en janvier dernier, comme j'entrais au chauffoir, j'ai reçu tout à coup de l'électricité jusqu'à l'œil ; les mâchoires supérieure et inférieure ont été atteintes, ça s'arrêtait près de l'oreille, les dents étaient comme ébranlées et douloureuses en mangeant. Dans la peau de la joue j'ai senti des douleurs lancinantes comme des piqûres ; ça m'a duré vingt minutes.

Peu après on m'a donné du lait qui m'a occasionné le cours du ventre et des coliques ; c'était comme si mon intestin allait sor-

tir. On m'a donné aussi de mauvaises viandes qui pourraient bien provenir d'Alfort. J'ai remarqué aussi des morceaux de viande comme des crottes de lapin rôties ; je ne les ai pas mangées, c'était comme des boulettès, il y avait du noir dedans, peut-être de l'arsenic. On me fait souffrir beaucoup, mais je suis très forte, bien que je n'en aie pas l'air. Je n'ai jamais eu de maux d'estomac, j'ai une très bonne nature. Jamais je n'ai eu de maux de tête ni de lourdeurs, et par conséquent mon cerveau ne s'affaiblira pas. Jamais je n'ai eu de battements de cœur ni de douleurs. Je sais ce que c'est, j'ai lu des livres de médecine chez moi.

Avant 91. La nuit, elles me crient à travers des tubes, ça fait un écho un peu guttural, et comme si de l'eau se mélangeait à cet écho de voix. Elles me parlent toute la nuit, me disent mon nom, me répètent sans cesse que je ne verrai pas mon mari (la malade n'a pas eu depuis quelque temps la visite de son mari et la désire ardemment). Je dors tous les jours jusque vers 3 heures du matin ; mais aussitôt que je ne dors plus, elles le savent immédiatement. Il y a donc parmi elles une somnambule. Ils disent : « Moi je veux, ça me plaît ; c'est mon goût, je veux voir ce que vous êtes ; il n'y a rien à dire sur vous, il faut que vous ayez une fièvre paludéenne, ça vous suivra les reins, je veux que ça vous monte à la tête. » Parmi eux il y a Mme R. et un homme qui dit comme elle, c'est notre concierge alsacien, car il en a l'accent.

Par le magnétisme et le spiritisme, ils me clouent à mon lit par une force supérieure qui me domine. Clouée ainsi, on m'enlève l'énergie par l'imposition et le magnétisme.

Il y a ici beaucoup de monde de mon arrondissement. Les cocottes qui y sont ont été expulsées de Paris par les agents.

Parfois la nuit, au matin, elles me disent : « C'est elles qui vous endorment, prenez garde qu'on ne vous fasse pas d'autre mal. » En mai dernier, j'ai senti comme si on m'avait rentré un stylet et coupé une veine. A la suite de cela j'ai eu une perte de quatre jours, j'avais pris un bain ce jour-là. A la fin de juin, j'ai eu un coup de stylet semblable, mais pas tout à fait au même endroit que la première fois, puis j'ai eu comme la dysenterie. Les bains me paralysent, je ne devrais pas en prendre.

Pendant les repas et au salon, je reçois de l'électricité. Tout après le repas, ça me gonfle, je ne pourrais mettre le doigt entre mon corset et moi. L'électricité se dégage ensuite par les renvois et par les vents. Du 18 au 20 août, je ne sais ce qu'on avait mis dans mes aliments, le café au lait était salé et sucré, j'avais des selles blanches et fermes ces jours-là, il devait y avoir du sel de nitre ou de la strychnine.

Janvier 92. G. écrit fréquemment des lettres aux médecins, qu'elle regarde comme des inspecteurs, et aux autorités judiciaires. « Je m'étonne, dit-elle, que la nuit, malgré mes plaintes, il se passe des choses semblables dans le sous-sol. Il y a sous mon lit une chambre où il se passe des choses ignobles. Voilà quatorze mois que je suis ici victime d'odieuses machinations, que j'oserai appeler attentats contre ma santé. Mon pauvre mari ignore de semblables ignominies imaginées et ourdies par quelqu'un de maison clandestine.

Je dois être à l'abri de tous les on-dits comme de tous les préjugés. Pourquoi ce stratagème abominable contre moi ? J'ai déjà fait connaître l'odyssée d'une semblable comédie par l'électricité, le magnétisme et peut-être le spiritisme afin de troubler mon repos de la nuit. Il y a quelques mois (Avril 91), j'ai lu dans un journal qu'on faisait subir des supplices à des militaires à

l'hôpital de Vincennes. Eh bien ! dans le même moment, j'ai rencontré dans un couloir une bonne portant des tubes longs de 60 centimètres, en fer blanc, je me suis dit tout de suite que c'était le jeu destiné à faire le supplice de ces militaires et qui a servi à faire le mien, quoique il y a peut être aussi les instruments d'Edison, comme fils téléphoniques, phonographes, etc... auxquels on a joint le personnel des services ainsi que ces femmes dites pensionnaires qui m'ont assez fait entendre et qui passent tour à tour leur nuit dans le sous-sol. Là on dit de moi que j'ai vendu des valeurs à la Bourse. La jalousie est cause de ce qui se passe, je suis martyr d'une jalousie ; une erreur est faite provenant de la jalousie de gens que des causes malheureuses ont éprouvés, erreur de cette aventure indûment inventée, mensongèrement ourdie.

Dans la chambre du sous-sol se trouve un paillason sur lequel se tient un enfant qui imite tous mes mouvements, et la somnambule explique tous ces mouvements à l'assemblée. Au dessus du paillason et sous mon lit il y a un trou dans le plafond. Je crois pouvoir dire qu'il y a là un bar à consommations facilitant des jeux clandestins, cartes ou tapis vert. Mon lit, juste au dessus reçoit l'influence de choses abominables, ignominieuses, en paroles et actions clandestines.

Ici, toutes les surveillantes ne sont que des nourrices, qui mériteraient de passer à l'étamine, elles font un jeu horrible en paroles et en actions. Et toutes ces femmes qui sont avec moi, non mariées ou veuves, elles sont pour le magnétisme, et le spiritisme. Comédie de nuit c'est horrible cette auscultation. Cette nuit il a fallu que je me lève, c'est abominable, il m'avaient bouleversée l'estomac ; c'était comme si on me l'avait serré avec des cordes, mon ventre était gonflé à un point extrême, que j'en eus

frayeur. Il y a ici quantité de grosses femmes imposant sur ma personne, y compris leurs connaissances hommes. C'est une réunion de femmes et d'hommes tailleurs, plus des employés des Folies-Bergères, des électriciens, des femmes somnambules qui m'éprouvent d'une manière inconvenante et immorale. Ces choses si pénibles pour moi m'ont donné hier une indisposition que je n'avais jamais eue. Croyant à une dysenterie, je vis que c'était une certaine quantité de sang vif qui remplaçait les matières, l'électricité est cause de ce malheur. Moi qui me portais bien, on a trouvé les moyens d'altérer ma santé.

Février 1892. Lucie, la surveillante de mon dortoir doit avoir un fil conducteur. Elle veut savoir ce qui se passe chez nous et la somnambule l'aide dans ce but. Son réveil-matin correspond à ma pensée et à ma parole, il me renvoie ma pensée. « Dans cette chambre où nous sommes, il n'y a pas de réveil et je n'entends rien. » Entrant alors dans le dortoir, au moment même où nous arrivons près du réveil, G. entend : « Oui, ça cessera ; oui c'est elle qui vous fait cela. » « On dirait, ajoute-t-elle, l'annonce de la réponse que je demande. »

Un mois plus tard je ramène la malade auprès du réveil. L'hallucination auditive se reproduit dans les mêmes conditions, G. entend dire : « Parfaitement, fillette, parfaitement. » J'insiste alors pour qu'elle approche l'oreille et prête attention : « Je n'entends plus que le bruit du mouvement, me dit-elle, alors. Il doit y avoir quelqu'un sous le plancher qui empêche quand il veut le réveil de parler. »

1^{er} février 1892. Je viens de prendre un bain qui m'a donné un mal de cœur et une diarrhée terribles. La R et la X me font de l'imposition des mains toute la nuit. Elles me placent les mains sur le ventre, et, par une volonté supérieure, elles me

produisent des mouvements dans le ventre et dans les entrailles. Aussitôt qu'elles ont fait cela elles recommencent à causer et disent : « Nous voulons voir ce que vous êtes. »

Voilà quinze jours qu'on ne me fait plus d'électricité ; mais depuis, elles me parlent sans cesse : « Vous êtes libre, me disent-elles, etc... Quand une voix dit un mot, elles le disent toutes à la fois. C'est de l'orifice du calorifère que me viennent les voix, qui parfois même viennent de plus loin, de la pompe qui est au milieu de la cour ; alors elles m'arrivent comme mélangées avec de l'eau.

12 février 1892. Tous les matins, mon lait a un goût sucré et salé, ça me donne des délabrements d'estomac, des coliques et une espèce de dysenterie.

Dans le bain, on me donne une double dose d'électricité. Tous les médecins que j'ai connus m'ont défendu les bains ; voyez, sur tout le corps ça me donne des rougeurs, des taches rouges et particulièrement aux membres.

Les linges qu'on me donne ne sont pas les miens, et je vois donner les miens à d'autres personnes. Je le leur ai dit, elles en ont rougi. En use mon linge par tous les bouts.

Février-mars. G... a eu de l'embarras gastrique avec vomissements ; elle est pâle, ses conjonctives sont légèrement jaunes : J'éprouve, dit-elle, des douleurs au niveau de l'estomac, des crispations au même endroit, des crampes dans les membres (Ces embarras gastriques sont fréquents chez cette malade, et sont accompagnés d'odeur fébrile, de chaleur et moiteur à la paume des mains.

Deux fois dans la même semaine j'ai été obligée de rester au lit, tout me brûlait intérieurement. Je me sens le cœur si malade et si lourd que je ne sais de quel côté me tourner, mes

jambes en sont déformées et je les ai enveloppées de fichus de laine. Tous mes intestins remuent comme ballottés d'un côté à l'autre. Ils m'ont envoyé de l'électricité par la figure, ça m'a démoli les dents qui m'ont fait mal un quart d'heure ; on aurait dit que toutes mes dents branlaient. Maintenant on tue par l'électricité, ils veulent m'abolir. Ils m'ont tellement fait souffrir qu'il est peut-être trop tard, j'ai une déperdition des forces. Si j'avais pu écrire à un docteur ! Par suite de ces ignobles choses, ma santé s'altère de jour en jour.

G... entend des phrases décousues si on les rassemble, mais qui semblent être en rapport constant avec ses préoccupations du moment. Ces phrases entendues expriment le plus souvent des idées opposées aux désirs de G... ; mais fréquemment aussi elles semblent la rassurer, lui promettre le retour au foyer. Ou encore : « On s'informe si vous avez des héritages. — Votre mari ne viendra pas. — On veut savoir ce qui se passe chez vous. — Ne bougez pas, ça va finir. — Nous jouons les funambules, etc... »

Le jour seulement, dit-elle, j'entends un bruit d'oiseau par lequel on m'envoie des phrases analogues. C'est comme si quelqu'un avait dans la bouche un reclin de gutta percha pour imiter les oiseaux.

Avril 92. Il faut me supprimer les bains, car ça me donne des crampes dans les côtes. Hier les côtes me tordaient dans le bain ; j'avais aussi des crampes dans les pieds comme dans les mollets. Etant dans le bain, ça me met dans un état où les gaz, l'état gazeux, les fluctuations, les flatuosités viennent se réfugier sous les côtes, sous les aisselles. Ça me gonfle à ces endroits. Autrefois du lait avec de l'eau de Vichy m'ont enlevé cela comme avec la main et ont fait disparaître l'état gazeux.

La nuit j'entends la R. comme si elle était là, elle reproduit tout ce que j'ai en pensée par exemple; « M. G. va venir. C'est pour peu de jours, patience! » D'autres fois elle me dit des choses méchantes. Toute la journée ils me répètent : au bout du fossé la culbute; je subis l'inquisition, c'est un supplice de nuit affreux que jamais vous ne comprendrez. Au dortoir je suis en face d'un foyer à soupiraux; de là l'électricité, le magnétisme, le spiritisme gagnent mon lit, on dirait que l'on m'écartelle le ventre tant les intestins sont en fatigue. On m'attaque les organes de la vie depuis deux mois, vous m'avez détruit la santé, à ce moment on entend des oiseaux siffler : Entendez-vous dit-elle, ce qu'elles disent dans les sifflets de gutta percha qu'elles s'attachent au palais.

Mai 92. Avec les mauvais traitements que vous me faites subir ici, je vais être certainement estropiée. Je vais avoir une hernie; il y a longtemps que j'en aurais une si toutes les nuits je ne me levais pour m'asseoir sur ma table de nuit. Et voyez l'effet de l'électricité sur mes mains rouges comme cela, tout m'écoeure, l'électricité se porte au cœur, ça m'empoisonne le cœur. De fait, M^{me} G. présente à ce moment de l'embarras gastrique.

Du bain je sors avec les pieds violets, c'est trop d'électricité, je ne sais comment j'y résiste. J'ai du mal en moi.

Juin 92. Je suis désossée par la mauvaise nourriture. La sœur amie de ces demoiselles de cris-cris chantage leur conseille de me priver de nourriture. Jugez de mon dépérissement.

La nuit, la R. et d'autres femmes me disent : on veut voir votre ventre, on vous voit toute nue, on veut voir si vous avez un enfant, on veut voir si vous en aurez encore, vous avez beau vous cacher, on vous voit quand même. Ils me tiraillent les

intestins tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en bas. Ils m'ont culbuté l'intérieur du ventre, je n'en guérirai pas, il est impossible de remonter ce qui est descendu. Depuis trois mois j'ai une grosseur dans le ventre tantôt à droite tantôt à gauche, suivant que je repose sur l'un ou l'autre côté. C'est comme si j'allais accoucher dans peu. Maintenant j'ai des écoulements tantôt de chyle, tantôt de sang comme une de mes amies après son accouchement. C'est eux qui me font cela. J'éprouve comme si j'allais accoucher, je le sens bien; puisque j'ai eu deux enfants je sais ce que c'est. Cette R. avec d'autres (je les entends, ce sont de petites voix douces qui causent dans leurs tubes et se transmettent par téléphone) me font des saletés que je ne puis dire qu'à mon mari. Moi qui ai toujours eu un sang pur, qui n'avais jamais été malade, le matin mes os des genoux, mes nerfs sont comme affaiblis. Je ne puis plus me tenir debout, ils m'ont attaqué la santé

Tous ces gens de nuit correspondent aux femmes de cris-chantage de jour. Ce lynchage ne devait pas être, je suis victime d'audacieux méchants.

G. présente de temps en temps des idées de satisfaction. Dans ses monologues sur tout elles sont fréquentes : Ah ! mon fils, il entrera dans n'importe quelle famille. Il voit loin ; vous ne pouvez savoir les grandes choses qu'il voit dans sa pensée. Et moi qui n'ai jamais eu un mal de tête avant d'être ici, je ne vois que des grandes choses aussi. Si vous saviez comme c'est léger dans ma tête, je ne la sens presque pas. Je vois des ministres, des gouverneurs, des médecins dans ma famille. Ah ! ma mère était une femme intelligente. Quand j'étais encore dans mon ménage mon mari m'avait passé une chaîne de sûreté à la porte, il s'apercevait bien de certaines taquineries du dehors.

Toutes mes ennemies sont des commerçantes en liquidation; toutes ces femmes religieuses sont des ex-commerçantes en périliction de commerce. Les saletés qu'ils me font entendre la nuit, me révolutionnent et cette révolution me donne des crachements de sang le matin.

J'ai un cousin médecin qui a été couronné pour un fait de dévouement. C'est lui qui a beaucoup d'amis. Je lui ai écrit des lettres, il les a conservées. Ah! c'est que mes lettres étaient très spirituelles; il a bien vu que j'avais beaucoup d'esprit. Des messieurs haut placés m'ont dit que j'avais raison. Ce sont des gens d'esprit!

Décembre 1892. — Voilà bientôt trois ans que je suis au milieu de cette société de femmes, qui sont en général de la corporation des tailleurs, ouvrières, femmes d'ateliers de maisons en liquidation. La sœur supérieure est un homme. Il y a deux hommes habillés en femmes qui couchent dans mon dortoir.

Moi, retirée du commerce, je ne m'occupais de personne. Mais la jalousie ambitieuse de ces gens d'ateliers, qui la plupart vivent sans être mariés, ne trouve rien de mieux que de faire le malheur des honnêtes gens. On me retient sans motif pour me faire subir des orgies la nuit, et le jour un jeu et des scènes outrantes. Ah! cette R... est une spirite dans l'âme. En se réunissant plusieurs, ils concentrent sur moi leur volonté. Alors ils développent une force considérable de plusieurs chevaux. Mes boyaux sont déplacés, le pyllore tirailé. Ils ont fait un jouet de mon corps et m'ont fait sauter comme une balle dans mon lit. Les bonnes, qui ne sont autres que des filles-mères, font des expériences sur moi. J'en ai du délabrement des organes. Quand je dors je ne sens rien, mais à mon réveil,

vers deux heures du matin, j'éprouve une sensation comme si je venais d'accoucher. Puis c'est comme si une hernie allait sortir et j'ai des tiraillements des deux côtés du ventre.

Il faut que je sois vraiment forte pour supporter tout cela. On m'a tiré les boyaux du ventre. Voyez, ajoute G..., cette espèce de pensionnaire assise, elle doit avoir sur elle des flacons, car, à chaque fois que je passe auprès d'elle, on dirait que tous mes intestins sont remués et qu'ils vont tomber.

G... est remarquable par la netteté de ses hallucinations diverses et par l'évolution normale de son délire. Aucun trouble de la sensibilité n'en marque le début, seuls existent les troubles des sens spéciaux; ce n'est donc que deux ans après que se manifestent les troubles de sensibilité viscérale. Aucun obstacle ne sera apporté à la marche normale de la maladie par la ménopause qui s'est produite en 1881. Si nous suivons l'évolution des hallucinations de la sensibilité générale, leur localisation dans presque tous les viscères, leur mode d'évolution, les idées hypocondriaques fréquentes qui les accompagnent, nous ne pouvons nier les rapports de cet état nerveux, né sous l'influence du délire des persécutions, avec les diverses variétés hypocondriaques : Troubles de la digestion, ballonnement du ventre; on larde G... au bas ventre; examen minutieux des aliments, des matières fécales, idées d'empoisonnement, craintes de maladie, mâchoires douloureuses et dents ébranlées, douleurs lancinantes des joues, diarrhées fréquentes, tiraillements du ventre, coups de stylet à l'anus, dysenterie, ventre serré comme par des cordes, torsion des côtes, état gazeux et gonflement sous les côtes et à l'aisselle, maux de cœur, sensation de fatigues intenses, douleurs intermittentes surtout nocturnes; mouvements et tumeur abdominaux, on lui écartèle le ventre,

sensations génitales de la parturition qui se prépare ou vient de s'accomplir, craintes de hernie; etc. Telle est l'évolution des troubles de sensibilité. Je dois ajouter que G.. présentait fréquemment des embarras gastriques se manifestant en dehors des symptômes que je viens d'énumérer avec conjonctives jaunies, douleurs de tête à ces moments seulement, malaises hypocondriaques avec chaleur et moiteur généralisées. Les idées hypocondriaques de G... sont multiples, de même que ses craintes et ses préoccupations du même genre. Elles ne masquent aucunement les hallucinations de l'ouïe qui les fixent dans l'esprit de la malade et les confirment. Les voix, les idées hypocondriaques et les troubles de la sensibilité s'alimentent réciproquement, exercent pour ainsi dire une action synergique, dans cette période d'essais de systématisation, sur l'évolution rapide de ce délire vers la mégalomanie. C'est chez cette malade que nous avons pu suivre le plus commodément les rapports entre l'hallucination auditive et les préoccupations dominantes de la malade, entre les voix et les troubles divers de la sensibilité. Nous avons vu ses voix suivre constamment les préoccupations de G... et non les précéder; ses voix sont l'écho de sa pensée, l'annonce de ce qu'elle désire, demande ou craint, la réponse à une de ses questions, etc. En fait, l'hallucination auditive n'apparaît parfois sous forme de voix que lorsque la persécution est établie, lorsque le délire est depuis longtemps existant. De même, au début du délire des persécutions, les voix sont la conséquence d'une idée, d'une crainte malade ou non, et non la cause de cette idée.

G... est un exemple de délire chronique à évolution progressive des plus caractéristiques. Le délire des persécutions s'établit d'abord avec les troubles de la sensibilité spéciale qui

le caractérisent, puis survient l'élément hypocondriaque avec ses caractères particuliers, également caractéristiques. Nous avons assisté à la naissance des hallucinations générales et nous avons suivi leur évolution jusqu'au départ de G... Nous avons vu prédominer tantôt les hallucinations auditives, tantôt les troubles de la sensibilité générale avec les préoccupations hypocondriaque concomitantes.

OBSERVATION VII.

Service de M. le Dr Ritti. — Troubles viscéraux et préoccupations hypocondriaques précédant de quelques mois l'apparition des illusions de l'ouïe et de la vue. Le délire des persécutions se développe uniquement sur ces troubles de la sensibilité spéciale. Les troubles de la sensibilité générale peu douloureux ne sont rattachés au délire qu'après la naissance des premières idées ambitieuses et quand se sont déjà manifestées quelques modifications de la menstruation. La ménopause détermine chez cette malade une extension et une suractivité des divers troubles de la sensibilité.

M^{me} L... a 53 ans. Régée à 13 ans. Ménopause en mars 1892 ; les règles ont cependant réapparu une fois en décembre suivant et ont duré quatre jours. Père mort à 73 ans, était aveugle depuis 17 ans, la cécité s'était établie lentement. Mère devenue

aliénée à 50 ans (ses enfants l'empoisonnaient), morte à 68 ans, elle avait 42 ans quand elle eut M^{me} L..., la plus jeune. Une sœur de la malade n'a pas la tête bien solide, ne pouvait rien apprendre est mariée et mère de famille féconde. L'ainé des frères de la malade à 19 ans de plus qu'elle. Un autre frère est petit, gros, laid, strabique. Un troisième est sourd depuis l'enfance, un quatrième frère est bien portant. L..., mariée, eut deux enfants, l'un mort de méningite à l'âge de 4 ans, l'autre bien portant. Aucun trouble mental antérieur à celui-ci. Son mari mort en 1880, l'année suivante L... eut des troubles d'estomac qui la préoccupèrent longtemps, barres, tiraillements, aigreurs, sensation particulière comme si on la pinçait à ce niveau avec une patte de homard, battements de cœur et douleur précordiale. En 1888 sciatique aiguë droite avec douleurs des reins particulièrement intenses. En 1887 sciatique à gauche. En 1888 névralgies d'un côté de la tête, puis lumbago intense, constipation que la malade combat par l'emploi quotidien de l'aloès jusqu'à son internement. C'est en 1888 que semble commencer le trouble mental : « Je ne suis pas comme tout le monde, se disait-elle, c'est singulier comme on s'occupe de moi. » En 1887 on lui avait supprimé une pension de 600 francs, elle dut déménager pour prendre un logement plus petit. Elle fut 5 à 6 mois tranquille dans sa nouvelle demeure, le concierge d'abord très poli commença à lui donner « des petits coups de pattes », à faire des allusions désobligeantes. « Quand il disputait sa femme, il lui reprochait toujours des actes qui étaient les miens » dit L... Parfois il criait dans la cour : « Nous n'aimons pas les femmes de mauvaise vie », ayant l'air de dire que j'amenaï des hommes chez moi. Je travaillais alors chez les L..., sœurs de mon mari et riches, elles faisaient aussi des allusions à ma

conduite. On me regardait dans les rues, surtout la tête et le coude, au point que je me regardais moi-même dans les glaces, craignant d'avoir quelque excentricité dans ma mise. C'étaient des signes, des conversations que je ne comprenais pas, des impolitesses tellement déguisées qu'on m'aurait traitée de folle si je m'en étais plainte. A ce moment, j'ai acheté du bicarbonate pour mon estomac, le pharmacien avait l'air de m'attendre, le paquet était tout prêt et pas cher, après en avoir pris mon ventre devint énorme et dur. On m'avait fait préparer cette poudre pour m'empoisonner, je le comprends maintenant, j'emportais alors ma solution à mon travail. Le chemin était long pour revenir le soir, des individus me regardaient d'un air effronté. Rentrée à 10 heures on frappait à ma porte pour me faire croire que la maison était hantée, etc... C'est en avril 1888 qu'ont commencé les reflets de physique, qui marchaient à travers les stores verts et ont duré 2 ans. J'ignorais au début qui me faisait les signes physiques.

En 1889, les fournisseurs ont commencé à me regarder avec défiance, ils rangeaient leurs marchandises comme si j'allais les leur voler, me vendaient des aliments avariés ou empoisonnés. Je ne disais rien, mais n'y rentrais plus, et suis allé faire mes provisions au loin. J'ai commencé à comprendre que les signes physiques provenaient d'une société de peintres, je posais derrière ma fenêtre, je parlais, on me répondait par les reflets et les cognements; un bruit de tamtam m'indiquait les poses diverses que je devais prendre, je ne savais pas que c'était Meissonnier qui les produisait. Je souffrais alors de ce manège que je ne comprenais pas.

A l'exposition, je vis un tableau de H. Vernet, il me semblait alors que ce nom remplissait le monde, les reflets m'ont fait

connaître qu'il était mon père. C'est donc par les reflets de physique que j'ai commencé à comprendre.

En revenant de chez les L... une voix douce me disait alors : « ne dis rien, tu te vengeras, tu seras très riche. » Mais depuis quelque temps déjà des locataires la traitaient de vache, etc... En septembre M^{me} L... ne veut plus travailler, elle souffre trop moralement, elle continue à poser, s'imaginant que son logement est une véritable lanterne, qu'on la voit de partout, que des peintres distingués font ses portraits.

Elle ne sortait guère alors, ne pouvant faire un pas sans rencontrer des femmes, jusque vers la porte de son appartement. Les unes la regardaient en riant ironiquement, d'autres la suivaient.

Je ne savais pas alors, dit L., que certaines femmes se fréquentaient entre elles, voulaient me faire passer pour qui je n'étais pas. Un jour j'ai craché devant une, elle a bien compris. Pendant 15 jours je n'ai plus rencontré que des loqueteux, des déformés, des mendiants galeux pour me donner leur maladie. En butte à ces persécutions, voyant ces conversations, signes, etc., ça m'émotionnait, me donnait des craintes, au point que j'ai été sur le point de me noyer dans la Seine, il y a près de 4 ans. J'y étais bien décidée. Des cochers se détournaient de leur chemin pour me cingler.

Quand je sortais de chez les L., elles se disaient : « Oh ! elle ne rentre pas chez elle ». Au moment de mes époques, elles faisaient croire que j'allais chercher du sang à l'abattoir et tout le long des rues on ne voyait que garçons bouchers avec linges ensanglantés.

D'après ce qui vient d'être dit, on voit que L., trois ans avant la ménopause, à la suite de la suppression d'un pension de 600 fr.

obligée de restreindre ses dépenses, vivant seule ou plutôt, d'après ses paroles, recevant parfois une visite masculine, manifeste des troupes gastro-intestinaux pour la guérison desquels elle emploie l'aloès et le bicarbonate de soude. Les préoccupations de ce côté s'affaiblissent ensuite, ou plutôt persistent masquées par le changement des autres vis-à-vis d'elle, les allusions son immortalité, c'est à dire par ces interprétations délirantes auxquelles viennent s'ajouter ensuite les signes ou reflets physiques. Ces reflets tiennent lieu d'hallucinations auditives, par leur moyen elle arrive à s'entretenir avec des ennemis, puis avec des amis. Comme les hallucinations de l'ouïe, ils confirment la malade dans les idées qui germent dans son esprit et c'est par leur intermédiaire qu'elle arrive à constituer un début de systématisation définitive mégalomaniacale : « C'est par eux qu'elle a commencé à comprendre, qu'elle a été coufrimée dans les idées qu'Horace Vernet était son père, qu'elle allait posséder une grande fortune. » Pendant ce temps, aux allusions à son immoralité avaient succédé de rares insultes ayant le même objet, aux préoccupations gastro-intestinales les idées d'empoisonnement. C'est dans de telles conditions physiques que la ménopause survint. Presque en même temps, les hallucinations de l'ouïe vagues jusqu'alors se manifestent par des phrases complètes. Une vraie conversation s'engage entre la malade et ses voix, qui l'insultent, la menacent. Pendant 5 mois elle leur tient tête, mais les sels de physique lancés par ses ennemis par tout le corps, et surtout à la matrice, l'abattent, elle ne se couche plus, ses jambes gonflent et s'ulcèrent. Trois fois de suite elle va trouver le commissaire de police : « Les brigands m'ont dit que vous étiez vendu à eux, lui dit-elle, je vous prie néanmoins de venir les chasser de leur repaire. »

C'est quelques jours après que L. fut internée.

A son entrée, elle est en pleine voie de systématisation définitive, depuis 7 mois elle est en conversation avec ces voix, voilà 54 nuits qu'elle ne s'est pas couchée : « Mon mal de jambe n'est pas naturel, dit-elle, ils n'ont qu'à le supprimer en ne me jetant plus ni punaises ni sels de physique. » Quitte ta fortune, me disent-ils, où nous t'assassinerons... Voici d'ailleurs mon histoire : L'origine de mes persécutions date de mon enfance, ceux que j'ai appelés papa et maman ne l'étaient pas. Mon vrai père est Horace Vernet, ma mère est une riche héritière.

A l'âge de six ans, Ricord, notre médecin d'alors, m'a inoculé la syphilis, je suis devenue strumeuse des pieds à la tête, Maisonneuve m'a guéri et continue à me soigner ou à prévenir les maladies. Je crois l'avoir déjà vu une fois. M. L... n'a jamais été mon mari, il n'a jamais été qu'un homme de paille, un instrument de ces monstres pour me faire mourir ou me torturer. Il est mort, mais mon vrai mari Meissonnier ne l'est pas. J'ai été mariée à lui à minuit, plusieurs jours avant que ce L... fit le simulacre de m'épouser en plein jour. Etant un peu somnambule, je réponds la nuit aux questions qu'on me pose, le lendemain je ne me le rappelle pas. C'est ainsi que pendant 30 ans, pendant le jour, j'ai pu ignorer ma vie de sommeil, c'est ainsi que j'ai pu donner mon plein consentement pour épouser Meissonnier, car je suis plus intelligente dans ma vie ensommeillée que dans ma vie éveillée. Maintenant, je me rappelle de plus en plus pendant le jour ma vie nocturne, la lumière s'établit dans mon esprit. Depuis quelque temps, je me disais que je pourrais bien être l'épouse de Meissonnier, les amis en me parlant m'ont confirmé dans cette idée et même mes ennemis. Ceux-ci sont : Boulingrin (d'Aumale), Couturier (Joinville), Morin (Nemours),

Gantier (Montpensier), et les deux Patenôtres (comte de Paris et duc de Chartres). Ils veulent ma mort et me le disent : « Mais crève donc », « Nous te cinglons ».

C'est en mars 1892 qu'ils ont commencé à me parler : « Dis donc, Charlotte, veux-tu converser avec nous ? » puis ils m'ont accusé d'avoir été la putain de Meissonnier, m'ont dit qu'ils avaient ma fortune et entendaient la garder ; « Chameau véreux, prostituée, faut que tu crèves ». Ils ne me parlent pas de la même manière que vous ; c'est un langage à voix basse, inarticulé au dehors, mais très bien articulé dans ma pensée. Ils me parlent par une boîte de communication téléphonique invisible. Je leur ai ainsi fait avouer tous leurs crimes, vols, assassinats, calomnies. Mais enfin, ça vous met à bout d'entendre toujours ce bruit à vos oreilles. J'ai voulu me les boucher, j'entendais quand même, c'est donc bien dans le crâne qu'ils me le produisaient ; ce serait un bon moyen pour faire entendre les sourds. Au début, ils faisaient du bruit pour m'empêcher de dormir ; maintenant ils m'insultent, me menacent, me disent des horreurs qu'on n'ose pas répéter, me font des injonctions, m'annoncent ce qu'ils veulent ou vont me faire : « Vous avez la coqueluche, m'ont-ils déjà dit, et ils m'ont occasionné des expectorations ; ils m'avaient donné cette maladie.

Tout s'enchaîne dans ce qu'ils me disent ou me font, tout est dirigé vers le même but, ma mort. Il y a cinq ans, j'avais toujours mal à l'estomac, maintenant ils me cinglent les membres d'élancements et la matrice de démangeaisons insupportables ; c'est comme si on m'enfonçait des épingles. Ils me cinglent l'intérieur de la poitrine, j'étoufferais sans cesse, si je ne buvais de l'eau vinaigrée plusieurs fois le jour. Ils agissent de même la nuit sur ma tête qui, au matin, est étonnée et me

semble énorme ; alors j'ai des étourdissements et me frictionne avec du vinaigre. Si j'éprouve le besoin d'aller du ventre, ils me disent : Tu n'iras pas ch... (ils emploient le mot), ils m'arrêtent les matières, je suis parfois deux jours sans aller du ventre, ils veulent me donner une congestion cérébrale. A un moment donné, ils m'envoient sur mon lit un mille pattes, la bête immonde des vénériens, des bêtes à teigne et à gale, ils me cinglaient de ces bêtes. Parfois, grâce à leurs sels, je sens comme si mes habits me brûlaient à la partie externe de la cuisse droite. A certains jours, j'ai comme des boutons de rougeole sur les mains. Quand j'étends la jambe, je sens comme si on me coupait la peau du talon. Depuis quelques jours, ils me disent : « Tu en auras, que tu le veuilles ou non. Si tu ne veux pas, nous te donnerons la sensation. » Je sens alors comme un frémissement de tout le corps, etc.... Ils voudraient faire croire que je suis une passionnée.

Mais j'ai aussi des amis, qui me parlent ; ces amis sont : le vrai duc d'Orléans, le duc d'Enghien, mon mari, Maisonneuve, les violettes du duc d'Orléans, etc....

En résumé : 1^o Période d'inquiétudes avec préoccupations hypocondriaques : troubles gastro-intestinaux, précautions thérapeutiques exagérées, idée que tout le monde la regarde, qu'elle n'est pas comme les autres. — 2^o Période d'interprétations délirantes : les préoccupations relatives aux troubles stomacaux persistent, un peu masquées. — 3^o Période de persécution : les reflets physiques se manifestent, aux pensées qui germent dans l'esprit de la malade ils répondent oui ou non, le bruit de tam-tam commande ou impose des ordres qu'elle comprend. A la vue d'un tableau d'H. Vernet, naît le sentiment intime — que ce nom remplit le monde, puis l'idée que cet

homme pourrait bien être son père. Les reflets physiques interrogés répondent : oui. Puis naît l'idée que Meissonnier pourrait bien être son mari, L... croit poser devant Meissonnier.

C'est en juin 1891 que cette idée lui est venue, elle n'est confirmée que plus tard, en mars 1892, par le langage des ennemis et des amis. « Après plusieurs visites de mon mari, qui se disait Marius M... et artiste, de la manière qu'il me regardait, je me suis dit qu'il devait être un grand artiste et peut-être un maître. De là à supposer qu'il était grand maître, je n'ai pas eu à attendre longtemps. » C'est dans un tel état d'esprit que la ménopause surprit L... Les voix se font entendre pénibles et actives, les hallucinations génitales surviennent ensuite, mais les premières restent prédominantes. Les troubles de sensibilité générale et génitale ne semblent pas prendre un caractère d'intensité considérable. Les ennemis d'abord, puis les amis ont confirmé L... dans son système mégalomane, il ne lui reste plus qu'à le développer. Elle s'est dit à un moment donné que son fils aîné n'est peut-être pas mort. Elle en est certaine maintenant, car il est venu embrasser sa mère pendant la nuit, elle l'a entendu dire : « Mère chérie ». Actuellement des amis, les dahlias bleus, parlent à L... de ses oncles, etc.... Les hallucinations génitales diminuent, il y a tout lieu de croire que le délire des grandeurs devient de plus en plus prédominant.

« Je suis, dit-elle, une femme qui a bien souffert et souffre encore, mais qui sera bien vengée. J'aurai la consolation de connaître tous les miens *éveillée*, ne les ayant jamais connus qu'*endormie*. Si j'ai subi des regards moqueurs et insolents, j'en ai bien souffert ; mais j'ose dire aussi que ma beauté et ma modestie me donnent droit aux regards respectueux. Tou-

« jours des souffrances bien grandes m'ont accablée, mais aussi
« des protecteurs puissants m'ont soutenue. »

Si nous passons maintenant à l'examen des idées hypocondriaques manifestées par L..., nous voyons qu'elles ne constituent pas un délire organisé. Ce sont des idées hypocondriaques isolées bien que fréquentes, s'appliquant à des maladies physiques antérieures ou consécutives à l'apparition du trouble mental ; ce sont des craintes de maladies que peuvent lui donner ses ennemis et d'empoisonnements.

Les troubles gastriques se manifestent d'abord seuls, mais généralisés à tout le tube intestinal. Un an après commence le délire des persécutions avec bruits, signes, reflets, etc. ; en un mot, avec troubles des sensibilités auditive et visuelle surtout. Même pendant quatre ans, les reflets physiques sont l'hallucination prédominante, les bruits sont secondaires, ce qui n'empêche pas le délire des persécutions de se développer en dehors des troubles de la sensibilité viscérale qui sont masqués et ne sont pas encore rattachés par la malade à son délire des persécutions.

L... traverse la période de systématisation progressive, arrive à la systématisation définitive avec les seuls reflets physiques. C'est alors que les troubles gastro-intestinaux sont attribués à des empoisonnements.

La ménopause survenant détermine immédiatement une extension de l'élément douloureux hypocondriaque, de l'oppression, des démangeaisons, des douleurs rénales, des hallucinations génitales s'ajoutent et même des troubles cérébraux, « étonnement, tête gonflée » ; L... a mal à la tête toutes les nuits, ça se passe au matin. On voit que si ces troubles de la sensibilité n'ont pas acquis une intensité considérable, ils n'en présentent

pas moins tous les caractères d'un état nerveux hypocondriaque par la marche et la localisation de l'élément douloureux, par la présence d'idées hypocondriaques certaines.

OBSERVATION VIII.

Les troubles de la sensibilité générale ne jouent aucun rôle dans le délire, les hallucinations de l'ouïe et surtout de la vue, suffisent à l'évolution délirante. La ménopause prochaine s'annonce par des idées érotiques. Nous ignorons si la malade a présenté des troubles viscéraux antérieurs à son délire

J., aliénée en liberté, mère morte très-âgée, de fracture du fémur. Père mort tuberculeux. Frère bien portant.

Institutrice, elle était devenue impossible dans son école et frappait les enfants. Vers l'âge de 38 ans, elle crut voir les divers instituteurs avec lesquels elle se trouvait en contact, lui faire comprendre par des signes, par leurs manières, par leurs démarches, qu'ils la désiraient pour épouse. Mais tous semblaient reculer devant une franche démarche. De son côté, le directeur de J. semblait savoir quelque chose. Pourquoi toutes ces manières, que signifient toutes ces assiduités douteuses, tous ces signes d'intelligence? J. a trouvé le mot de l'énigme : un oncle dont sa mère lui a parlé, aurait quelque raison de lui léguer sa fortune à sa mort. Tout le monde semble savoir ce

qui se passe, J. se renseigne d'après les manières du directeur, elle comprend que son oncle est mort depuis trois ans, lui laissant 400,000 francs, mais à la condition qu'elle se marie. Elle annonce, en 1883, l'heureuse nouvelle à son frère, qui lui répond : « Ta lettre est bien énigmatique; rien d'officiel du notaire, des conditions à remplir pour toucher cet héritage, il se peut même faire que les circonstances ne se présentent jamais, il y a une machination tramée contre toi, ce qui se passe met entrave non seulement à ton bonheur, mais au mien, l'héritage est prêt, la vente des biens terminée, tu te trouves dans une singulière situation, par suite de la délicatesse et de la lâcheté des deux jeunes gens, ton directeur a une influence sur ton héritage et par conséquent sur le mien. Je serais heureux de comprendre, mais je ne comprends pas. » Les prétendants de J. ont donc cette délicatesse parce qu'elle vient d'hériter, et cette lâcheté parce qu'ils n'osent pas la demander franchement en mariage. Pendant ce temps les commerçants du quartier la regardent d'un air particulier, tous semblent être prévenus de son arrivée et prévenus contre elle. Un inspecteur des écoles lui a fait comprendre par ses manières et ses démarches qu'il voudrait l'épouser, mais l'institutrice en chef est jalouse, déteste J. et la poursuit de sa jalousie, car elle veut donner sa fille à l'inspecteur. Un autre prétendant est venu demander la main de J.; mais à la première rencontre J. trouve qu'il a une tête grimaçante; une tête de singe. Elle l'a revu plus tard marié, c'est un fort beau jeune homme. A la fin de 1884 J. a dû quitter l'enseignement. Quelque temps avant, son frère lui écrivait encore : « Et ton mariage, pourquoi le recules-tu toujours? Et ta nomination au poste de directrice sur lequel tu comptais un peu? La mort de mon enfant n'a pas l'air de vous toucher, puisque

je suis sans réponse depuis longtemps. » En effet, la mère de J. partage les idées de sa fille.

Après avoir quitté sa fonction, J... croit reconnaître dans la maison voisine un homme âgé qui aurait, comme les autres, manifesté par ses manières des intentions matrimoniales. Elle découvre peu à peu, par les signes du tapissier d'en face, que ce prétendant L..., est détenteur du testament. L..., de son côté, par les mouvements qu'il imprime à sa fenêtre, à ses stores, par les bruits qu'il fait entendre à J... à travers les murailles, lui indique qu'il y a une « clause » à remplir pour que le mariage puisse avoir lieu, qu'il y a des empêchements, que J... doit se soumettre à certaines conditions indiquées par les signes et les bruits. J... ne doit pas sortir. Pendant sept ans la malade n'est pas sortie de son appartement, elle suit pendant ce temps tous les mouvements des locataires d'en face, trouvant une signification à tous leurs mouvements, elle écoute les pas des locataires voisins, y trouve des indications suivant qu'elle les regarde comme des ennemis ou des amis. Tout le voisinage joue un rôle dans son système de persécution. Mais toutes les persécutions s'accumulent : L... a une maîtresse dans la maison d'en face, cette maîtresse devient volontairement enceinte des œuvres de L... dans le but d'obtenir l'héritage de J..., qui s' imagine qu'on voit tout ce qui se passe chez elle, qu'on entend le moindre de ses mouvements de l'appartement de sa rivale. D'ailleurs, L... lui fait comprendre qu'il sait tout, il a même des exigences : J... ne doit pas sortir dans la rue, doit se coucher à cinq heures et se lever à deux heures du matin, ce que J... accomplit de point en point. Même pour faire savoir à L... qu'elle est bien levée à l'heure fixée, J... fait dans son logement un bruit à réveiller tous les locataires voisins. Pour faire com-

prendre qu'elle accepte le mariage, J... doit écrire en face de sa glace, un bonnet blanc sur la tête et des manches jaunes aux bras, etc. J... est obligé non seulement d'écrire chaque jour, mais de mettre à la poste toutes ses lettres, sa pauvre mère est chargée de les affranchir et de les porter, elle le fait consciencieusement sans s'occuper de la dépense.

Un bruit, un reflet de glaces ou de carreaux, une fenêtre ouverte, des stores plus ou moins baissés, tout a une indication, une signification. Le bruit des pas d'un locataire voisin indique qu'il faut « travailler » dans le torchon ou dans le rideau » suivant que ce bruit est plus ou moins intense. Le tapissier d'en face met-il sa main sur sa tête en élevant le coude, J... croit qu'il faut faire monter dix litres de vin pour les verser dans le trou de son évier. Elle se soumet à toutes ces manœuvres, espérant que L... va enfin venir la demander en mariage. Mais la rivale d'en face attire L... par ses caresses ; celui-ci lui rend des visites fréquentes, les ennemis de J... s'en mêlent et L... ne vient jamais, n'est que plus exigeant. Le tapissier d'en face, un mouchard, fait à J... des signes qui lui indiquent ce qu'elle doit faire pour déjouer les machinations de ses ennemis, tout le monde des environs joue un rôle dans ce système de persécution provisoire. L... Hu se charge de renseigner ses ennemis, qui ne se privent pas de venir aux renseignements chez la concierge.

Pendant ce temps. J. est arrivée à la période de la ménopause, les idées érotiques correspondantes ont sans doute quelque rapport avec l'âge physiologique de la malade, cachée-dérrière des rideaux épais, elle regarde fixement des jours entiers les fenêtres de sa rivale et décrit, comme si elle les voyait de ses yeux, les scènes lubriques auxquelles se livreraient les deux

amants. Aucun détail ne manque dans la description que fait J. des orgies amoureuses de son prétendant et de sa rivale. On croirait à une hallucination de la vue complète. Nous ne pouvons citer les nombreux écrits qui indiquent l'état d'esprit de la malade qu'il nous suffise de faire remarquer, que depuis près de douze ans qu'est né le délire des persécutions, J. ne se plaint d'aucun trouble de la sensibilité générale, seules les illusions, de la vue et de l'ouïe existent, et c'est sur elles seules que s'est constitué le délire qui a passé par une période d'étonnement ou d'inquiétude, puis par les idées délirantes pour arriver à la constitution définitive de la persécution et à des essais de divers systèmes de persécution. C'est un véritable délire des persécutions, qui évolue vers une systématisation définitive mégalomaniacque, car une lettre récente de la malade dont nous avons perdu la trace, indique qu'un ami puissant la soutient, mais qu'il faut se défier de ce que peuvent dire ses ennemis qui sont légion et sont plus acharnés que jamais à lui nuire par leurs mensonges et leurs calomnies. En réalité J. était, il y a quelques mois, au moment où elle écrivit cette lettre, plus malheureuse que jamais ; sa fortune, qui était raisonnable est entièrement dissipée, sa pauvre mère à qui la misère prochaine ouvrait enfin les yeux, jetée à terre par sa fille à qui elle ose désobéir, meurt d'une fracture du fémur consécutive à sa chute. J. expulsée d'un premier logement, vient d'être chassée d'un second, n'ayant pour vivre que le prix des derniers meubles qui lui restent. J. est intelligente, défiante, sa mémoire est entière. De temps en temps elle s'excitait, et de son balcon insultait sa prétendue rivale.

Dans l'observation VII, nous avons vu les troubles de la sensibilité spéciale (vue et ouïe) rester jusqu'à la ménopause les

seuls actifs dans l'évolution du délire. Jusqu'à ce moment les reflets physiques et les bruits sont les seuls troubles sensoriels sur lesquels se développent les idées délirantes; les préoccupations hypocondriaques restent isolées et stationnaires; le délire des persécutions évolue seul en présence d'un élément hypocondriaque négligeable; les troubles visuels sont prédominants.

Dans l'observation VIII, le délire des persécutions s'est développé dans les mêmes conditions. Si des troubles de la sensibilité générale existent, ils ne sont pas rattachés au délire qui évolue d'une manière indépendante, avec les bruits et les signes comme seuls troubles sensoriels. Des idées érotiques se manifestent à l'approche de la ménopause. La malade ne sera peut-être jamais persécutée dans son corps, si la cessation des règles n'entraîne comme dans l'observation VII une explosion des manifestations pathologiques de la sensibilité générale.

Dans toutes les observations où des renseignements suffisants nous ont été donnés par les malades eux-mêmes, nous avons vu l'hypocondrie primitive, les troubles nerveux neurasthéniques ou hypocondriaques plus ou moins récents se compliquer tardivement ou non de délire des persécutions et le précéder. Nous avons vu celui-ci se manifester non en même temps que les troubles de la sensibilité spéciale et se développer avec eux, tandis que les troubles de la sensibilité générale sont accompagnés au début d'idées ou de délire hypocondriaques. Il nous est permis de tirer de ces faits des conséquences générales.

Dans les deux cas d'hypocondrie primitive que nous avons cités, les idées d'empoisonnement ont été les premières idées de persécutions. Le premier malade a manifesté des hallucinations du goût, la seconde, des hallucinations de l'odorat comme premiers troubles de la sensibilité spéciale, en même temps que

se manifestaient les illusions visuelles et auditives. Cette extension centrale de troubles, d'origine viscérale apparente, vers les territoires centraux de la sensibilité spéciale du goût et de l'odorat nous semble naturelle et nous explique facilement les idées et les délires de persécution qui accompagnent si fréquemment l'hypocondrie.

Nous expliquerions de la même manière les idées d'empoisonnement contemporaines ou non des illusions visuelles et auditives, dans les cas où le délire des persécutions n'est précédé que par des troubles viscéraux moins accentués ou moins chroniques.

Il nous reste à démontrer comment peuvent se développer l'hyperesthésie des sens de l'ouïe et de la vue.

Tout le monde connaît les tintements, les bourdonnements d'oreilles qu'entraînent avec les maladies gastro-intestinales surtout, la fièvre typhoïde par exemple. De ce fait nous pouvons rapprocher les constatations analogues que nous avons faites chez nos persécutés : Mme de B. entend des bruits en même temps qu'elle éprouve ses sensations viscérales intimes. Mme Lac est dans le même cas. L'une et l'autre, en dehors de leurs sensations viscérales prédominantes, entendent « un tapage des oreilles » ou « des bourdonnements et des battements ». Tous nos persécutés ont éprouvé, au début du délire, des illusions visuelles et entendu des bruits ; la plupart présentaient à ce moment des troubles viscéraux. Nous sommes ainsi conduits : 1° à cette affirmation, que le délire des persécutions a une relation certaine, peut-être nécessaire, avec les troubles de la sensibilité viscérale, avec les états nerveux neurasthéniques ou hypocondriaques ; 2° à cette hypothèse, que les troubles visuels et auditifs ont une relation probable avec l'hyperesthésie de la

sensibilité viscérale. En effet les hallucinations de l'ouïe sont les plus constantes dans le délire des persécutions comme les troubles gastro-intestinaux sont les plus fréquents dans les états nerveux qui le précèdent. Enfin, la malade de l'observation VIII n'a que des illusions visuelles et auditives depuis dix ans qu'elle est persécutée, peut être parce qu'elle n'a que des troubles de la sensibilité viscérale négligeables, comme nous l'avons vu aussi dans l'observation VII.

Chez nos divers malades, les troubles viscéraux ont ordinairement précédé l'apparition du délire des persécutions. Celui-ci semble donc dépendre des premiers plus qu'ils ne dépendent de lui, comme les hallucinations de la sensibilité spéciale dépendent des troubles de la sensibilité viscérale. De là cette sorte d'indépendance tout à fait relative des troubles viscéraux si constants, si nécessaires dans le délire des persécutions. D'après ces considérations, il nous est permis de nous demander si tout délire des persécutions n'est pas précédé de troubles viscéraux plus ou moins évidents. Cette question est peut-être la plus difficile à résoudre, étant donnée la difficulté d'assister à la naissance de cette maladie, si insidieuse à son origine. Des troubles de la sensibilité spéciale sans manifestations viscérales concomitantes ou prémonitoires nous semblent au moins douteuses, sinon impossibles.

CHAPITRE VI.

Influence des divers troubles de la sensibilité dans la période ultime du délire des persécutions.

Nous n'avons étudié jusqu'alors les persécutés que dans les deux premières périodes de leur évolution; nous allons les suivre dans leur systématisation définitive avec ou sans mégalomanie, avec ou sans stéréotypation. Une douleur intense, bien qu'habituellement rémittente ou intermittente chez les persécutés, une douleur qui n'a pas de tendance vers une amélioration progressive et durable, établie à perpétuité dans les mêmes organes, peut absorber à son profit les préoccupations individuelles et provoquer une systématisation définitive sans réaction mégalomaniacale. Le persécuté dont les troubles de la sensibilité générale présentent ces caractères de fixité dans leur localisation, dans leur durée, dans leur intensité, s'amargit de plus en plus et marche plus ou moins rapidement vers le marasme. Il constate les sensations douloureuses qu'il éprouve, s'en plaint continuellement, les subit le plus souvent sans réaction violente, ou cherche à les prévenir quand il croit à la possibilité de le faire. Il affirme des persécutions correspondantes et se stéréotype plus que tout autre dans ces constatations,

dans ces affirmations immobiles. Mais pour qu'il y ait stéréotypation, il faut que le malade soit en possession aussi complète que possible de son système définitif de persécution, que la lumière soit faite dans son esprit. S'il n'a pas encore découvert le but de ses persécuteurs, il ne le cherche plus et s'arrête à une hypothèse ou à un fait : « Ils n'ont que le but de torturer la victime », dit l'une de nos malades ; « ils cherchent à atteindre ma moralité », dit un halluciné génital. A la période de stéréotypation, les interprétations d'un même fait, d'une même sensation, ne changent plus, et aucune amélioration durable des troubles de la sensibilité n'est désormais prévue par le malade.

Mais il faut faire la part de l'hallucination auditive, des voix surtout, dans la production ultérieure des idées de grandeur. Nous avons démontré que les persécutés chroniques qui n'entendent plus de voix peuvent avoir une haute idée de leur personnalité, mais présentent rarement une véritable réaction mégalomaniacale. Cependant, nous avons vu (observation VIII), des illusions visuelles confirmer progressivement l'une de nos persécutées dans ses idées ambitieuses. Hallucinations auditives, illusions ou hallucinations visuelles sont donc des conditions favorables à l'apparition et au développement des idées de grandeur.

En résumé, les deux choses qui favorisent le plus la naissance de la mégalomanie consécutive au délire des persécutions, sont l'amélioration des troubles de la sensibilité générale et la persistance des hallucinations des sens spéciaux de l'ouïe et de la vue.

Les voix, qui ne sont jamais indépendantes des sentiments généraux et des pensées dominantes du persécuté, se modifient comme ses tendances, et les suivent. Il tend sans cesse vers un

repos définitif; il entend longtemps avant la constitution définitive des idées de grandeur, des voix amies de plus en plus distinctes, surtout dans les périodes de calme de la sensibilité. Elles le confirment dans ses idées de satisfaction d'abord, puis dans ses désirs, dans ses souhaits, et plus tard dans un mouvement presque inconscient de son âme. La réaction mégalo-maniaque se développe donc plus ou moins lentement dès la période la plus active des persécutions, pour s'accroître et s'établir définitivement quand les repos de la sensibilité seront plus fréquents, plus longs, plus durables. Cependant, nous avons vu (observation VII), une recrudescence de la persécution après la ménopause, sous l'influence d'une extension nouvelle consécutive des troubles de la sensibilité.

Mais l'hallucination de l'ouïe a une influence spéciale sur la naissance des idées ambitieuses, non seulement parce que le persécuté entend des voix confirmatrices, mais parce qu'il est tout disposé à les croire, soit par suite de ses tendances, soit par suite du dédoublement plus complet de la personnalité, qui prépare ainsi peu à peu le changement de cette personnalité. Alors les voix sont arrivées à se produire sous l'influence de la pensée ou des sentiments les plus inconscients, avec une promptitude caractéristique, une netteté particulière.

Ainsi donc, les délires de persécution chroniques n'évoluant pas vers les grandeurs sont ceux où l'élément douleur, par sa fixité ou son intensité, exerce sur le malade une action dépressive, une influence inhibitoire qui ne permet pas au persécuté de croire à une amélioration de son sort, lui enlève toute idée de satisfaction, et ne lui permet que la constatation permanente d'une douleur toujours la même et de persécutions toujours identiques. Les voix sont peu actives chez les malades.

Quand le persécuté est devenu mégalomane, ses troubles de la sensibilité générale diminuent progressivement, les idées hypocondriaques suivent, les idées de persécution s'effacent plus ou moins, mais subsistent prêtes à se réveiller à la première douleur. Les hallucinations auditives sont le trouble de sensibilité le plus persistant. La nature même de la maladie nous l'a fait supposer, parce que le délire des persécutions repose surtout, comme nous l'avons dit, sur une hyperesthésie des sens spéciaux de l'ouïe et de la vue. On connaît l'affection spéciale du persécuté chronique pour des voix qui sont si attachées à ses pensées, en rapport si constant avec elles et le renseignent sans effort. L'hallucination de l'ouïe est la plus claire et la plus commode des hallucinations pour un malade dont la paresse intellectuelle est notoire, pour qui le travail est pénible et suivi rapidement d'un état de fatigue si fréquent qu'il est presque journalier. De ce que les troubles de la sensibilité générale arrivent à disparaître, nous devons supposer naturellement que le persécuté devenu presque uniquement mégalomane se porte bien. C'est ce que nos observations confirment. Tous nos aliénés presque uniquement mégalomanes, présentent un embonpoint particulier, une santé parfaite. Nous observons tout le contraire chez nos persécutés non parvenus aux grandeurs : tous sont amaigris, souffrent et marchent plus ou moins rapidement vers le marasme.

OBSERVATION IX.

Service de M. Christian. — Délire stéréotypé, tempérament nerveux, amaigrissement lent. — Troubles de la sensibilité chroniques. — Pas de mégalomanie.

D... est né en 1829, entré à Charenton en 1867. Son délire semble avoir commencé vers l'âge de 35 ans. En 1886, il prit passage sur un navire partant pour l'Australie où il fit une tentative de suicide. « J'étais déjà poursuivi par des voix, dit-il, j'avais alors comme une congestion cérébrale et n'ai jamais eu la certitude si c'était des voix ou le fait de ma congestion. En 1867 mêmes propensions au suicide, se croit poursuivi par des ennemis. En 1868-69, violent, s'excite, emportements fréquents, menace, se plaint d'être sans cesse maltraité et persécuté. En 1878, hallucinations multiples, idées hypocondriaques. En 1880, D... écrit : Depuis 13 ans que je suis ici, la manière dont on me traite ne fait qu'augmenter ma maladie ; cependant je ne suis pas malade d'une façon continue. On exploite ma santé, j'ai les jambes comme glacées, le sang refroidi. On me met systématiquement en cause, ce qui me fatigue beaucoup et me délabre la santé. En 1891-92, plus de 26 ans après le début du trouble mental, les hallucinations auditives sont très actives, une irritation intime et presque permanente subsiste, les troubles de la sensibilité générale sont multiples. « Les harpies ou enfièvreuses

de nuit me poursuivent, dit-il, et m'enfièvrent, m'insultent, me mettent des folies dans la tête, me provoquent au moment où je m'habille le matin après m'avoir renfiévré. Je suis abruti, ma tête est cassée, j'ai les yeux fatigués, j'ai mal aux oreilles, j'ai des trépidations nerveuses aux jambes, des agitations nerveuses provoquées par les mauvaises boissons. J'ai la mémoire très affaiblie par les maladies qu'on m'a données ici. Ils m'ont abîmé la mâchoire et les gencives par leurs refroidissements, c'est comme si le froid me glissait sous l'épiderme, j'ai toujours plus ou moins froid à la tête. Ils m'ont donné des échauffements, des constipations très fréquentes en pieutant mes boissons. Pour libérer ma respiration, j'ai été obligé de cracher du sang.

D... a toujours sur lui des feuilles volantes, dont les unes sont chargées de notes sur sa santé, les autres de réflexions, de réponses à des voix, « il n'est pas ici, écrit-il, pour la politique, la religion, les guerres ou la révolution sociale. » Voici quelques notes détachées de ses feuilles intitulées « santé ».

Abruti de folies, j'ai la tête endolorie et malade à présent. — Fatigue. — Refroidissements, presque glacé. — La plupart du temps plus de force dans les yeux. — Oreilles, plus particulièrement la gauche, la plupart du temps douloureuse. — Poitrine malade, refroidissements, étouffements, respiration très oppressée, crachements de sang, pertes de sang. — Dos presque glacé, de temps en temps douloureux. — Maladie, plus de force dans les nerfs, plus de force dans les jambes à présent presque cassées, plus de sang dans les jambes. — Dents et gencives toujours plus ou moins refroidies, agacées, douloureuses. — Toujours presque glacé après les refroidissements nocturnes, de temps en temps presque paralysé. Probablement le plus glacé de Charenton. — Bas ventre de temps en temps douloureux, fatigué,

mauvaises boissons et plus ou moins empoisonnements, toujours plus ou moins échauffé ou constipé ou dévoiement et diarrhées, toujours plus ou moins mal au ventre ou peu bien ou peu libre.

En juillet 1889, 18 mois constipé. — Estomac plus ou moins délabré, on se sert de ma nourriture comme principal moyen pour me misérabler l'existence, je suis plus que jamais malade et on profite de l'état de ma santé pour me frapper de folie. Les harpies me poursuivent.

En parlant, D... exprime ses pensées dans les mêmes termes, on dirait qu'il les a apprises par cœur, et il n'aime pas donner des explications, ses expressions lui semblent claires, d'ailleurs tout le monde sait ce qu'il a. On s'acharne après lui, depuis 26 années de souffredoulourisades indignes. Chacun de ses repas est une souffredoulourisade de plus. Il subit la pression des harpies ou excessivement insolentes femmes. Il n'est cependant pas ici pour être sacrifié ou se laisser sacrifier, pour subir des assomades ou étranglades. Il entend dans les greniers des voix qui l'insultent, le traitent d'animal, de chien, de singe, etc.

« Cependant, certains autres hommes que le gouvernement devrait bien utiliser autrement parlent pour moi, dit-il, et tout à fait à l'opposé des autres, ce dont je leur sais gré, et quoique je ne les y excite certainement pas. Mon vin est plus que jamais âcre, me constipe ; je couche dans un lit empoisonné, chaque nuit on me fatigue, on me casse excessivement, on me tape, on me frappe. Ils me soufflent à la figure, car mes barbes et moustaches ne sont pas assez sales ; jamais ma santé ne sera bonne, on me lance des courants d'air, mes dents sont rhumatisées, ma nourriture ne peut servir, bien que j'aie bon appétit. Je suis toujours plus ou moins souffrant ou souffreteux du ventre, on

me pieutre mes aliments, j'ai la tête subcassée, les mains et les jambes gonflées par le froid, on me met dans un lit glacé, je suis tant affaibli que je ne puis plus revenir à mon état normal, mes jambes sont affaiblies, gonflées, cassées.

D... est de tempérament nerveux et marche vers le marasme, il a conscience de son incurabilité physique. Il entend des voix amies qu'on ferait mieux d'employer à autre chose. Il a repoussé tout essai de grandeur dans la politique, la religion, etc.... D'un autre côté, il se plaint de refroidissements en plein été, d'une hyperesthésie viscérale généralisée, il est très amaigri. Il a l'attitude et l'irritabilité de l'hypocondriaque misanthrope. Ses phrases sont stéréotypées, répétées, si l'on ne comprend pas, tant pis, il n'aime pas expliquer. Les voix sont actives chez ce malade, mais ses souffrances sont éternelles et obsédantes, son état de stéréotypation avancé, son amaigrissement progressif. Malgré ses essais ambitieux, le malade ne deviendra probablement pas mégalomane dans ces conditions.

OBSERVATION X

Service de M. Christian : Tempérament nerveux, amaigrissement, hallucinations de l'ouïe peu actives, troubles de la sensibilité génitale chroniques. Pas d'idées ambitieuses.

B. a 57 ans. Il est de tempérament nerveux.

Le début de son aliénation mentale semble remonter à 1870

« Je n'ai jamais couché dans un lit avant d'être interné, dit-il, un drap sur moi m'aurait donné trop chaud, et trop chaud m'aurait coupé l'appétit ». Il semble cantonné depuis plusieurs années dans un système de persécution définitif sans réaction mégalo-maniaque. Il a passé par une longue période de systématisation progressive, pendant laquelle il fut très-dangereux, fit des tentatives d'assassinat sur un médecin de Ville-Evrard où il était interné, il en fut de même pendant quelques années après son entrée à Charenton. Il semble avoir passé par une période où les idées hypocondriaques étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, car le délire stéréotypé où le malade se contente le plus souvent de constater ses douleurs, ne se prête pas à des considérations hypocondriaques, la persécution l'emporte ou reste presque seule comme réaction dans le délire des persécutions systématisé définitivement sans mégalomanie. B. n'est donc plus qu'une victime résignée, mais qui néanmoins ne néglige aucune des précautions capables de neutraliser les attaques de ses ennemis. Il est doux, humble et poli maintenant vis à vis des médecins, car il a reconnu que ses troubles de sensibilité génitale et générale sont produits par de l'électricité ou de l'esprit de sel que lui lance aux organes génitaux et à l'anus une société ennemie retirée dans le sous-sol. La douleur qui en résulte se propage par les viscères jusqu'à la tête, aux tempes, à la mâchoire, aux yeux : « Ils m'ont liquéfié la mâchoire inférieure et les yeux, dit-il ; mais ils m'attaquent surtout les parties, que j'ai cru protéger en les mettant dans un verre puis dans du papier. » Ces moyens ont toujours été insuffisants. B. réussit cependant à prévenir l'effet de l'esprit de sel qu'on lui lance à l'anus en se lavant avec de l'alcool camphré aussitôt après la défécation. « Ils me font éprouver des pertes, ajoute-t-

il, n'ayant jamais eu de besoins génitaux, vierge et intact comme je suis; n'ayant jamais été accouplé, on ne peut cependant pas m'accuser.

Quand ils ne parviennent pas, ils me produisent des douleurs abdominales. Pendant huit mois, et je ne suis pas guéri, ils m'ont donné comme une espèce de gale avec démangeaisons. B... a des préoccupations hypocondriaques constantes; « ils m'étoufferaient, dit-il, si je ne laissais mon vasistas ouvert nuit et jour l'hiver et l'été. » Il couche dans un lit ainsi composé : sur le matelas une toile cirée, puis un drap replié au-dessus duquel sont plusieurs feuilles de papier épais. B... a en outre des craintes d'empoisonnement. C'est au moment des repas que B... est surtout poursuivi par ses ennemis, aussi mange-t-il debout; puis pendant le travail de la digestion où les troubles de sensibilité semblent intenses, on voit le malade faire de nombreux tours dans le jardin, marchant avec rapidité, sautant sur une jambe ou sur l'autre pour prévenir les attaques de « ceux du sous-sol. »

B... ne réagit donc plus que pour fuir la douleur, ne fait que la constater, semble se résigner à la supporter jusqu'à la mort. Les souffrances de ce malade à tempérament nerveux, ne semblent pas aussi intenses que dans les cas que nous allons citer, aussi conserve-t-il une santé relative dans un corps amaigri. Son hyperesthésie viscérale est généralisée, mais douloureuse surtout au niveau des organes génitaux.

B... ne semble pas avoir d'hallucinations auditives autres que des bruits; « ils l'assourdissent », et il se met du coton dans les oreilles; cependant le malade avoue qu'il a autrefois entendu ses ennemis du sous-sol, de vulgaires ivrognes, correspondre avec « ceux du haut. » Ces ivrognes ont la « lubie systéma-

tique » de vouloir atteindre sa moralité en lui faisant éprouver des pertes. B..., par la disparition de ses voix, par la persistance de ses sensations douloureuses, n'a pu arriver aux grandeurs.

OBSERVATION XI.

Service de M. Ritti : Douleurs viscérales chroniques, hallucinations de l'ouïe peu actives. Amaigrissement très avancé. Idées ambitieuses hypothétiques.

Veuve R..., née en 1838, entrée en 1877 pour délire partiel, idées de persécution, hallucinations de l'ouïe et illusions sensorielles. Se croit entourée d'ennemis, tout le monde connaît ses affaires. Elle prend pour elle tout ce qui se dit. Voulait placer un fils aîné dans un collège, loin du clergé, loin de ses persécuteurs. M^{me} R... est cousine germaine d'une personne dont la fille est internée ici.

Tout au début, à 39 ans, accès d'agitation, puis un accès mélancolique qui dura un an; elle voyait des serpents, avait des frayeurs. Impossible de la faire manger.

En ce moment la stéréotypation du délire est complète. Cantonnée dans un cercle d'idées très restreint, il est impossible de diriger sa conversation; elle exprime ses pensées dans des phrases spéciales, sans souci de l'orthographe et avec néologismes.

Le plus souvent elle ne répond aux questions que si la réponse

correspond à une de ses phrases stéréotypées. Toutes les réponses obtenues en dehors de ces conditions sont vagues. L'air intelligent, on n'observe pas de symptômes de démence, bien que pour son âge elle ne réponde pas avec justesse et certitude. « On ne peut pas être plus acharnés, dit-elle. On n'est pas acharné comme cela au monde, à mettre des saletés au monde. On me met des acides et des saletés acides de toutes sortes de sordidités. C'est une victime qui n'est que tuée des sels, des acides de toutes sordidités à me tuer. Vous m'arrachez la bouche, vous me desséchez le cerveau, vous m'arrachez le cœur, le dos, tout le corps. Les actions les plus féroces, toutes sordidités acharnées à me tuer. Engeance en fou de paresse honteuse, les Païtot, les Doucot, le curé de Montargis, etc..., qui me font du mal, qui acharnent les sels de fou de sordidités à me tuer. Ça se cache pour me tuer. Féroces de toute sordidités, qui me dessèchent le corps, me tirent le corps. La victime en dit plus qu'il ne faut pour me défendre. Vous m'empêchez les facilités du corps. Je demande du bouillon doux, ne me mettez pas de sels acides, ni de coquelicots, ni de thés, pas de sels de saletés. Il n'y a que moi qui endure cela. On me fait des embrutements, du froid pour me tuer. Demandez-lui combien elle a d'enfants : « Ça ne fait pas pour ce qu'on me fait endurer dans ce bouge de prison » et elle reprend son sujet favori en récitant.

M^{me} P... est très amaigrie, son état de souffrance est manifeste, elle reste la plupart du temps au lit où elle parle et écrit dans le même style. Voici, d'ailleurs, une de ses lettres. Elle les écrit avec une grande rapidité, n'ayant guère besoin de chercher l'expression et l'idée : « Je suis à Charenton, victime de ce qui s'acharne à la victime. Il y a le droit de ce qui est le droit du monde, le respect de ce qui est le respect du monde. Je serais

défendue en public de ce qui se cache pour me tuer. On a le droit de ne pas se laisser tuer pour qu'on vive à son détriment. J'ai à me défendre, j'ai le droit de me défendre, je demande ma défense, je suis plus que pas défendue, votre défense me défendrait. Qu'est-ce que ça fait au monde que la victime meure, que la victime vive, la victime a par la victime le droit de vivre, le droit libre de ne pas endurer ce que la victime endure, le droit libre de se respecter de ce qui s'acharne à la victime. C'est plus acharné qu'on ne peut le dire, soyez, je vous en supplie, à ma défense. Je voudrais vous le demander. On voudrait supplier pour le demander, c'est plus que vous demander, c'est vous supplier, je vous demande comme on supplie. Votre participation m'obtiendrait ce que je supplie. Je supplie en suppliant, on ne peut être plus victime à supplier, je suis plus victime que mes supplications. Il n'y a que le temps de venir, c'est mes derniers instants.

M^{me} R... est donc stéréotypée dans sa douleur et dans sa manière de l'exprimer. Sa douleur est profonde, constante, sans amélioration. Humble et suppliante, R... ne manifeste aucune idée de grandeur, sinon qu'elle appelle Mac-Mahon, un fumiste vers qui elle se réfugie quand elle le voit. Les hallucinations de l'ouïe persistent probablement, mais elle n'en parle presque jamais. R... est de tempérament nerveux et très amaigrie, elle a toujours l'attitude de la souffrance. Ses hallucinations de la sensibilité générale siègent sur toute la longueur du tube intestinal, à la gorge, au cerveau, à la poitrine, au cœur. La malade marche lentement vers le marasme final; elle ne raisonne plus ses douleurs, elle les constate, car elle n'a pas le sentiment de leur curabilité. Elle a présenté au début de ses persécutions un accès mélancolique. Nous n'attribuons pas à ce syndrome

épisode une importance si considérable qu'il faille rayer R... du nombre des persécutés chroniques à évolution progressive. Pour nous toute maladie mentale est plus ou moins héréditaire, et, à ce point de vue, il n'y a pas deux sortes d'aliénés, les dégénérés et ceux qui ne le sont pas : il n'y a qu'une question de degré dans l'hérédité comme il n'y a que des degrés de dégénérescence. Quant aux proportions dans lesquelles les parents transmettent les tares héréditaires, elles ne peuvent être établies que lorsqu'on aura fait la part de l'hérédité des maladies nerveuses et de l'hérédité des maladies mentales.

R... n'est pas arrivée aux grandeurs parce que ses douleurs persistantes la conduisent au marasme et parce que ses voix hypothétiques sont au moins peu actives.

OBSERVATION XII.

Service de M. Ritti : Tempérament nerveux, amaigrissement extrême, hémorrhagies nasales, voix peu actives, troubles de la sensibilité générale chroniques. Idées ambitieuses cachées.

P. est née en 1820, entrée à Charenton en 1885 pour délire des persécutions, idées d'empoisonnement, hallucinations de l'ouïe. Des troubles de sensibilité générale et génitale existaient à son entrée, et « son médecin venait la voir pour toute autre chose

que pour la soigner. » Dès le jour de son entrée, P. était d'une santé douteuse, d'une maigreur considérable et qui s'accroît lentement, mais progressivement. De temps en temps se manifestent des épistaxis très difficiles à arrêter; on remarque une toux nerveuse constante. « On me dessèche, moi et ma famille, dit-elle, pour des étrangers. Je suis un jour bien, un jour mal, j'ai un détraquement des entrailles, une constipation constante. Tenez, on vient de me donner des bonbons de chocolat pour me faire savoir qu'on veut me constiper, je ne les mangerai pas. J'attribue mes douleurs d'entrailles à quelque chose qu'on met dans mes aliments, c'est une poudre, une espèce de sucre, un sel très fin qui purge trop vivement et vous détraque en donnant des douleurs d'entrailles très vives. On nous donne à manger de la viande de cheval, on met je ne sais quoi dans le pain, des narcotiques dans le vin, des poudres dans les potages. Tout cela me fait mal, ce sont des douleurs atroces dans le gros intestin et l'épiploon. Quand je vois tout cela, c'est comme si mon cerveau allait éclater; je concentre tout et cela me fait mal. Tous les matins on m'influence, j'éprouve des influences de contact; je m'en abstiens autant que possible, ce qui produit en moi une lutte continuelle. On met des objets face à face, on me fait voir des cicatrices sur d'autres personnes et l'on superpose les régions par un procédé particulier, ça me donne une douleur à l'endroit correspondant. J'ai des douleurs dans la rotule, les os des jambes et le côté gauche du ventre. On me donne froid dans les os des jambes. Je n'ai pas de maladie organique, je n'ai que le mal qu'on me fait. On m'écorque la nuit aux deux sommets de la poitrine, ça m'arrache l'épiderme. Parfois je suis réveillée subitement pendant mon sommeil comme par un coup de poignard au côté gauche, ça me fait pousser un cri. On me met du même

côté sur la poitrine quelque chose qui me serre comme un étau, m'applatit la poitrine, me comprime les viscères, m'étouffe et m'écrase, c'est comme si j'avais une maison sur les côtes. En sortant de table, il m'arrive d'avoir faim. La nuit j'ai des douleurs d'entrailles, c'est comme si on me les remuait. Quand je me baisse, je sens dans le côté gauche du ventre, comme une anse d'intestin qui se contracte, il faut que je presse dessus pour la redescendre.

P. est très défiante, mange surtout des œufs à la coque, on ne les fabrique pas; ne veut pas donner une poignée de main, car c'est de cette façon qu'on la dessèche pour l'avantage des autres : « Mais ôtez donc ces énormes personnes qui sont ici, dit-elle, elles m'écrasent et me dessèchent. Par le moyen d'un fluide, les personnes qui couchent à l'étage au-dessus de moi me produisent les mêmes effets. »

P. a des idées de grandeur qu'il faut presque lui arracher; mais si on peut amener la conversation sur ce sujet, P. avoue avec une certaine santé qu'elle est de la branche aînée des Bourbons, que son père s'appelle W. Elle est donc parvenue à une période de systématisation définitive avancée. Comme ses idées de grandeur, ses hallucinations de l'ouïe sont très masquées : « on te presse, on te dessèche » lui disent ses voix très peu actives et très réduites. Les préoccupations de sa santé dominent tout, car les troubles viscéraux sont chroniques et déterminent comme une obsession perpétuelle. P. est arrivée aux grandeurs parce que ses douleurs physiques ne sont pas très intenses, et parce que ses voix ont persisté

Le délire de P. a suivi la marche normale d'un délire des persécutions qui a commencé vers la ménopause.

Une souffrance réelle et chronique entraîne la malade infail-

liblement vers le marasme nerveux, s'annonçant par des épistaxis fréquents.

Des idées hypocondriaques, exprimées sous forme de persécution dans la plupart des délires de persécution qui se rapprochent plus ou moins de la stéréotypation, des idées de persécution, provoquées par des douleurs à la tête, aux viscères abdominaux et pectoraux et surtout au côté gauche du tronc, tout nous indique un état nerveux hypocondriaque ancien, associé aux persécutions. P. présente une lacune intellectuelle, ne sait pas depuis quand elle est ici. En 1891, comme aujourd'hui, elle disait déjà : Je suis ici depuis 3 ans. Nous n'avons aucune raison de faire de cette sorte d'affaiblissement intellectuel une conséquence du délire des persécutions, d'autant plus que P. se rappelle parfaitement le lendemain ce qui s'est passé les jours précédents.

Les quatre persécutés chroniques dont nous venons de donner les observations présentent un état névropathique généralisé surtout dans les viscères, ils ont conscience de leur incurabilité, n'ont pas d'idées de grandeur ou les cachent, n'ont pas toujours des hallucinations de l'ouïe bien franches, ou même n'entendent plus de voix. On en est réduit parfois à les soupçonner. Des épistaxis, des hémoptysies, un amaigrissement considérable, présagent de loin le marasme final. La réaction ne varie plus ou très peu, tant la douleur se produit régulièrement, soit pendant la nuit, soit au moment des repas. Le délire est dans un état de stéréotypation plus ou moins accentuée dans un système de persécution immobile. On ne dirige plus la conversation de ces malades, il faut accepter ce qu'ils veulent bien vous accorder. Parfois, la date leur est inconnue, mais ils savent, pour la plupart, depuis combien d'années ils sont internés ou persécutés. L'un place ses persécuteurs surnaturels dans les

greniers, l'autre a dans le sous-sol une société de persécuteurs. Tous se sont fixés dans un système de persécution qui dure depuis plusieurs années sans changement, et qui a été précédé par une période d'essai de systématisation plus mobile dans l'apparition des diverses hallucinations, plus active dans la réaction. Tous les quatre présentent un aspect de résignation particulière sur un fond d'irritabilité très variable. Chez ces persécutés, surtout quand la stéréotypation est avancée, les idées hypocondriaques sont unies dans l'association la plus intime avec les idées de persécution, soit dans la pensée du malade, soit dans ses expressions. Celles-ci expriment en même temps une idée de persécution et une idée hypocondriaque.

OBSERVATION XIII.

Service de M. Ritti : Santé bonne, idées de grandeur, hallucinations de l'ouïe, troubles de la sensibilité peu intenses. Stéréotypation.

Mlle Adèle P... a 68 ans. C'est en août 1870 qu'elle fait remonter l'origine de ses persécutions. Dans son magasin, à Passy, elle voyait venir avec défiance les clients, elle leur faisait belle mine, mais connaissait bien leurs intentions. Alors, ils m'ont donné des douleurs de tête affreuses. J'entendais raconter dans tous les coins de ma chambre, toutes sortes de saletés contre mon honneur. Si je prenais quelque chose dans mon

tiroir : « Qu'est-ce qu'elle cherche ? Qu'est-ce qu'elle veut, disaient-ils ? » Tout ce que je disais, il y a vingt-deux ans, tout ce que je pensais, je l'entendais répéter. Voilà vingt-deux ans qu'ils me font souffrir : en août 1870, Paris-Passy était bordel invisible. Déjà, en février, ils m'avaient travaillé le cerveau et la poitrine. Ce qu'ils m'ont fait couler d'eau par le cerveau ! je devais avoir un vrai épanchement dans cet organe. Enfermée à Maréville, ils m'y ont empoisonné trois fois. Un jour ils m'ont donné du bouillon où il y avait des herbes. Je n'en voulais point, mais la bonne m'a dit : Mangez, c'est la dame de M. l'économe qui vous l'envoie. J'ai bien compris alors que l'économe était dans le contrat avec les Préfectures, les Grévy, Piétri, Dufaure et leurs catins, les Roche, etc., pour m'assassiner. Il a bien fallu manger le bouillon, on me l'aurait donné à la sonde. A Maréville, je faisais un dortoir de dix-sept lits, où couchaient des personnes qui, disait-on, n'étaient pas malades et qui étaient gâteuses. Ça m'a servi de faire ce dortoir, je pouvais m'isoler et ils m'auraient fait tomber en paralysie sans cet exercice journalier.

C'est là qu'un jour ils m'ont arraché ma virginité et le sexe féminin. J'ai reçu une telle commotion à la matrice que j'en ai perdu connaissance. Heureusement, je suis tombée contre mon lit. Ce doit être le médecin en chef qui m'a fait subir cette infamie. Il a fait un marché de 400,000 francs pour me tenir enfermée. Souffrances physiques et peines morales dans des appartements pleins d'invisibles et organisés en invisibles, ils ne m'ont rien épargné. Tenez, cette dame qui passe vers nous en courant, elle vient ici parce qu'il y a un homme, pour raconter que je suis avec un homme.

La nourriture elle-même est pour me déshonorer : des hari-

cots, ça gonfle, c'est pour faire croire que je suis enceinte ; des abricots correspondent à des organes génitaux placés en invisibles sur ma tête ; du veau, c'est pour faire croire que j'ai un petit veau dans le ventre ; des fraises correspondent à des nombrils de femmes, des cerises à des mamelles de femmes. Tout enfin est pour me déshonorer, on me met en permanence des culs sur la tête toujours en invisibles, pour faire croire que je suis une putain de femmes enceinte, une p... de bâtard, une p... d'homme.

Encore vous ? Pour la deuxième fois, que venez-vous faire avec tous vos invisibles au-dessus de la tête. Vous êtes un coquin. Est-ce pour aider cette cato de Roche à me voler ? Vous m'apportez une fleur rouge, c'est la couleur de la prostitution. Toutes les fleurs de ce jardin sont pour me déshonorer.

Entendez vous vos bordels invisibles, me traiter de citrouille et de potiron. Je laisse tout dire et tout faire, puisque je ne puis l'empêcher. Mais j'ai plus d'esprit qu'eux tous réunis, je marche avec honneur, patience et prudence. J'en sais plus que vous-même et n'ai pas besoin de les entendre pour être instruite. Tout le monde connaît ce que je dis, ce que je pense, ce que j'écris : supposez que je dise du mal de M. Ritti, il le sait tout de suite. Le monde entier connaît mes écrits.

Je suis obligée de m'isoler (la salle commune est pleine d'invisibles). Je ne veux pas rester près de ces femmes dégoûtantes, car je ne veux pas être sans cesse au cul des chiens, des vaches, des cochons et des putains. Voyez celle-là qui arrive à table en dansant et tournant son derrière, elle veut me dire que je suis tout le temps après son cul. Je n'ai pas non plus besoin que ces sales femmes m'attachent leurs c... et leurs

tripes après moi. Tout le temps on me fait passer pour une putain enceinte en couches.

Ils me font marcher en dame mariée ou en malade. Ainsi, la Thomaret s'est mariée en invisible avec son amant, auprès de moi et en prenant mon nom. Quant aux douleurs physiques : il y a trente mois, ils se sont servis du froid pour me mettre les mains et les pieds à sang. J'ai été six semaines au lit, ils m'assassinaient en invisibles, mes extrémités n'étaient qu'une plaie.

Chaque fois que la religieuse me pensait, ils m'assassinaient en invisibles et je poussais des cris épouvantables. Je me serais bien guérie seule, ayant la clef de ma constitution, mais il fallait bien laisser faire. Actuellement, ils me font souffrir au bras droit et m'empêchent de porter la main sur la tête.

Ils peuvent faire en invisibles ce qu'ils ne feraient pas en visibles. Ainsi encore, cette nuit, ils m'ont mise toute nue ; m'en ont-ils fait un bordel invisible toute la nuit, envoyé quantité d'hommes coucher avec moi (toujours invisibles), pour me perdre d'honneur et me faire passer pour une prostituée. Ils m'accusent d'être une mère dénaturée, sans l'être. Ils m'ont procuré des sensations agréables, surtout la nuit, mais aussi le jour, des sensations agréables et désagréables.

N'ayant jamais été mariée, je ne sais si c'est la sensation d'un mari. En tout cas, cette nuit, je leur ai dit : Si vous y revenez, je crie tant que je pourrai. Ils n'y reviendront plus. D'ailleurs, je ne puis donner du plaisir à un homme, je ne puis être qu'une planche pour un homme. Je vous dirai pourquoi si vous ne voulez pas vous moquer de moi : C'est parce que j'ai la chasteté. Mais ils m'attaquent tous les attributs. L'autre jour, on m'a apporté un peignoir en guise de robe, encore pour faire croire à une grossesse chez moi, à 68 ans.

Oui, les préfectures, les tribunaux, le gouvernement se sont jétés sur moi en invisibles, marchant en invisibles. Ils m'ont fait condamner à mort, les Grévy, Lachaux et leurs catos les Roche, etc..., ils roulent carrosse avec mon argent. Oh ! les femmes sont encore plus raffinées que les hommes. Ce Grévy qui est mort pour le monde, il n'es pas mort du tout, mais il se cache parce qu'il mérite la mort. Ces gens là me poursuivent de toutes leurs fourberies, mensonges, calomnies criminelles. Mais je ne veux plus rien vous dire, vous savez tout ce qui m'est arrivé : les médecins et les préfectures savent tout ce que je pense, l'univers l'a lu et le sait, tout le monde est à ma voix. Comment, vous ignorez cela, mais c'est malheureux, vous devriez être à ma voix. Oh ! vous venez pour me mettre dedans ; eh bien ! vous vous trompez avec tous vos détours. J'ai plus d'esprit que vous et que toutes ces femmes que vous cherchez à me substituer. Je ne crains pas tous leurs opiums, leurs têtes de pavots ; le vert de gris que ces monstres m'ont mis entre les orteils l'an dernier ne m'effraye pas. Je n'ai jamais eu un instant de maladie, mais en me tourmentant sans cesse avec leurs sciences invisibles, tout le mal qui m'est arrivé, ils me l'ont fait, et pour m'assassiner. Ils m'ont déformé la colonne vertébrale, repoussé la hanche gauche en dehors, rentré la droite en dedans ; ils m'ont occasionné des douleurs de reins affreuses, des douleurs aux yeux et à la tête et des maux de gorge. J'ai les pieds en marmelade depuis 30 mois, car alors, ils ont profité du froid et des sciences invisibles pour me mettre mains et pieds dans un état pitoyable, comme de la chair à saucisses. Ils me les ont couverts de cicatrices Ils m'ont broyé, morcelé le cerveau, produit des écoulements à ce niveau ; ils m'ont produit des montagnes et des ravins sur

le crâne, une bosse ici, un trou là; ils m'ont scalpé la gorge et la poitrine, j'en ai eu tout le corps gonflé. Ils me font des piqûres partout comme si on me lardait, et même des piqûres de morphine, oui, de mort fine. Depuis 22 ans ils me retiennent l'urine et les matières, ils n'ont pas cessé depuis ce temps et chaque fois que je vais aux cabinets je suis obligée de pousser un cri. On me retient les gaz par les sciences invisibles et je ne puis les faire sortir si je ne sais pas où ils sont. Mais, sitôt que je le sais, je puis ouvrir ou fermer les portes, faire passer les gaz par en haut ou par en bas, ayant la clef de ma constitution. Pour le même motif, je ne puis être malade que si on me donne des maladies, je n'ai pas besoin de médecins et me guéris seule. Ajoutez à tout cela qu'il me font perdre la trémentale, qu'il me font dormir, dormir!! et m'accablent d'insultes. Croyez-vous qu'il soit régalant de les entendre quand je suis aux cabinets. Mais, vous-même, pourquoi venez-vous ici me faire passer pour les autres et les autres pour moi. Vous m'appelez bien par mon nom, mais dans votre pensée vous l'appliquez à une autre.

Vous me demandez pourquoi j'invente certains mots, certaines expressions : « Les mots que j'invente me viennent comme celà et je les conserve parce qu'ils expriment bien ce qui se fait.

Enfin, la malade présente des idées de grandeur, elle ne craint pas de les avouer, mais n'en parle pas souvent et ne s'en fait pas un piédestal. « C'est à Maréville que j'ai mieux compris qui je suis : princesse Louis XVI de la branche aînée des Bourbons; c'est là que j'ai le mieux compris que je suis de la substance divine. Là, Dieu m'a parlé une fois et m'a dit : Ne crains rien. On m'a même dit que j'étais Jésus-Christ; mais n'étant pas homme

je ne puis être que sa sœur, je le croirais plus volontiers, c'est même probable. Comme lui je dois souffrir pour les autres, comme lui je ne devrais pas me marier sur la terre, puisque, j'ai la chasteté, bien que de bon partis, des pauvres comme des millionnaires se soient présentés. Non contents de nous avoir privés en 93 de tous nos biens, les Grévy, etc... m'ont pris des propriétés en Normandie, des héritages et mon fonds de commerce. Mais qu'ils me laissent donc tranquille, je ne leur demande rien. Encore cette nuit il m'ont emprisonnée, car ce matin j'avais mauvaise bouche, je sens parfaitement que cela descend du cerveau. C'est la comédie infernale après moi depuis 1870; pendant 10 ans d'abord on m'a poursuivie pour me prendre ma fortune, ensuite on m'a enfermé à Maréville où l'on m'a volé ma fortune pendant mon sommeil. Ces boutons que j'ai sur le corps ont été produits par les sciences invisibles. Ça ressemble à de fausses folles, celles qui sont ici; sans cesse on me fait passer pour l'une d'elles; je ne suis pas une dame, mais une demoiselle, une virgine garottée par les sciences invisibles.

Mlle P. est en pleine période de stéréotypation de son système définitif. Sa santé physique est excellente, les troubles de sensibilité dont elle parle sont anciens pour la plupart, ou à l'état de simple souvenir. Les persécutions persistent, ainsi que les hallucinations auditives. Tout ce qu'elle éprouve est rapporté à un système entièrement constitué, elle a maintenant l'explication de tout, elle récite par cœur ses idées délirantes. Les craintes et les idées hypochondriaques passagères ont existé: « Elle aimait à travailler à Maréville par crainte de la paralysie ». A la suite de souffrances vraie, d'un rhume de cerveau, « elle croit avoir un épanchement cérébral », on lui fait perdre la trimentale », on lui a morcelé le cerveau, etc... Les troubles de la sensibilité générale

se sont affaiblis, la réaction de la malade est maintenant toujours identique, ne présente plus d'exacerbations, sauf dans le cas d'une maladie réelle : rhume, coryza, ou l'interprétation délirante et les persécutions, qui ne perdent jamais entièrement leur droit de domicile, reparaissent immédiatement plus actives.

OBSERVATION XIV.

Aliénée libre. Hallucinations de l'ouïe actives, troubles de la sensibilité générale puritants. Santé excellente. Idées de grandeur.

Claire R. a 60 ans, ne présente pas d'affaiblissement de la mémoire. D'après son mari, il n'y a pas d'aliénés dans sa famille. La mère morte à 80 ans, a eu trois maris, 6 garçons et 6 filles, tous morts actuellement. La malade est née du second lit, son père est mort à 53 ans, de fluxion de poitrine. Elle a 3 enfants bien portants.

D'après son mari, le trouble mental remonterait à moins de 3 ans. Vers cette époque, M^{me} P. avait la nuit des hallucinations de l'ouïe. Commerçante, elle se réveillait : « tiens, voici des clients qui viennent payer des chaussures, disait-elle », alors elle se relevait ou voulait que son mari allât au magasin pour recevoir cet argent.

De sa chambre à coucher on entendait le bruit de la rue; on la place alors dans une chambre sur l'arrière de la maison où l'on n'entend pas ce bruit, les hallucinations cessent, mais re-

paraissent après un changement de logement. Alors elle entend des insultes dans la rue et partout et peu après surviennent les troubles de la sensibilité, les idées hypochondriaques et les idées de grandeur.

Voici ce que raconte actuellement M^{me} P. : Depuis 57 ans, on a commencé à me préparer pour les expériences, depuis l'âge de 3 ans. Je suis persécutée, je suis un sujet qu'on travaille depuis mon enfance. Ils savent bien que j'ai cette vertu de guérir qui se transmet de père en fils dans notre famille. Je viens ici, donnez-moi pour me reconstituer. J'ai besoin d'un sirop pour me faire repousser les nerfs, pour me remettre le cœur en place, car « on m'a raclé le cœur plusieurs fois. Chez moi je bois du « lait, ça aide à me désempoisonner,

« Quand je suis partie ce matin : « Ah ! tu t'en vas », m'ont-ils dit, alors ils m'ont coupé les fibres du bras, je crois que je « ne m'en remettrai pas. Croyez-vous que ça se remettra. » Si l'on ausculte la malade, elle ne veut pas croire que son cœur soit bien en place : « s'il y est, dit-elle, il n'y a pas longtemps. »

« Ils me font la pierre goutte, ils m'aspirent, ils me font passer des cerveaux pourris, un boyau de cheval, ils m'enlèvent la rate, la colonne vertébrale, les poumons. Ils me font le petit tableau, le 1400, le cul, l'estomachique, les ailerons. Ils me tirent des manteaux, me retirent la graine-nerfs, les oreillons, les hernies, et font la récolte des feuilles-nerfs.

Tous les jours on m'apporte des cerveaux morts. J'en passe jusqu'à 1800000 par jour. Ils reçoivent ces cerveaux des départements, je sens quelque chose qui me tourne dans la boîte (crâne), ça me tourne là dedans et les cerveaux ressortent revivifiés.

Ils me passent aussi des matrices de femmes,

Cette nuit ils m'ont enlevé le sang; car ils m'ont fait une poche de sang à (la fosse iliaque) gauche. Ils y puisent quand ils veulent et malgré moi. Ils m'ont scalpée. Ils emportent le contenu de cette poche qu'ils vendent dans les hôpitaux pour soulager les malades.

Ils me passent un boyau de cheval. Ils me l'attachent au côté gauche par quelque chose qu'ils ont fait monter par derrière. Ils me le montent par le bas-ventre et me l'enlèvent par la nuque. Le boyau est vide quand ils l'introduisent; quand ils le retirent, il est plein de sauterelles comme à la campagne, ça saute à l'intérieur. Quand ils retirent ce boyau, ils appellent cela la fleur et la vendent aux malades.

Ils me font ce qu'ils appellent le petit tableau : c'est un instrument qu'ils mettent au fondement et qui détourne moitié des excréments en haut, moitié en bas, quand je vais à la garde robe, je sens que ça sort moitié en haut moitié en bas.

Chaque matin ils vendent ma rate, aussi, chaque matin ils me l'enlèvent. J'ai entendu que c'était pour les malades de la poitrine, je ne comprends pas bien pourquoi.

Ils ne me laissent pas repousser l'épine dorsale, ils l'enlèvent aussitôt qu'elle repousse; c'est pour ceux qui ont des maladies dans le dos.

Ils me tirent quelque chose à l'épaule, ce qu'ils appellent les ailerons : c'est pour les malades qui ont le dos faible.

A table, quand je mange, il y a quelque chose qui se dévisse, qui tourne au sommet de la tête. En même temps ils me tournent la matrice; mais surtout l'estomac, ce qu'ils appellent l'estomachique. Ils me font un travail qu'ils appellent le cul. C'est la nuit; ils me découvrent, me descendent la matrice, la tournent, l'allongent et en font ce qu'ils veulent.

Ils me tirent des manteaux. C'est quelque chose qu'ils me tirent sur la tête, qui descend moitié en haut, moitié en bas. C'est comme si on me décrochait un tissu sur le corps, et ça tombe comme un manteau. Des médecins du Brésil en sont venus chercher pour leurs malades ayant la fièvre typhoïde. Hier je lisais le journal assise sur le boulevard. J'ai senti qu'on me tirait au-dessus de la tête : « tiens, dis-je, ils viennent de me faire (voler) un manteau. »

Soir et matin on m'aspire, et alors je me vois partir dans toute la France. On me fait l'aspiration en montant des piles électriques, des machines à air comprimé. Je suis électrisée, aspirée avec une grosse pompe numéro 14, ils m'aspirent par les pieds, par la tête, c'est ce qu'ils appellent le quatorze-cents. C'est un travail qu'on me fait pour la société. Au-dessus de ma chambre est une machine aimant. Quand elle fonctionne, je sens le travail qu'on me fait, je les entend dire en même temps dans quel but ils le font et je me vois partir.

A force de m'électriser, ils m'ont brûlée cette nuit et je n'ai plus de poumons, ils m'ont tout à fait détruite.

Ils me retirent les nerfs précieusement et les emportent pour les malades. Je crois qu'ils laissent toujours un nerf plus fort que les autres. Dans le cerveau ils m'ont enlevé beaucoup de petits nerfs. Je crois qu'ils couvrent un côté d'une voilette pour que le nerf d'un côté repousse pendant qu'ils enlèvent celui de l'autre côté : c'est la récolte des feuilles-nerfs.

Ils me coupent tous les nerfs, et pour que ça repousse ils me mettent de l'eau de cuivre ou de l'arsenic. Ils ont cherché à m'empoisonner cette nuit.

Ils m'enlèvent la pierre-goutte (petite pierre pour les malades). Ils m'enlèvent les hernies : c'est quelque chose qui me remonte

des talons jusqu'au ventre, je crois que c'est pour l'hospice des capucins. Ils me retirent les oreillons, comme de petits chapellets de lentilles qu'ils retirent de (l'angle de la mâchoire).

On me tire la langue du côté gauche, on m'en retire les fibres. J'ai même la langue sèche à cause de cela. J'ai entendu dire que c'est pour guérir les sourds-muets et les bégues.

J'ai eu le malheur de louer au coin du boulevard X. Depuis lors, cette femme me travaille, tient toutes les sociétés et vend tout ce qu'on retire de moi. Je les entends souvent dire en me tirant ainsi quelque chose : « tiens en voilà pour 1,500,000 fr. ». Si un client me paye dans le magasin, ils disent « Ah ! voilà 400 francs pour nous. » Mes ennemis sont toute une famille, je les entends souvent prononcer mon nom « Tiens, disent-ils, il faudra envoyer tant à Claire ». Mais ils se gardent bien de le faire, car ma fortune serait immense s'ils m'envoyaient ce qui me revient. Ils détiennent mon argent de partout et veulent me faire souffrir pour me prendre ma fortune. Mon homme d'affaire sait tout cela.

Voilà 3 ans que j'écris à divers préfets que je suis soumise à une si forte magie, toutes les semaines je leur écris ; aussi ils ont jugé que je devais être récompensée et m'appeler la France. J'avais bien compris, d'après ce qui m'est arrivé que j'étais appelée à une grande destinée ; mais mes ennemis en sont jaloux et veulent me tuer. Mon père était aussi grand chef de la franc maçonnerie, on lui a envoyé toutes sortes de cadeaux et je devais encore pour ce motif m'appeler France.

Mais je ne sais ce qu'il y a au plafond. Toujours, quand je parle, on dirait que mes paroles aillent se coller là haut.

Mme R. dont nous ignorons l'évolution du délire à son début, est parvenue à la période de systématisation définitive avec

idées de grandeur. Son délire a évolué rapidement, les hallucinations de l'ouïe sont prédominantes, et bien que ce soit de ses troubles de la sensibilité générale que la malade tire ces grandeurs, ils ne semblent pas être bien douloureux, d'autant plus que la santé physique de Mme L. est vraiment prospère. Par conséquent chez elle les idées hypocondriaques ne sont pas le résultat d'hallucinations bien pénibles, et loin de nuire à l'évolution vers les grandeurs elles n'ont fait que la favoriser. Les persécuteurs de la malade ne lui disent pas que des choses désagréables, il en est qui parlent en sa faveur. Cette observation est surtout remarquable pour les néologismes employés. Quant aux troubles de la sensibilité générale ils sont manifestement localisés dans chacun des viscères en particulier.

OBSERVATION XV.

Service de M. Ritti : Santé physique excellente, hallucinations de l'ouïe (insultes) persistantes, idées de persécution, mégalomanie très-avancée.

M^{me} B... est âgée de 51 ans, entrée en mars 1886. A eu deux enfants. Ses parents sont morts jeunes.

Entrée à Charenton en 1886, elle présentait alors les symptômes du délire des persécutions avec idées d'empoisonnement, s'était livrée à des actes de violence sur son mari et ses enfants. Elle connaît la date et l'année. Bien que n'ayant aucune ins-

truction, elle sait qu'il y a six ou sept ans accomplis en ce mois de mars qu'elle est ici. Ses époques ne sont plus qu'à l'état de vestiges et ne sont pas absolument supprimées. B... tient volontiers des propos érotiques.

C'est ici, il y a trois ans, dit-elle, que je suis arrivée seule à connaître mes parents. Pour y être ainsi parvenue il faut que je sois bien intelligente, puisque je n'ai pas reçu d'instruction. J'ai eu moi-même l'idée de chercher mes parents, j'ai lu leurs noms dans les journaux anglais, et suis arrivée à retrouver successivement tous les membres de ma famille. Combien je me suis tracassée pour retrouver mes parents ! Personne ne me les a nommés, eux-mêmes ne m'ont rien dit et m'auraient laissé perpétuellement dans la condition inférieure où je vivais. Maintenant je connais toute ma famille, mes parents sont tous rois ou reines. Tout Paris est à nous, cette maison m'appartient. Toutes les personnes que voici je les reconnais ; les unes me sont parentes ; d'autres, les bonnes surtout, sont mes ennemies ; les sales femmes qui ont voulu m'empoisonner et qui venaient embrasser mon mari jusque chez lui. Ici, les bonnes s'énivrent, font des horreurs et des orgies sur moi la maîtresse de la France et de l'Afrique. Je suis reine d'Ecosse ; depuis quelques jours, mon père m'a dit qu'il me cède le royaume de Naples et l'Italie. Je suis impératrice de Chine avec mon grand-père Louis XIV et impératrice des Français. Mon père est Napoléon III, qui, depuis la guerre, a pris le nom de Rotschild à Paris et s'appelait Victor-Emmanuel comme roi d'Italie. Je suis reine de Roumanie par mon mari B..., qui était roi ; je ne le savais guère quand je le frappais ; il me l'avait caché, lui aussi. Mais pourquoi le directeur, mon grand-père, permet-il qu'on m'insulte et me traite de putain, canaille, etc... On me dit qu'on

m'insulte parce que je suis impératrice. Je converse la nuit avec mon père et mon fils, car je suis venue ici avec ma famille. M'a-t-on fait du mal ici!!! Quand on m'ennuie, je ne suis pas bien. Pendant les quatre premières années, j'ai beaucoup souffert ici. Et maintenant encore, chaque fois que je sors d'une chambre, ils envoient devant moi celles qui me déplaisent et qui m'ont fait le plus de mal.

Ainsi B... entend toujours des voix amies et ennemies, se rappelle ses idées d'empoisonnement, les persécutions physiques subies, mais ne présente aucun trouble actuel de la sensibilité générale, sa santé est parfaite. Presque toutes les conditions qui favorisent l'évolution du délire vers la mégalomanie sont donc réunies dans la période de systématisation définitive mégalomaniacale : *pas de douleurs physiques, santé bonne, présence d'hallucinations de l'ouïe*. Il semble que rien ne devrait troubler la sérénité de cette malade et cependant les voix insultantes sont nombreuses et les idées de persécution aussi.

Il est des persécutés qui se fixent dans un système de mégalomanie invariable et s'y stéréotypent, comme dans l'observation XIII, mais il en est d'autres, comme celle-ci, qui ne semblent jamais rassasiés et tous les jours acquièrent une grandeur nouvelle.

OBSERVATION XVI.

Service de M. Ritti : Santé florissante. La mégalomanie cache presque entièrement les idées de persécutions. Voix persistantes.

M^{me} T..., née en 1815, a 77 ans, entrée à Clermont en 1865, à

l'âge de 50 ans. A une fille. Un certificat, en 1889, la déclare atteinte de délire des persécutions avec hallucinations de l'ouïe, idées de grandeur.

Interrogée en 1889: D. Quel nom portez-vous?—R. Dame T..., née B., et se retournant vers le mur: « Laissez-moi tranquille, ce n'est pas à vous que je m'adresse, mais à une voix qui vient m'importuner ». Je m'appelle Jeanne de Valois. C'est J. de Valois qui m'a mise au monde de son frère Donguoin de Jouves, qui a été roi d'Autriche, de Russie et de France, neuf fois roi. Il est venu me chercher neuf ou dix fois, mais on n'a pas voulu me remettre à lui. Si on demande à T... en quel siècle nous sommes, la date de sa naissance, elle répond: Je ne puis vous le dire. J'ai une espèce de rouleau qui m'obsède la tête et m'empêche de me répondre. *D'après T... son mari* existe encore, est maréchal de France, et habite ici avec elle. J'ai, dit-elle, toute la fortune de ma mère J. d. V... et de mon parrain, sa majesté Tertullien, premier pape qui m'a tenue sur les fonds baptismaux. Je suis ici dans un palais construit par mon oncle, roi de Westphalie, qui me l'a laissé à sa mort. — D. On veut vous donner un tuteur?—R. J'y consens puisque c'est dans la loi de mes anciens tuteurs, le roi et la reine de Westphalie qui sont morts. D. Signez. — R. Des êtres invisibles m'empêchent de signer. Elle entend encore des insultes: coquine, bâtarde. On lui pince la chair avec une machine. Elle se dit mariée à M. de Choiseul Chasse-loup-Laubat.

En 1892, M^{me} T... reste presque tout le jour assise, les doigts entre-croisés au niveau de la ceinture, ayant un air de contentement marqué. Elle sait vous rappeler à la politesse si vous lui touchez l'épaule du bout du doigt. Si on lui parle, elle répond avec politesse et distinction, choisissant bien ses expressions.

Elle montre tantôt une malade, tantôt une autre : « Tenez, voici mon mari, maréchal de France; alors elle l'interroge très amicalement. Si la personne interrogée l'insulte, l'impression de l'insulte ne dure guère et un instant après l'insulte est regardée par la malade comme une amitié. Mêmes idées de grandeur qu'auparavant, son père a été neuf fois monarque, son fils sept fois roi.

Si un mot ne lui revient pas dans la conversation, si elle a de la difficulté à prononcer un mot : « C'est ceux qui marchent là-haut, qu'elle entend marcher, qui lui frappent la tête ou lui font perdre la mémoire ». Alors elle lève la tête majestueusement et commande de cesser ou bien il lui suffit de tourner un regard impérieux de ce côté pour les faire taire. Immédiatement après, l'idée de persécution se change en idée de satisfaction. Ce qu'ils ont fait devient une politesse, une amabilité. « Je possède, dit-elle, Saint-Roch, Le Puy, etc... Oh, mon Dieu, ils me tiennent sur la tête, il y a longtemps qu'ils me retirent l'intelligence pour m'empêcher de connaître mes propriétés. Voyez, toutes ces maisons m'appartiennent, toute la longueur des bâtiments ».

Vous me demandez depuis quand je suis ici. Elle regarde en haut... Neuf ans, oui, neuf ans. Je suis venue... Ah! voulez vous me laisser parler là-haut? Ah! c'est pour me venir en aide, c'est bien, c'est bien.

M^{me} T... me voyant écrire, demande à lire ce qui est écrit, mais sa vue ne le lui permet pas. Elle s'irrite contre ceux d'en haut; ils me retirent la vue, ceux qui dansent là-haut... Oui, mais c'est pour ton bien, car si tu pouvais lire ce qui est dit de toi, tu mourrais de chagrin. A ce moment, une mouche vient bourdonner à son oreille : « Voyez-vous ces gens-là qui viennent écouter ce que nous disons; allez-vous-en vous autres... »

M^{me} T... est d'une santé florissante. Des préoccupations physiques relatives à des faits physiologiques ou à de légers troubles de la sensibilité, amènent quelques idées de persécutions, des hallucinations de l'ouïe, mais l'idée de persécution par le fait de la tendance mégalomaniacale ne tarde pas à se changer en une idée de satisfaction. Une malade qu'elle prend pour son mari l'insulte... Oh ! qu'il est bon, dit-elle, après un court instant de surprise. M^{me} T... passe tout le jour à se complaire dans un état de satisfaction générale où ses persécutions même ne tardent pas à tourner à son avantage.

CONCLUSIONS

Le délire des persécutions peut se développer à la suite de l'hypocondrie et sous son influence.

Un véritable délire hypocondriaque ou des idées hypocondriaques fréquentes, basés sur les mêmes troubles de la sensibilité générale, peuvent annoncer, accompagner ou suivre un délire des persécutions commençant.

Sous l'influence des idées hypocondriaques, le persécuté peut devenir homicide ou suicide ; ses états d'excitation sont plus fréquents et plus intenses ; des idées de satisfaction relatives à la personnalité physique peuvent amener un délire des grandeurs de même nature.

La ménopause produit souvent une augmentation des divers troubles de la sensibilité et une plus grande activité délirante ; mais elle détermine surtout fréquemment l'apparition d'hallucinations génitales et d'idées hypocondriaques correspondantes.

Les idées hypocondriaques du persécuté sont généralement marquées au sceau de la persécution, surtout chez ceux qui sont stéréotypés dans la persécution.

Les troubles de la sensibilité générale sont intermittents ; dans les intervalles de calme relatif qu'ils laissent au malade, on voit apparaître des idées de satisfaction.

Plus tard ces moments de repos de la sensibilité seront de plus en plus considérables, les troubles correspondants tendront vers la guérison. C'est le plus souvent dans ces conditions qu'apparaissent et se développent les idées ambitieuses.

Les persécutés dont les troubles de la sensibilité générale ne disparaissent pas, tendent au marasme ; ceux, dont la mégalomanie devient de plus en plus prédominante, se portent bien.

Les persécutés qui évoluent le plus rapidement et le plus visiblement vers la mégalomanie sont ceux qui présentent des troubles de la sensibilité générale curables et des hallucinations de l'ouïe actives.

Les illusions de l'ouïe et de la vue (signes et bruits) sont fondamentales au début du délire des persécutions. Avec ces deux seuls troubles de la sensibilité spéciale, le persécuté peut évoluer jusqu'à la période mégalomaniacale.

Mais habituellement, les hallucinations de l'ouïe deviennent prépondérantes, elles confirment le malade dans la certitude des persécutions subies, puis des grandeurs obtenues.

Les voix sont aussi un moyen de persécution, comme les troubles de la sensibilité générale.

VU :

Le Président,

DEBOVE.

VU :

P. Le Doyen,

Le Professeur délégué,

LANNELONGUE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur

de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

